

NOUVEAU
MONDE

N° 3 - Livre 1
Janvier 2014



Un nouveau voyage commence, un long périple, une odysée. Notre numéro 3 était tellement volumineux (près de 500 pages !) que nous avons pris la décision de le publier en deux livres, le premier étant ouvert sous vos yeux. Douze nouvelles et un essai pour vous emporter dans notre Nouveau Monde, à la croisée des chemins de l'Imaginaire.

Il s'agit aussi de mon dernier voyage en tant que rédacteur en chef de la revue, des vents contraires m'obligeant à m'éloigner de la route que je m'étais tracée... Cependant, nous allons en profiter pour redonner à cette publication un nouvel élan. *Nouveau Monde* paraîtra désormais tous les deux mois pour vous offrir plus de nouvelles et faire connaître davantage d'artistes. C'est pourquoi je laisse à partir du Livre II la barre et le tricornes de capitaine à Aaron McSley, fondateur de la revue *Absinthe*. Il saura mener le *Vaisseau Nouveau Monde* à bon port. Je lui souhaite la bienvenue à bord !

Un grand merci à tout notre équipage ! L'aventure se poursuit à force de passion, à la lumière du rêve. Merci également à vous, chers lecteurs, de nous accompagner depuis bientôt deux ans sur les mers inconnues et mystérieuses d'un monde nouveau ! Nous espérons que ces pages vous raviront l'âme et le cœur.

Bonne lecture !

Aramis Mousquetayre
Rédacteur en chef de Nouveau Monde

RETROUVEZ-NOUS SUR

notre blog : <http://notre-nouveau-monde.blogspot.fr>

notre forum : <http://ascadys.fantasyboard.net/c12-nouveau-monde>

notre page Facebook : <https://www.facebook.com/pages/Nouveau-Monde/238679202907763>

notre groupe Facebook : <https://www.facebook.com/groups/281386688557276>

Twitter : <http://www.twitter.com/Ascadys>

Contact : ymagineres@gmail.com

Appels à textes en cours :

http://notre-nouveau-monde.blogspot.fr/p/blog-page_27.html



Nouveau Monde 3

– Livre 1 –

Janvier 2014

Nouveau Monde est un
webzine gratuit édité par
www.ascadys.net

Directeur de publication :
Aramis Mousquetayre

Rédacteur en chef :
Aramis Mousquetayre

© Tous les textes et toutes les illustrations utilisés dans ce numéro de *Nouveau Monde* sont la propriété de leurs auteurs respectifs

Auteurs

*Clélia Sève
Éric Colson
Cédric Girard
Érika Fioravanti
Laurent Femenias
Olivier Jarrige
Yelena Faro
Mike Barisan
Laurent Pendarias
Pierre Godard
Michaël Rochoy
Chris B. Honspacq*

Correcteurs
*Anne David
La Fée*

**Colville Petipont
Mélusine
Aleksy T.**

Illustrateurs

*Sedenta Kernan
Clélia Sève
Éric Colson
Guillaume Czakow
Audrey Lopez
Rours Dreamin
Jessica Bollinger
Mitch Huang*

Logo Nouveau Monde :
Pascal Vitte

Couverture :
Rours Dreamin

Maquette* :
Laurent Dragon

**D'après idées et réalisations originales de Sedenta Kernan et Viaméy Carvalho*



6 *La Fureur, la nuit*

Une nouvelle de Clélia Sève
Illustrée par Sedenta Kernan et Clélia Sève



12 *Déjà morts*

Une nouvelle d'Éric Colson
Illustrée par Éric Colson



40 *Colère aveugle*

Une nouvelle de Cédric Girard
Illustrée par Guillaume Czakow



58 *Le crépuscule du Maegus*

Une nouvelle d'Érika Fioravanti
Illustrée par Sedenta Kernan



74 *La légende de Rev et Frøya*

Une nouvelle de Laurent Femenias
Illustrée par Audrey Lopez



90 *Le tombeau des Rois*

Une nouvelle d'Olivier Jarrige
Illustrée par Rours Dreamin



102 *L'objectif*

Une nouvelle d'Yelena Faro
Illustrée par Sedenta Kernan



110 *La violoniste et le guerrier*

Une nouvelle de Mike Barisan

Illustrée par Mitch Huang et Jessica Bollinger



158 *Le langage est-il le propre de l'humain ?*

Un essai de Laurent Pendarias

Illustrée par Jessica Bollinger



172 *Les expériences de Philadelphie*

Une nouvelle de Pierre Godard

Illustrée par Guillaume Czakow



192 *Martiens en vacances*

Une nouvelle de Michaël Rochoy

Illustrée par Guillaume Czakow



214 *Oberour ar maro*

Une nouvelle de Chris B. Honspacq

Illustrée par Audrey Lopez



236 *Presque l'éternité*

Une nouvelle d'Éric Colson

Illustrée par Éric Colson



Pour revenir ici, au sommaire, cliquez sur le lien « *Sommaire* ↗ » qui se trouve en bord de page de chaque récit.



La Fureur, la nuit

Clélia Sève

<http://cleliaseve.blogspot.fr/>

Illustrations

Sedenta Kernan

(ci-contre)

<http://citadelle-infini.eklablog.com/>

<http://sedenta.deviantart.com>

Clélia Sève

(tête de chapitre)

<http://cleliaseve.blogspot.fr/>



Du haut de sa poutrelle métallique, Alec observait la ville. La nuit était grise et l'air vicié par les gaz provenant de la raffinerie de pétrole. Elle déploya ses ailes de satin funéraire et fendit le ciel dans la direction opposée à sa sœur Tisie. Pas de trace de Meg non plus, la plus jeune.

Alec vola vers le centre-ville, un sourire lui découpa le visage. Elle se posa sans un bruit dans une ruelle et se mit gracieusement en marche. Ailes repliées à peine perceptibles sous son épaisse chevelure brune, Alec ondulait de tout son corps de femme. Elle se dirigea vers la rue des bars, des puttes et des truands. Tout son être fut parcouru d'un courant électrique. Chaque nuit elle accomplissait sa mission. Les néons des enseignes aux dessins indécents clignotaient irrégulièrement, les couleurs claquaient sur sa peau diaphane tatouée d'entrelacs noirs. Du front jusqu'aux pieds, un grouillement de lignes striait son épiderme et rappelait les serpents de ses ancêtres.

Une larme de sang perla au bord de ses longs cils qu'elle sécha d'un revers de main, machinalement.

Les deux hommes se tenaient debout devant l'entrée du club de danse, la puanteur de leurs âmes parvint à Alec, elle s'affola. Elle s'approcha d'eux, leurs yeux roulèrent et ils se mirent à siffler devant sa peau nue, nullement perturbés par son maquillage sanguinaire. Son short et sa brassière ne pouvaient contenir sans peine sa poitrine généreuse et sa croupe incendiaire. Les mains baladeuses furent bientôt en action. Elle ne se défendit pas, bien au contraire, se frotta sans vergogne au grand brun de face, tout en excitant l'autre type derrière elle. L'odeur de décomposition ne faisait que la conforter dans son terrible besoin de se satisfaire d'eux. Sans se poser de question, le type derrière elle lui attrapa les bras, la maintenant de force contre son sexe, tandis que le brun face à elle commençait à déboutonner son pantalon. Ah elle allait se régaler, cette pute, pouvait-elle entendre penser ces deux hommes dopés à la violence et au crime. Tu vas voir, sale vicieuse, je vais t'en foutre plus que ce que tu ne pourras en avaler... Elle se mit à rire à gorge déployée, laissant apparaître des dents acérées et tachées de rouge sombre. Oh oui, elle en voulait pour son argent, elle n'attendait que ça, son boulot était un jeu d'enfant ce soir. Lorsque le froc du brun lui tomba sur les chevilles, les yeux d'Alec devinrent argent métal, la rage la fit trembler et le type de derrière fut projeté à terre. De ses lanières de cuir parcourant ses bras, elle déploya des fouets par dizaine et se mit à les faire claquer sur l'homme à moitié nu, dans un rire horrible de satisfaction du devoir s'accomplissant, ignorant les hurlements de sa victime. Lorsqu'elle considéra qu'il avait payé ses fautes, elle le laissa se vider de son sang et se retourna vers le type qui l'avait mainte-

nue. Il s'enfuyait terrorisé. En un battement d'ailes elle fut sur lui, les tatouages noirs prirent vie. Une centaine de serpents siffla et saisit cet homme par les testicules. Les vipères s'insinuèrent dans les vêtements, déchiquetèrent le type et se mirent à gober les morceaux. Plan de travail nettoyé, sourit Alec. Elle tendit les mains vers les reptiles qui rapidement se dressèrent et se lovèrent en filigranes sombres sur la pâleur de ses jambes. D'un coup d'œil perçant, elle constata qu'une personne se penchait sur le cadavre du brun qui ne violenterait plus jamais aucune femme. Tant pis, pas de sirop de grenadine cette fois, pensa-t-elle, j'avais pourtant une de ces soifs.

Elle reprit son envol à travers la Nuit et le Temps qui les avaient jadis enfantées. Elle localisa sans peine la cadette dans un immeuble inoccupé, se posa non loin d'elle, patientant dans la pénombre d'un bureau désaffecté. Meg était deux étages en-dessous, dans ce qui avait dû être une salle d'attente d'avocat. Elle s'adonnait aux plaisirs de la chair avec sa cible humaine, et roucoulait sous les caresses enflammées. Sur un canapé éventré, Meg chevauchait un homme et l'embrassait fougueusement. Sa langue brûlante parcourait tout le corps tendu de sa monture, et bientôt elle le perdit dans un plaisir dévastateur. Elle sentit sa propre jouissance atteindre une pointe tandis qu'un autre homme approchait. Il était en rage car bafoué, défonçant tout sur son passage. Meg se mit à sourire et le pauvre type entre ses cuisses jouit en pensant que c'était grâce à lui. Elle avait déjà abandonné le divan quand l'homme furieux déboula dans la pièce. Il se jeta sur l'amant hébété et Meg dans la pénombre distillait les yeux fermés son poison dans leur cœur en putréfaction. Ils se battirent comme des chiens, elle se détourna et s'envola. La fin, elle la connaissait par cœur, son venin fe-

rait effet de longues minutes encore, leur ôtant la raison, les faisant se battre jusqu'à ce que mort s'en suive. Meg était satisfaite, deux jugements de plus menés à terme, dans le plaisir.

Elle avait senti Alec et la rejoint sans mal. Les deux sœurs s'embrassèrent avec passion. Elles avaient besoin de retrouver Tisie. L'ainée des sœurs s'acharnait sur sa criminelle. Tisie, as-tu bientôt fini, s'entendit-elle demander. Ses yeux ensanglantés se tournèrent vers le ciel noir mais elle reprit bien vite son labeur. Une femme gisait à ses pieds, l'implorant de l'épargner. Elle se délectait des suppliques de ceux et celles dont elle punissait les crimes, déversa sur la mourante des bubons enflammés à la mesure de ses actes répréhensibles. Sa chevelure rousse frissonna. Mais dans le lointain, une plainte effroyable stoppa net les serpents sur sa tête. Ils se figèrent, redevinrent souples et retombèrent dans une cascade de boucles sur ses épaules dénudées.

Un cœur pur hurlait à la mort. Là-haut, sur l'esplanade abandonnée, une âme innocente voulait disparaître, broyée par le chagrin et réduite à néant. Les sœurs furieuses se précipitèrent dans un envol fusionnel vers la source de la plainte. Une jeune femme pleurait et pressait ses mains contre sa poitrine. Debout sur le parapet, les yeux rivés sur les lumières de la cité, elle s'abandonna au vide. Les Furies ressentirent l'intensité de la déchirure de ce cœur et l'encerclèrent en vol. Une recrue, quelle formidable nuit. Cela ne se produisait qu'une ou deux fois par siècle. Dans un tourbillon de lambeaux de vêtements, de froissements d'ailes et d'armes s'entrechoquant, Tisiphone, Mégère et Alecto virent la désespérée acquérir son armure, pour devenir l'une d'entre elles.





Déjà morts

Éric Colson

<https://www.facebook.com/eric.colson.184>

Illustration

Éric Colson

<http://albator04.blogspot.fr/>



Comme le paysage ralentissait, l'homme jeta un œil à sa montre. Un sourire satisfait se dessina sur ses lèvres, car le train entra en gare à l'heure prévue. Sur le quai, il s'attendait à être reçu par le présentateur vedette, lui-même accompagné d'un assistant et d'un photographe. Mais le hasard voulut que cette petite équipe ait confondu l'heure de départ et l'heure d'arrivée. Dans de telles circonstances, la majorité des individus rebrousse-rait chemin, mais il préféra rester. Ça faisait si longtemps qu'il n'avait pas vu son père.

Peu de temps après la mort de sa mère, un matin, sans lui donner d'autre explication qu'une main passée dans les cheveux, son père l'avait mis dans un train pour Paris. Il ne l'avait plus jamais revu. Il avait alors six ans. Peu de souvenirs lui restaient de cette époque, plutôt des images confuses. De nombreuses années s'étaient écoulées depuis ce jour.

S'ils ne s'étaient jamais revus, ils avaient entretenu une correspondance régulière. Dans ses lettres, son père ne donnait aucun signe d'affection. Il s'était borné à décrire ses actions, d'abord militaires, puis politiques, comme s'il s'adressait à un historien et non à un fils. Au travers de leur correspondance, il avait ainsi poursuivi plusieurs buts, dont celui de fournir à la postérité les raisons de ses choix politiques. Si les lettres envoyées à son fils servaient son image, sa volonté de construire une société plus juste puisait chaque jour sa force dans l'amour immense qu'il lui portait. Cependant, cette tâche avait été d'une ampleur telle qu'il n'eut d'autre choix que laisser à d'autres le soin d'éduquer son fils. Ainsi, toute leur vie, ils furent l'un pour l'autre un concept, une pensée.

Des années plus tard, son père lui avait apporté tout son soutien pour intégrer le premier institut pour *augmentés*. À la fin de ses études, il choisit le corps des hauts fonctionnaires. Peu de temps après, il prenait les fonctions de Second citoyen.

Une fois sorti de la gare, il scrutait des yeux le parking à la recherche d'un taxi quand deux policiers en patrouille lui firent signe. Une fois sa situation clarifiée, ils voulurent prévenir le central, mais il leur ordonna de ne rien faire et de se contenter de le conduire en ville. Les deux agents acceptèrent sans broncher. Durant le trajet entre la gare et Oraison, peu de paroles furent échangées, il n'en manifesta pas le désir. Après une trentaine de minutes, le véhicule dépassa lentement le panneau d'entrée de la ville. Le Second citoyen demanda alors aux agents de stopper leur véhicule. Vu l'état dense de la circulation, il finirait à pied les quelques centaines de mètres qui restaient à parcourir.

De ce côté-ci de la ville, trois routes se rejoignaient pour former la voie qui traversait le centre. Cette jonction était une plaie, car elle avait toujours causé des ralentissements. Avec un téléspectacle comme « Maisons d'attente du monde » qui attirait les foules, non seulement l'entrée de la ville était complètement bouchée, mais aussi les rues étaient congestionnées, les trottoirs encombrés et les individus exaspérés. Un torrent humain bruyant et désœuvré se déversait sur la place de l'église, cernée par des immeubles gris et anonymes. Au sein de cette foule, personne ne prêtait attention à lui et il parvint sans peine au pied du clocher. Plus loin, en contrebas, un chapiteau blanc se dressait devant la maison d'attente des Bois de Galfard. Sa toile immaculée grouillait de fourmis humaines, son montage n'était pas encore fini.

Juste en dessous de l'ancien château médiéval, signalé par une tour en ruine, se dressait la petite maison bleue où ses parents et lui, l'enfant honni, avaient vécu des années auparavant. Ils avaient rencontré ici d'autres familles dont les parents avaient également fait le choix d'augmenter leurs enfants. Blâmées et chassées partout, ces familles avaient trouvé à Oraison une terre d'accueil. Son admiration pour ces hommes et femmes était sans borne. Ces pionniers avaient eu l'audace de modifier le génotype humain. Depuis lors, un nombre grandissant de parents était en faveur de l'*augmentation* si bien que désormais plus d'un enfant sur dix naissait *augmenté*.

Il laissa derrière lui l'église et glissa jusqu'au chapiteau entraperçu depuis la place. Une foule de techniciens œuvraient autour du présentateur. Les regards se tournèrent vers le nouvel arrivant, et les yeux de l'animateur s'écarquillèrent.

- Second citoyen, vous êtes déjà là ?
- Vous ne m'auriez pas oublié, Vladimirovitch ?
- Non, je vous assure que non. Je croyais que votre train arrivait dans une heure. Je suis affreusement confus.
- Vous pouvez l'être. Cela dit, votre erreur m'a laissé le temps de revoir la ville de mon enfance.
- Je suis sincèrement désolé.
- Soyez-le.

Cette réponse en valait une autre et présentait l'avantage de faire taire l'animateur. Il se détourna de Vladimirovitch, plus par manque d'intérêt que par condescendance, et fouilla du regard les Vieillards attroupés devant la porte principale de la maison d'attente. Son père devait être ailleurs, car il ne l'y trouva point. Ou peut-être serait-il méconnaissable après tout ce temps ?

Il était dix-sept heures, et le télé spectacle débutait dans quatre heures. « On peut faire beaucoup en quatre heures, on peut ne rien faire aussi. », lui dit le présentateur visiblement angoissé.

Le Second citoyen l'interrompt : « Je dois voir mon père avant le début de l'émission ». Ces mots déclenchèrent en lui une certaine émotion. Il s'en étonna et s'interrogea sur les raisons de sa contrariété. Comment se comporterait son père ? Serait-il sur ses gardes ? Agressif ? Culpa-bilisant ?

Comme s'il n'avait rien entendu, Vladimirovitch transféra le script et lui demanda de bien vouloir le lire une dernière fois. Le Second citoyen répondit sur un ton sec ne pas l'avoir encore lu, faute de temps. À ces mots, l'ani-

mateur sursauta, et ses traits se déformèrent sous l'effet de la colère qui l'envahit.

– Conduisez-moi à mon père, répéta le Second citoyen excédé.

– Désolé d'insister. Ce direct ne peut pas être bâclé. Ce n'est pas tous les soirs que les citoyens assistent à une *mort légale*.

– Vous allez diffuser en direct une mise à mort légale? Quelle idée!

– De toute façon, votre père est d'accord.

– Mon père? Je ne saisis pas le rapport.

– Mais voyons... C'est votre père qui sera euthanasié ce soir.

– Mon père? Euthanasié? Ce soir? répéta-t-il bêtement.



Ces mots résonnèrent dans sa tête longtemps après les avoir prononcés.

Il gardait les yeux baissés devant le chapiteau dont il ne parvenait plus à affronter la blancheur cadavérique. La situation lui paraissait tellement improbable qu'il ne vit pas le présentateur s'éclipser. Celui-ci avait profité du premier problème technique rencontré par un de ses collaborateurs pour s'éloigner en catimini, tout en guettant du coin de l'œil le Second citoyen. Lorsqu'il le vit retrouver ses esprits et le chercher du regard, il s'en approcha à nouveau. Sans faire de commentaires, l'animateur lui proposa de l'accompagner à la chambre de son père.

Pour gagner l'entrée de la maison d'attente, ils traversèrent le chapiteau. Dans l'obscurité de la scène qui s'y

dressait, le Second citoyen reconnut la forme tentaculaire d'un sarcophage d'euthanasie. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait cet appareil. Pourtant, il tressaillit quand ils passèrent à côté. Puis ils s'enfoncèrent silencieusement dans les couloirs lisses du bâtiment. Cramponnés aux faux plafonds, des néons inondaient de leur lumière crue un sol gris et uniforme. À mesure qu'ils se rapprochaient de la chambre, le temps semblait se solidifier, si bien que les secondes devinrent des minutes et les minutes des heures.

Marcher dans ces couloirs favorisait chez le Second citoyen l'éclosion de pensées fugaces sans relations apparentes entre elles. Ainsi, l'image de son père, prisonnier du sarcophage, tambourinant et hurlant sans être entendu, fut remplacée par le souvenir de sa mère lui intimant l'ordre de se cacher, des hommes défonçant la porte de leur maison. Suivit l'image d'une journaliste cruelle lui demandant de commenter l'euthanasie de son père. Puis, les images furent remplacées par un questionnaire sans représentation visuelle. « Quelle dignité reste-t-il à mon père? N'est-il pas un des Fondateurset moi, le Second citoyen? Comment peut-on nous traiter de la sorte? »

Le Second citoyen fut tiré de sa sinistre rêverie lorsque l'animateur se planta face à une porte dont il pressa la sonnette.

À l'intérieur, un faible bruissement et des pas feutrés se firent entendre. La porte s'ouvrit sur un Vieillard à la cinquantaine avancée. Le Second citoyen n'avait d'yeux que pour les pupilles du vieux, extrêmement dilatées, d'un noir abyssal. S'il y lisait l'ennui, de profondes rides balafraient son front et attestaient d'un vécu trop riche au regard de son âge. De rares cheveux coulaient depuis

le sommet de son crâne et s'écrasaient sur des épaules fortes et puissantes.

D'abord étonné, le visage du vieil homme afficha toutes les émotions depuis la méfiance jusqu'à la souffrance. À l'instant où il reconnut son fils, un tourbillon de sentiments s'éleva en lui. Un court instant, ses pensées perdirent toute cohérence. Peu à peu ses traits s'adoucirent et il sourit.

– Angel, mon fils, te voici. Dieu m'a entendu après toutes ces années.

– Papa, je suis content de te voir. Mais je suis très inquiet.

– Enfin, embrasse-moi. Je suis toujours ton père.

– Jusqu'à ce soir. Mais après...

La voix du Second citoyen s'éteignit dans son gosier comme une allumette que l'on souffle. Le silence s'était installé. Mais soudain, un grognement d'estomac trahit la présence de l'animateur, resté en retrait dans un coin. De toute évidence, il se régalaient du drame joué devant lui. Le Second citoyen lui lança un regard à glacer le sang d'un reptile, et le présentateur déguerpit sans demander son reste. Puis il se retourna vers son père, lui saisit la main et la caressa avec maladresse.

– Ne t'en fais pas mon fils. Je pars en paix.

– Ce n'est pas possible, le *comput* a fait une erreur. Voyons, Papa, tu fais partie des Fondateurs.

– Angel, les hommes naissent et meurent égaux. Tu le sais bien.

Guerres, épidémies et famines clôturèrent trois siècles de frénésie industrielle durant lesquels l'intérêt des générations à venir avait été bafoué avec une constance rare. Il n'y eut pas un avant et un après, mais un lent glissement sur une pente qui interdisait toute remontée : la Terre arrivait à bout de souffle, les ressources se faisaient rares, et les bouches à nourrir trop nombreuses. Dès les premières années de la Nouvelle Société avait été instaurée la *mort légale*, proposée comme seule réponse possible aux problèmes conjoints de la rareté des ressources et de l'explosion démographique. Les Fondateurs, dont faisait partie le père d'Angel, l'avaient inscrite dans la Constitution, et depuis, elle était passée dans les mœurs. À la soixantième année, chacun consentait au sacrifice de soi. Pour s'assurer du strict respect de la Constitution, une technologie incorruptible, sans émotion, dénuée d'orgueil et de vanité remplaçait désormais un système judiciaire autrefois trop humain. Cette machine intransigeante, à la logique implacable, avait été baptisée le *comput*. C'était le dispositif le plus complexe jamais construit par l'être humain. Ses centres de mémoire et de traitement étaient décentralisés à la manière du système nerveux des céphalopodes : certaines de ses unités orbitaient autour de Mars ou Vénus tandis que d'autres étaient enfouies dans les lacs souterrains de l'Antarctique. Depuis peu, il était même question de créer un réseau mondial de calculateurs humains dont la puissance de calcul et les capacités de stockage amélioreraient les performances du *comput*. Toutefois, ce projet ne faisait pas l'unanimité et restait au point mort pour l'instant, car certains y voyaient non sans raison une nouvelle forme d'esclavagisme.

Mais Angel ne démordait pas.

- Tu es mon père, je ne peux pas laisser faire.
- Tu parles comme les assassins que j’ai combattus.

Des souvenirs, profondément enfouis dans sa mémoire, affluèrent à l’esprit du père. Il se souvint avec horreur du bruit des bottes cloutées s’approchant de la maison avant d’en défoncer sauvagement la porte. Il se souvint de sa femme aimée, Marie, hurlant sous les coups qui s’abattaient encore et encore sur son ventre. Il se souvint des brutes qui le maîtrisaient et l’empêchaient d’intervenir. Il se souvint des barres de métal broyant les os de ses jambes devenues inutiles. Enfin, il se souvint des cris de l’amour de sa vie s’abîmant peu à peu dans un silence mortel.

Et il pleura.

Ni Marie ni l’enfant qu’elle portait n’avaient pu être sauvés, seul Angel, son fils chéri, l’avait été. Il avait alors donné chaque minute de sa vie pour permettre la naissance d’un monde meilleur, où la politique, sujet trop sérieux pour la laisser aux politiques, fut progressivement confiée aux *augmentés*, chefs légitimes et désintéressés.

– Plus jamais ça. J’ai beaucoup... j’ai trop vécu. Je veux simplement rejoindre ta mère.

Abasourdi par les paroles de son père, Angel ne sut que répondre. Il chancela jusqu’à la porte et avec difficulté parvint à actionner la clenche. Il sortit sans se retourner.



Ses membres ne répondaient plus à sa volonté : ses bras pesaient comme des masses et ses pieds semblaient adhérer au sol. Il ne voulait pas être vu dans cet état. Quand il croisait d’autres personnes dans les couloirs, il s’appuyait sur les murs et adoptait une position qu’il

espérait naturelle. Mais il ne pouvait rester longtemps au même endroit sans attirer les regards. Il dut mobiliser toutes ses ressources pour produire un semblant de marche. Ses mains s'agrippaient avec fébrilité à tout ce qu'elles rencontraient. Lorsqu'il était sûr de leur prise, une contraction des bras basculait son buste vers l'avant, et par automatisme ses pieds se soulevaient et ses jambes les suivaient pour éviter qu'il ne se renversât. Même si ce mouvement paraissait artificiel, il s'en contentait. De plus, chaque nouveau pas créait le besoin du suivant; rester immobile eut été comme mourir.

Avec une lenteur extrême, il parcourut ainsi une dizaine de mètres et atteint une intersection. Un peu plus loin sur sa gauche, il aperçut deux Vieillards assis en train de discuter calmement. Ils semblaient pourvus d'une patience infinie. C'est comme si le temps n'avait pas d'effet sur eux. Aussi, n'eut-il d'autre choix que celui de poursuivre son semblant de course s'il ne voulait pas attirer leur attention. La nécessité lui donna la force dont il avait manqué, et ses gestes recouvrèrent ainsi un peu de leur naturel. Mais lorsqu'il arriva à hauteur des Vieillards, leur regard sidéré indiqua que ses espoirs avaient été vains : sa démarche était par trop mécanique pour qu'ils ne se rendissent compte de son état. Il ne dit mot en les dépassant, et ils le dévisagèrent comme s'ils cherchaient à percer ses secrets.

Il n'avait aucune idée de sa destination. Marcher lui suffisait. À chaque intersection, il bifurquait. Quand il voyait un ascenseur, il l'empruntait. De combien d'étages monta-t-il ou descendit-il, il n'aurait su le dire? En temps ordinaire, son sens de l'orientation paraissait surnaturel aux yeux de ceux qui se perdaient avec une facilité déconcertante.

tante. Cependant ce jour-là, la discussion qu'il avait tenue avec son père semblait l'avoir détraqué : il était perdu, et ses idées n'étaient vraiment plus claires, tout *augmenté* qu'il fut.

Il franchit une nouvelle bifurcation qui déboucha sur un couloir, cette fois-ci, peu éclairé. On y venait rarement, vu la couche de poussière sur les meubles. Il tenta une première porte, puis une seconde. Impossible de les ouvrir, elles étaient fermées à clé. Il essaya une troisième, une quatrième, qui céda.

La pièce était petite et sombre. Elle était dénuée de tout mobilier, à l'exception d'une chaise qui semblait l'attendre. Il s'y effondra. Le dossier métallique était froid, il frissonna. Machinalement, il se passa une main sur le visage et saisit enfin la raison pour laquelle les deux vieux avaient eu l'air surpris : des larmes avaient coulé sur ses joues.

Seul et triste, il était assis sur la chaise rouillée, dans cette petite pièce grise qui sentait l'humidité. Il commençait à se calmer quand il reçut un appel. C'était Tayeb, le Premier citoyen. Tous deux se connaissaient depuis l'Institut. Parmi tous les *augmentés*, ils s'étaient choisis d'abord comme amis, puis comme amants occasionnels. Plus tard, lorsqu'ils furent en âge d'apparaître sur les listes, le grand tirage au sort avait désigné Tayeb comme Premier citoyen, Angel comme Second.

– Est-ce que la vie de province te convient ? lui demanda son ami sur un ton moqueur.

– Étais-tu au courant pour l'euthanasie de mon père ce soir en direct ? , lui répondit Angel de but en blanc avec une voix étranglée.

– Ce soir ? Ton père ? Non, je n'étais pas au courant. Tu ne l'étais pas, toi ?

– Je l'ai appris il y a quelques instants de la bouche de ce présentateur Wladimir Vladimirovitch.

– C'est un coup dur. Veux-tu que je te rejoigne ce soir ?

À l'Institut, on leur avait enseigné les sciences sociales, politiques et économiques. On leur avait appris tout ce que la raison pouvait admettre et le cerveau ingurgiter. Mais rien, non rien, ne leur avait été dit sur ces émotions qui définissent les rapports humains. Cette éducation sentimentale était leur tourment, car, privés de l'amour d'une mère, ils restaient des enfants. L'un et l'autre se sentaient embarrassés et les mots leur manquaient : ils ne savaient pas comment se comporter dans de telles circonstances.

– Tayeb, mon père ne mourra pas ce soir.

– Tu sais bien que le *comput* ne peut pas se tromper. Avant que tu me le demandes, je te réponds : je ne peux rien y changer.

– J'avais pensé un instant que tu pourrais m'aider, lui répondit Angel sur un ton cinglant.

– Je suis désolé pour toi.

– Ne devrais-tu pas être désolé pour mon père, l'interrompt Angel ?

Dans quelques heures, son père serait euthanasié. Il se demanda ce que laissait la mort à part quelques souvenirs. Sa rançon était considérable. À sa victime, elle dérobaient son bien le plus précieux, sa vie. Les survivants perdaient si peu, jamais que des larmes.

– Ne me fais pas de reproches. Tu sais très bien que nous sommes impuissants face aux décisions du *comput*.

– Merde! Mon père a donné toute sa vie, sa femme et ses enfants à la Société. N'est-il pas en droit de vivre plus que quiconque?

– Tu connais les règles. Pour éviter une *mort légale*, il n'y a que deux possibilités.

– Bien sûr, mais avant ça, je veux m'assurer qu'il n'y ait pas d'erreur. Peux-tu interroger le *comput* pour moi? Avec ton profil prioritaire, tu obtiendras une réponse immédiate.

Sans attendre, son ami de toujours soumit la requête au *comput*. Comme il s'y était attendu, la réponse arriva sans tarder. On ne peut pas dire qu'elle tomba comme un couperet : l'un et l'autre s'étaient attendus au résultat. Sur un plan strictement légal, le père d'Angel arrivait à fin de vie ce soir avant minuit. Qu'il fut un des fondateurs n'impliquait aucun traitement particulier. Le *comput* confirma toutefois l'existence des deux dispositions légales auxquelles Tayeb avait fait référence.

– À vrai dire, une seule de ces deux options me paraît réaliste, dit Tayeb.

– Je dois envisager les deux possibilités, je n'ai pas le choix. Ne pas le faire me conduirait au déshonneur.

– En as-tu parlé à ton père?

– Je ne lui en ai pas parlé et je ne veux pas que tu le fasses, répondit fermement Angel. C'est un vieil entêté, il n'acceptera jamais.

Tayeb le salua avec maladresse et mit fin à la communication.

Angel était ébahi, perclus, sans savoir où il en était. Respirer lui était difficile. La culpabilité, un sentiment nouveau dont il n'était pas coutumier, le rongait. Même si son père avait fait peu de démonstrations d'affection durant son enfance, son amour paternel était grand. Tout ce qu'Angel avait, tout ce qu'il était, il le devait à son père. Rien ne lui permettait d'honorer sa dette en dehors de ces deux dispositions légales. Tandis que l'une était incertaine, l'autre exigeait un lourd tribut. « J'ai mille compétences. Plus qu'aucun homme n'en a jamais eu. Je dépasse en vertu tous les grands de ce monde. Et pourtant, je ne peux rien faire. Comme n'importe qui, je dois me soumettre au *comput*. »



Pendant les deux heures qui précédèrent l'émission, Angel s'isola. Il fut actif tout au plus une dizaine de minutes. Cet intervalle de temps fut employé à transmettre au *comput* les informations nécessaires à la mise en œuvre du plan conçu pour sauver son père. Des deux solutions évoquées par Tayeb, il avait choisi en toute logique la moins coûteuse, mais aussi la plus hasardeuse. Quand il eut fini de s'organiser, il s'abandonna à une sombre méditation qui entraîna ses pensées vers des profondeurs menaçantes.

Soudainement, une sonnerie de rappel se fit entendre. Sans elle, il n'aurait pas eu conscience des deux heures déjà écoulées. Quand il l'eut stoppée, il se leva et découvrit avec satisfaction être en pleine possession de ses moyens physiques. Il inspecta rapidement sa tunique, puis sortit dans le couloir.

La vision du sarcophage d'euthanasie le cloua sur place. Sous la lumière crue de trois énormes projecteurs,

c'était un objet tangible et palpable. Plus tôt, dans l'obscurité, il lui avait paru irréel. De la taille approximative d'un homme, l'engin de mort était constitué d'un caisson de verre, lequel reposait sur un socle métallique en métal poli. Des gaines de couleur noire pendaient mollement de part et d'autre et, comme des tentacules, se fauilaient sous la scène pour y puiser le gaz mortel qui emporterait son père dans un sommeil sans éveil. La gueule béante du monstre avait été tournée vers les invités qu'il guettait avec la patience sans limites des objets inanimés. Sur les cinq fauteuils destinés aux invités, quatre étaient déjà occupés. Son père siégeait sur celui placé en position centrale, une sorte de trône de mauvais goût, le seul dont le dossier en or représentait une caricature de coquille, peut-être une Saint-Jacques.

Légèrement en retrait derrière une tenture où il échangeait vivement avec deux individus en bleu de travail, le présentateur sentit la colère monter en lui quand il aperçut le Second citoyen examiner avec attention le sarcophage. Il tourna le dos aux deux techniciens pour se diriger à grands pas vers le haut fonctionnaire. Lorsqu'il fut assez proche de lui, il eut un geste d'hésitation : le visage du Second citoyen était déformé par la souffrance.

– Je vous ai cherché partout, vous n'avez répondu à aucun de mes appels.

Angel s'arracha à la contemplation du sarcophage et regarda le présentateur avec une expression étrange d'étonnement.

– J'ai été pris par des affaires urgentes.

– Nous n'avons même pas le temps de vous maquiller.

L'animateur fit encore un pas vers lui, assez près pour percevoir les volutes de ses iris. Puis il tendit sa tête vers lui et plissa les yeux comme s'il lisait la vérité écrite en pattes de mouche sur la rétine.

— Tout ira bien, n'est-ce pas ?

Quand le présentateur avait prononcé ces trois derniers mots, il s'était fait suppliant. Angel évita son regard et soupira.

— J'ai demandé un référendum sur la *mort légale* de mon père.

— Vous avez demandé un référendum, à nonna Vladimirovitch, la mâchoire tombante et le visage inexpressif.

— Il sera ouvert aux votes immédiatement après le début de l'émission, et sa durée sera de deux heures.

— Vous sabordez mon émission, dit l'animateur en se reprenant.

— J'use de mon droit à l'expression.

— Vous en abusez vous voulez dire, lui répondit le présentateur sur un ton cynique.

Le commentaire fit sourciller Angel. Vladimirovitch savait bien que l'existence du *comput* rendait impossible toute transgression de la loi. Il avait réclamé un référendum, un droit accordé à tous les citoyens. L'animateur se permit de mettre en balance la mort de son père avec le succès d'une émission.

— Ça fait des mois que je travaille sur ce projet. Vous arrivez comme une fleur cinq minutes avant le début de l'émission et vous imaginez que je vais vous laisser faire.

— J’ai oublié de vous dire autre chose, lui répondit durement Angel. Vu que votre émission est financée par l’État, tout citoyen dispose d’une minute de temps d’antenne. Vous le savez, n’est-ce pas? Je vais donc utiliser cette minute pour présenter le référendum.

— Vous... vous êtes, balbutia l’animateur dont le visage avait rougi.

— Consultez le *comput*. Il vous confirmera ce que je viens de vous dire. Vous ne pouvez pas vous opposer.

Pendant ce temps, un technicien était monté sur la scène et faisait face à la centaine d’invités qui assistaient à l’émission depuis le chapiteau. Sans avertissement, les lumières s’éteignirent à l’exception des trois projecteurs braqués sur le sarcophage et le centre de la scène. Le technicien fit taire l’assistance : cinq, quatre, trois, deux, un, c’était parti! Le générique fut lancé et l’animateur se détourna d’Angel pour s’approcher de la caméra principale. Celle-ci fit un plan rapproché sur son visage. Il afficha un sourire dont personne n’aurait su dire s’il était forcé ou s’il était le fait d’une personnalité extrêmement joyeuse. Des millions de téléauditeurs avaient les yeux rivés sur leur interécran.

— Comme vous le savez sans doute, nous fêtons ce soir notre millième édition depuis Oraison, la ville qui a vu naître notre Chère Nouvelle Société. La soirée promet d’être exceptionnelle et nos invités aussi, dit-il en faisant rouler sa voix.

Le générique fut coupé. L’animateur s’avançait vers les invités quand Angel l’intercepta. Vladimirovitch ne chercha pas à l’éviter. Bien au contraire, il passa son bras autour de ses épaules. L’animateur avait une disposition na-

turelle pour tourner à son avantage les situations qui lui étaient préjudiciables.

— Certains parmi vous le reconnaissent, mais il y en a beaucoup qui se demande qui est cet homme. C'est une bien terrible chose de ne pas reconnaître un aussi grand serviteur de l'État, dit-il d'une voix faussement peinée. Je vous demande d'applaudir bien fort Angel Poilroux, le Second citoyen de la zone Europe.

En modifiant le script à la dernière minute, le présentateur avait déclenché une véritable tempête dans le studio. Mais il ignore les gestes nerveux de son directeur technique qui désignait son oreillette et reprit avec légèreté.

— Angel, c'est un tel plaisir de vous compter parmi nous. Vous avez une surprise pour nos téléauditeurs. Je n'en dis pas plus. Je vous laisse la parole.

Sorti de sa torpeur un peu avant les autres, un des techniciens eut la présence d'esprit de tourner un projecteur en direction d'Angel. Pris dans la lumière vive, il se figea une fraction de seconde. Sans maquillage ni apprêt, un individu ordinaire n'afficherait que sa banalité alors qu'Angel était dans l'incapacité de dissimuler sa supériorité. Derrière leur télécran, beaucoup se sentirent gagnés par un vague malaise sans en comprendre l'origine. Angel avait la beauté raffinée des héros grecs, la force sauvage des dieux hindous, et, quels que fussent ses efforts pour le cacher, il apportait la preuve que l'humanité était obsolète.

— Il y en a peu parmi vous qui me connaissent. Mais vous êtes beaucoup plus nombreux à reconnaître mon père Clovis Poilroux. C'est un des fondateurs. Le Grand Changement a eu lieu grâce à des personnes comme lui. Il a voué sa vie à notre Chère Nouvelle Société dans laquelle

maintenant tout le monde a accès aux mêmes ressources. Avant, les enfants mouraient en bas âge. Chaque année, la famine et la maladie emportaient des pères et des mères. Enfants ou adultes travaillaient comme des forçats dans des usines inhumaines. Quand ils devenaient trop vieux pour produire, on les laissait mourir dans la misère et la solitude.

Angel marqua une pause pour reprendre son souffle. Il regarda la foule, vit une majorité de visages impassibles et comprit le peu d'effet causé par son discours.

– Demain, il a soixante ans. Nous allons lui retirer la vie. C'est normal, c'est la loi. Elle impose la mort, mais elle impose aussi des conditions de vie. Mais pourquoi lui imposerait-elle la mort s'il n'a pas eu les mêmes conditions de vie que nous? Car pendant que nous goûtions aux joies d'une vie facile, mon père travaillait. Sans relâche, du matin au soir, tous les jours de la semaine, pendant quarante ans. Tout ça pour nous. Pour que notre existence reste agréable. Il a tout donné et nous lui prendrions tout?

Curieusement, durant son discours, il n'avait pas eu le moindre regard pour son père. Il se tourna vers lui avec un sourire hésitant. Le vieux ne bougea pas. Il aurait pu prendre la parole pour donner corps à la démonstration de son fils, mais il n'en avait rien fait. C'était comme s'il était déjà parti, comme si plus rien ne le concernait. Beaucoup de personnes dans le public affichaient également ce visage détaché, sans émotion. Étaient-ils déjà morts?

– Mon père m'aime. Est-ce que tout le monde s'en fiche ?, murmura-t-il.

Angel vint se planter devant la caméra principale.

— Je sou mets cette question au vote : Clovis Poilroux, mon père, doit-il mourir ce soir? Le référendum est ouvert pour une durée de deux heures.

Les détails techniques de l'opération furent transmis automatiquement sur les télécrans qui en firent la demande. Angel hésitait sur le lieu où attendre les résultats quand son père prit pour lui la décision en désignant le fauteuil inoccupé sur sa droite. Une fois assis, Angel se tourna vers lui pour parler, mais son père fut plus rapide.

— Pourquoi as-tu fait une telle chose? C'était inutile. Ne sais-tu pas que personne n'est prophète dans son pays?

— Tu n'as pas changé.

Ce fut les derniers mots qu'ils s'échangèrent.

Pendant les deux heures qui suivirent, le temps se figea pour Angel, comme pétrifié aux côtés de son père qui l'ignorait. À l'inverse, Vladimirovitch s'amusait follement, sautait d'un bord à l'autre de la scène, faisait de grands moulinets de ses bras souples et démonstratifs. Pour lui, le temps n'avait pas de sens. Le temps est un bien curieux concept. On parvient à le mesurer, il a un fondement physique et pourtant il s'écoule différemment selon les individus et les actions menées.

Vingt-trois heures arrivèrent enfin. L'attente se finissait. Dans quelques secondes, Angel connaîtrait le résultat. À l'invitation du présentateur, il se leva. Son pouls s'accéléra. Mais quand il vit le visage de l'animateur, l'air devint irrespirable, ses poumons le brûlèrent, un étou serra sa tête comme pour la faire exploser. Il n'eut pas besoin de lire les résultats, il les connaissait déjà. Son père les lui avait annoncés lorsqu'il s'était assis à ses côtés. Une majorité de personnes avait voté en faveur de

sa mort. Pour la première fois depuis le Grand Changement, la question avait été portée au jugement populaire. Le système s'était toujours interrogé sur les anciennes règles, mais jamais sur sa légitimité. Aussi, au-delà du père d'Angel, les gens avaient validé le système qu'il tenait pour responsable de leur morne existence où seule la naissance relevait encore du hasard. Chaque jour, leur existence entraînait dans un cadre où le rêve et l'espoir ne figuraient pas.

C'était fini, il n'y avait plus rien à faire. D'un air dégoûté, Angel prit le micro tendu par Vladimirovitch.

— J'aime mon père. Tout le monde s'en fiche ?

Sans le vouloir, il avait enfin avoué l'amour qu'il avait pour son père. Une idée refoulée, si familière pourtant.

Le micro lui échappa des mains.

L'antenne fut rendue le temps de préparer la troisième partie de l'émission où les téléspectateurs — ils ne le savaient pas encore — allaient assister à la mort en direct d'un Fondateur.

Il n'y avait plus d'échappatoire. Une seule chose sauverait son père. Rien de moins ne pouvait lui être donné. Angel quitta la scène pour se préparer au troisième acte.

Son père, lui aussi, quitta la scène pour rejoindre le confesseur dans sa loge, ainsi qu'il en avait fait la demande auprès du présentateur.



Le confesseur faisait les cent pas en attendant l'arrivée de Clovis. C'était un homme fibreux, allongé comme une tige, dont le visage trahissait un caractère épineux. Pour compléter le tableau, cette aubépine humaine s'était vè-

tue d'une tunique verte retombant sur ses pieds. Arrivé dans la loge, Clovis s'assit face à son dernier repas et proposa au confesseur de se joindre à lui. Son refus fut poli. Le vieux repoussa son assiette en maugréant et saisit une bouteille d'un vieux whisky japonais.

— Tu as gâché mon dernier repas, mais pas mon dernier verre.

— Si je refusais de t'accompagner, je serais le plus grand des pêcheurs.

— Entrer en religion ne t'a pas entamé ce vice, répondit-il à son ancien compagnon d'armes.

Il remplit deux verres qu'ils burent d'une traite.

— Comment te sens-tu Clovis ?

— Je dois partir, c'est ainsi que nous avons voulu les choses.

— Ce sera mon tour dans deux ans, j'ai cinquante-huit ans.

— À ta santé, François. Ne me réponds pas, tu me feras plaisir, lui dit-il en affichant un sourire triste.

Ils se turent. Bien souvent, ceux qui se connaissent depuis longtemps préfèrent les silences pénétrants aux discours imposés.

Il remplit à nouveau les verres. L'aubépine observa le contenu du sien avec un air soupçonneux.

— Pourquoi as-tu accepté cette mascarade ?

— Je voulais voir Angel une dernière fois. Avant ça, je l'avais supplié mille fois de venir me voir. Cette émission, c'était le seul moyen de le voir une dernière fois.

– Je comprends.

– Je peux maintenant partir. Mais je partirai à ma façon.

Clovis expliqua à son ami comment il mettrait fin à ses jours. Il lui demanda de garder le silence, car il ne voulait pas être empêché de mourir dans la dignité.

De son côté, Angel était revenu bien avant la reprise de l'émission pour exposer son projet au présentateur. D'abord méfiant, celui-ci s'était laissé emmener à l'écart.

– Je vais prendre la place de mon père.

– Que voulez-vous dire ?

– La loi m'autorise à prendre la place de mon père dans le caisson d'euthanasie. C'est ce que je vais faire.

– Vous croyez que je vais accepter ça ?

– Vous n'avez pas le choix. Je viens de valider la substitution auprès du *comput*. Si vous mettez mon père dans le caisson, cela fera de vous un assassin.

– Mais pourquoi avez-vous choisi mon caisson ?

– La substitution implique que je sois euthanasié avant minuit. Votre caisson est le seul caisson prêt à l'emploi.

L'animateur accepta, mais il n'était pas tout à fait satisfait.

– Pourquoi faites-vous ça ? Votre père a atteint l'âge légal, vous devriez l'accepter. Imaginez que tout le monde fasse de même.

– C'est plus facile pour moi de partir. De toute façon, ma décision est prise.

— En fait, vous n'êtes pas si supérieur que ça, vous les *augmentés*. Dans la mort, vous êtes comme nous autres. Vous avez peur.

Angel l'ignora.

Le père demeurait introuvable, il n'était pas dans sa loge. L'émission devait reprendre, et son absence n'était pas critique. Angel en fut même satisfait. Au moins, son père serait épargné par ce désolant spectacle. Les téléauditeurs furent informés du programme du reste de la soirée. Beaucoup ressentirent une vive émotion en apprenant que le fils se sacrifiait pour son père. Leur plaisir ne fut pas gâché tant ce geste les gonflait de l'orgueil d'appartenir à l'humanité.

Angel tourna le dos à la caméra. Ses yeux le brûlaient, et des larmes s'en échappèrent, malgré ses efforts pour les contenir. Quand il monta dans le caisson, c'était son corps entier qui le brûlait. Il eut envie d'uriner, puis il oublia. Il ne sentit pas le liquide chaud qui lui coula entre les cuisses. Ses sphincters se dilatèrent. Il voulut s'enfuir, mais son corps ne lui obéissait plus. Il hurla, mais son cri n'atteint jamais ses lèvres. Il pensa à Tayeb et à ses lèvres. Il pensa à son père qu'il aimait.

Le technicien appuya sur le bouton qui commandait l'arrivée du gaz.

Angel se sentit alors très calme, il eut envie de dormir. Ses paupières devinrent lourdes, sa vision se troubla, sa respiration se ralentit. Il se faisait plus calme.

Puis tout s'arrêta. Plus jamais il n'aimerait son père.



Clovis avait quitté la maison d'attente peu avant la reprise de l'émission. Le clair de lune et l'éclairage des champs hydroponiques le guidèrent jusqu'à la colline qu'il chérissait tant. Au-delà des derniers champs d'oliviers, un étroit sentier s'insinuait entre les chênes verts et débouchait après plusieurs kilomètres sur une petite colline ronde. Pour des raisons qui lui étaient inconnues, une prairie occupait l'un de ses flancs. Depuis son sommet, on dominait la vallée de la Durance. À ses pieds, les lumières de Lure et Forcalquier signalaient les deux villes jalouses de leur beauté. Sur l'horizon, la masse imposante de la montagne de Lure se découpait devant les derniers rayons de soleil.

Il se coucha dans l'herbe humide et contempla le ciel parsemé d'étoiles comme il l'avait si souvent fait naguère, accompagné de Marie. Ils s'échappaient souvent les soirs d'été en quête de fraîcheur et de solitude. La voûte céleste fut le théâtre de nombreuses nuits d'amour, les sens exaltés par l'odeur du foin et les bruits nocturnes.

De sa poche, il sortit une boîte peinte par Angel. Il devait avoir cinq ans. C'était quelques mois à peine avant la mort de Marie. Quelques mois avant qu'il ne se sépare de lui. La petite boîte peinte gauchement contenait la pilule avec laquelle il allait rejoindre Marie. Il l'avalait. Il pensa une dernière fois à la fierté que lui inspirait son fils. À l'amour immense qu'il avait pour lui. Quelques instants après, il dormait paisiblement. Il ne se réveillerait jamais.

— *FIN* —



Lisez notre numéro 1 !



arte





Colère aveugle

Cédric Girard

<http://cedric.daneel.net/>

Illustration

Guillaume Czakow

<https://www.facebook.com/tchekoffyaroslav>



Ils m'avaient jeté dans ce réduit aux fenêtres aveugles, sans que je sache pourquoi. Je tentais d'apercevoir le gardien qui me nourrissait, seul humain dans ma prison, en vain. Je ne connaissais ni son visage ni sa voix. Je ne voyais rien d'autre que quatre murs blancs et un sol lisse, un lit de métal boulonné au sol. Parfois, j'entendais des échos de voix dans le couloir, mais je n'en percevais ni le sens ni même la langue. Je pouvais être n'importe où dans le monde. Dans n'importe quel pays où les droits de l'homme étaient suffisamment peu respectés pour détenir un humain ainsi, sans raison.

Mon dernier souvenir hors de la prison était une folle soirée avec quelques compagnons de voyage. Julie, avec qui je flirtais depuis l'embarquement, une jolie fille au teint d'albâtre (ou d'aspirine, tout dépend de l'inspiration), petite tête qui tourne vite, de la répartie, des idées, de la curiosité et n'ayant peur de rien, du moins dans le

cadre d'un voyage organisé. Sélim, un jeune tout sec qui avait des vues sur elle, mais je ne le voyais plus lui tourner autour depuis deux jours. Enfin il était encore là, méfiance. Et Herman, difficile à suivre à cause de son accent, mais bon convive bien alcoolisé. Nous étions de sortie, allant de bar en bar en essayant de nous faire comprendre des autochtones, riant beaucoup et sans égards pour nos économies. J'avais bu sans doute plus que de raison. Je me souviens être sorti du bar pour prendre l'air, avoir marché. M'être dit que j'allais faire demi-tour et tenter une approche directe avec Julie, et plus rien après ça. Aucun souvenir. M'étais-je évanoui ? M'avait-on frappé ? Drogue ?

À mon réveil, j'étais dans une cellule, étendu sur le lit. Le crâne lourd.

Une nuit, j'ai entendu la porte s'ouvrir, mais le temps de me réveiller mes membres étaient pris dans quatre étaux, un tissus plaqué sur ma bouche et une odeur violente forçait mes poumons. Je sombrais immédiatement, jusqu'au ...

Réveil. Incapable de bouger. Pas de lumière. La douleur, comme un soleil dans la nuit. Comme un brasier. Tellement intense que les cris restent bloqués dans ma gorge. Toute ma peau est une fontaine, expulsant la sueur et ma pensée, liquéfiée. Impossible de me fixer sur une idée. Rien n'existe que l'instant. Ni ce qu'ils m'ont fait ni ce qu'ils vont faire n'a de réalité. Les instants succèdent aux instants, la souffrance à la souffrance. Une heure ? Plusieurs jours ? À la limite de ma conscience, il y a un rire. Ou un cri. Une pensée floue. Mon esprit recommence à exister sur cette idée dérisoire. Je souffre donc j'existe.

Cette bouée dans la tempête du flou de ma toute relative existence. Purgatoire entre le cauchemar et l'éveil.

Petit à petit, je redeviens moi-même. Entravé, souffrant. Conscience fragile, vacillante. Je ne vois rien. J'explore mon univers immédiat. Allongé sur le dos, les poignets pris dans des lanières larges et râpeuses, au-dessus de ma tête. Je ne sens pas mes chevilles, sans doute attachées elles aussi. Je ne peux pas les bouger. Mon dos baigne dans le marécage des draps trempés de sueur. Le lit de fer, sans doute. Les seuls bruits qui perturbent le silence viennent de mes mouvements. Petit grincement quand j'appuie sur la gauche. Au moins suis-je en territoire connu. Je souris de voir à quoi je me raccroche, rassuré d'avoir encore un peu d'humour noir. Je pense porter le pyjama de coton râpeux, et peut-être que le drap me recouvre. Encore difficile à dire. J'ai les épaules raides d'avoir les bras coincés, mal aux reins d'être resté allongé si longtemps.

Ayant ainsi fait le tour de mon corps en ayant soigneusement évité de penser à la Douleur, je tente un pas vers elle. Ce n'est plus l'explosion du début, mais une vibration sourde, supportable quand on a connu pire. Elle se concentre sur mon visage, que je peux à peine bouger sans provoquer des éclairs dans le grondement permanent qui occupe mes nerfs. Je tente pourtant d'ouvrir les paupières, tout doucement. Une sensation très curieuse. J'ai l'impression d'avoir des bourrelets de peau à soulever au lieu de l'infime barrière. Rien, pas une lueur. Je continue l'effort. Toujours rien. Pourtant je sais qu'un soupirail amène une faible lueur dans un coin de la pièce, permettant aux matons de jeter un oeil à toute heure du jour. Une atroce sensation de froid prend mon front, mon

visage tout entier. Comme une gencive qui a perdu une dent. Comme si...

Comme si mes yeux avaient été arrachés !

Quelqu'un vient à plusieurs reprises me baigner le visage avec une solution qui irrite les poumons. Toujours sans un mot. Me soigne-t-on ? À la sixième visite, je suis détaché, poussé sur une civière, chargé dans un véhicule puant et grinçant. Mes mains sont rattachées ensemble. Le trajet est long, j'entends mieux mes geôliers, toujours sans réussir à reconnaître la langue. Par contre les voix se distinguent, et je les écoute avec avidité, comme celui qui meurt de soif dans le désert et trouve une oasis. Il y a trois hommes qui parlent. L'un a une voix grave, forte, la voix d'un chef qui impose. Le second semble jeune, pas assuré, avec des restes de mue. Il bégaie presque. Le troisième parle peu, avec une voix aiguë et nasillarde.

Ils débattent. Peut-être parlent-ils de moi, peut-être d'autre chose. Je ne saurais le dire. Je suis sans nul doute un poids mort pour eux. Et pour moi. Je ne décide plus de ma vie depuis que je suis arrivé dans ma cellule. On a volé mes yeux, et je sais que je vais mourir. Non, je veux mourir, me laisser tuer sans résistance. Avec mes mains liées, j'ai tâté mes orbites vides pendant le trajet. Étrange sensation de sacs vides. Mon visage tuméfié ne me fait presque plus souffrir, et je ne sens pas mes doigts sur mes paupières. Je ne suis plus rien. Ou si peu.

Le véhicule s'arrête brutalement, dans le cri des freins. Le moteur tourne toujours. Je sens qu'ils empoignent la civière, font quelques pas. Brusque inclinaison, ils descendent. Leurs pas crissent sur un tapis de feuilles mortes.

Je me retrouve à terre sur un mot sec. « Balance », sans doute. Je les entends s'éloigner, et sur un coup d'accélérateur ils s'en vont. Je ne sais pas quel est ce lieu. Je suis aveugle ! Maintenant qu'il semble que je doive vivre, le fait me frappe durement. Qu'importe l'infirmité pour le condamné à mort ! Combien elle pèse lourd quand la vie lui est rendue. Je ne peux plus pleurer de larmes. Je ne sais si les sanglots qui me secouent sont ceux d'une seconde naissance, ou s'ils résument ma vie future.

J+2 jours après ma renaissance.

Je me repose dans un lit d'hôpital. D'après les policiers qui m'y ont amené, j'ai été abandonné à 50 km de l'hôtel. Je n'ai donc pas quitté le pays pendant mon enlèvement, comme je le croyais. Un fermier qui passait par là m'a parlé anglais, des mots étrangers mais que je comprenais. Du poste à l'hôpital. Des questions des enquêteurs à leur conclusion de défaite. Des visites du consul à celles de mes compagnons de voyages. De ma mère, déjà sur place depuis ma disparition, à ma sœur Catherine qui prit le premier avion quand je fus retrouvé. Tout se passa très vite. Ou très lentement, mais sans à-coup, sans rien qui accroche la mémoire et permette de jauger le passage du temps. J'étais comme déchargé de ma propre vie. Mes ravisseurs avaient volé mes yeux, ils auraient pu me tuer. Mes soigneurs et proches ne pouvaient pas grand-chose pour moi, mais ils y mettaient du cœur. Dans les deux cas, je ne dirigeais rien. Je laissais faire.

J'arrivais à sentir ceux qui détournaient le regard, qui me reprochaient de leur offrir une image de la fragilité humaine. Leur voix changeait à peine, ne venait plus en ligne droite, contournant leur peur. Ma mère me regardait

droit dans les ... enfin elle me regardait. Sa voix tremblait. Ma sœur détournait les yeux. La jolie Julie qui flirtait si bien aussi, et rapidement d'ailleurs elle ne vint plus. Peut-être était-elle repartie sans me dire au revoir ?

Le retour en France eut le même goût d'inaction. Je me suis laissé emmener par les infirmières, qui m'ont confié aux hôtes, qui à leur tour m'ont installé dans un fauteuil confortable et se sont occupées de moi pendant tout le temps du vol. Ma mère me parlait, me prenait souvent la main. Je sentais bien qu'elle avait de plus en plus de mal à me regarder.

Le choc suivant vint des amis, une fois rentré à Paris. Ils défilèrent, jouant façon grandes eaux de Versailles les scènes déjà vécues à l'hôpital américain.

— Mon pauvre gars, perdre la vue. À ton âge.

— Tu te débrouilles ?

— Dis-moi, comme ça : c'est vrai que les autres sens deviennent super développés ? Comme ce super-héros de comics aveugle, là, tu sais...

Je savais surtout mon envie de les foutre dehors, mais l'homme civilisé l'emporta de peu. Je commençais à passer des moments seul, ce qui ne m'était pas arrivé depuis ma libération. Des moments où j'essayais de faire autre chose que rester dans le canapé à écouter la télé ou à remplir le silence de « pourquoi ? ». J'appris à préparer le thé à tâtons, m'ébouillantant quelques fois au passage et appelant ma sœur pour éponger. J'appris à réchauffer un plat au micro-onde, et à ne pas en mettre partout avec ma fourchette maladroite. J'appris à prendre ma douche sans pouvoir m'aider du regard, ce qui me valut quelques hématomes. Mais malgré cela, je n'arrivais pas à me dire

qu'il en serait éternellement ainsi. Je ne pouvais plus lire, devant me contenter des rares livres audio. Il fallait que j'apprenne le braille. Il fallait que j'écoute pendant de longues minutes l'exposé d'un éminent médecin de mes fesses qui disait de toutes les manières que mes nerfs optiques ayant été détruits je ne pourrais moi-même voler les yeux d'un autre. J'imaginai une espèce de chaîne, chaque spolié agressant une personne voyante, et ainsi de suite. Je refusais les globes oculaires de résine. Ils ne m'auraient pas rendu la vue de toute façon.

J+25 jours

Petit à petit, je recommençais à vivre. Les soirées me torturaient, curieusement l'obscurité perpétuelle était plus insoutenable au seuil de la nuit que pendant la journée. Je maudissais mes tortionnaires, je me maudissais d'avoir pu jusqu'à me laisser emmener inconscient. Je maudissais la vie, Dieu et le hasard d'avoir été pris comme victime. Je maudissais ceux qui venaient me voir (ha ha ha) et ceux qui ne venaient pas. Je maudissais les médecins qui n'avaient rien pu faire. Et je gardais une place spéciale dans mon enfer personnel pour celui qui avait récupéré mes yeux.

Comme on dit, la vie doit reprendre ses droits, elle continue sans grands égards pour nos souffrances personnelles. Il faut savoir passer au-dessus ou tomber au fond du gouffre. J'oscillais entre les deux extrêmes, fâché avec le monde et pourtant dépendant de lui pour retrouver un équilibre. Chaque jour je me levais plein de bonnes intentions, de volonté d'aller de l'avant. Elles s'érodaient au fur et à mesure de la journée, pour me lâcher complètement à la moitié de la soirée. Peut-être parce que mes

rêves étaient le seul moment où je « voyais », et que leur approche signifiait encore un peu plus de regrets.

Un soir que j'étais assis dans un fauteuil du salon, noyant dans Bach et un bon saké chaud mon mal de voir, je crus discerner une lumière. Au début je n'y prêtais pas attention, les médecins m'avaient averti que mes nerfs endommagés pouvaient me jouer des tours, et que le cerveau tentait de donner du sens à tout ce qu'il recevait. Mais le fait que cela ait commencé brusquement, et la répétition de ces petits éclairs blancs, bleus, verts me perturba. Je n'en parlais à personne, mais j'eus du mal à m'endormir cette nuit-là. Par réflexe j'avais touché mon visage, ne trouvant que la peau flétrie.

Je fis justement un rêve étrange cette même nuit, un rêve d'hôpital. Curieusement, alors que pour moi ce lieu avait été le purgatoire après l'enfer, dans mon rêve lui était attaché une sorte d'espoir flou. La chambre ressemblait à toutes les chambres d'hôpital, blanche, fraîche, pleine d'amis et de parents soucieux. Je voyais tout cela avec une joie mêlée de surprise. Putain d'espoir vain, mon esprit me jouait un mauvais tour de plus.

Je retournais consulter. Qu'allait-il m'arriver maintenant ? Qu'est-ce que le sort (ou mon mental blessé) concoctait pour moi ? Le médecin m'examina, me fit faire des examens, me revit un peu plus tard avec les résultats. Il m'écouta à peine. Pour lui, l'état du nerf optique laissait très peu de chance que des impulsions parviennent encore au centre de la vision, mais plusieurs cas de flashes répétitifs chez ceux qui avaient perdu la vue étaient recensés. Simple dérèglement d'une zone du cerveau. Je repartis chez moi avec une ordonnance de substances censées agir sur le système nerveux, et son ton paternaliste

qui me disait que tant que je ne souffrais pas, je n'avais pas à le déranger. Les médicaments ne changèrent rien aux flashes, par contre les vertiges dont je fus pris me forcèrent à arrêter le traitement au bout d'une semaine.

J+41 jours, milieu de la nuit

Un truc me passe devant le visage. Je rêve ? Je distingue un bâtonnet qui va de droite à gauche, de gauche à droite. Il est flou, je le suis des yeux. Chambre d'hôpital encore. Un gros truc très flou, très blanc et très paternaliste. Un médecin. C'est lui qui me passe un stylet devant les yeux. Son visage flou sourit. Je tente de sortir de ce rêve, de me réveiller, de prendre conscience que je suis dans mon lit. Je commence à sentir le matelas, je suis à plat ventre, je ne peux donc rien... voir. Allez, un effort, stoppons ce rêve débile. Je me retourne dans le lit, m'étirant sur le côté... toujours le médecin, qui a rangé son stylet et parle en silence, s'adressant à moi. Je me redresse. Je sens mes mains posées derrière moi sur le matelas, je sens mes jambes qui se replient, et je vois toujours cette chambre d'hôpital où je ne bouge pas, adossé à la tête de lit, écoutant le discours silencieux. Je me lève un peu trop vite, je touche la commode, je m'avance dans la salle de bain, m'aspergeant le visage d'eau. La vision est toujours là. À genoux, la tête dans les mains, je crie. Non, Non, Non, NON, NON ! Brusquement tout cesse, je retrouve l'obscurité maudite mais normale, presque rassuré par le retour de mon infirmité.

Je passe la journée à me raisonner. Parfois la frontière entre le rêve et la réalité est bien fine, peut-être est-ce un cas de somnambulisme actif, éveillé ? J'appelle un ami, qui dit s'y connaître. Il ne me croit pas, suppose que ma

cécité perturbe suffisamment mon sommeil pour que j'aie rêvé toute la scène. Mais je sais bien que j'étais debout dans la salle de bain. Je le sais, moi, je le sais... enfin je le crois. Pour me changer les idées, je m'absorbe toute la journée dans l'essai de la commande vocale installée récemment sur mon ordinateur. Déjà que je n'avais pas bien confiance dans cette machine avant... elle se contentait de petites impolitesse, refusant brusquement de lancer un logiciel ou de s'éteindre. Maintenant elle peine à interpréter mes ordres, me forçant à répéter sur tous les tons. Je suis ridicule. J'en rirais si je n'avais tant besoin d'être en contact avec le monde. Mes difficultés informatiques me rappellent la distance communicationnelle entre les robots et les humains dans les nouvelles d'Asimov que je lisais... avant. Basées sur des conceptions tellement différentes de l'univers qu'une même phrase prenait deux sens totalement différents. J'abandonne le combat pour aujourd'hui, préférant me réfugier dans la musique. Ce sera Björk ce soir, pour refléter le trouble de ma journée. De ma vie. Les aspérités vocales résonnent comme celles qui me déchirent.

Je replonge. Encore cette chambre d'hôpital. La lumière rentre à flot par la fenêtre, se répand sur un homme en costume sombre arborant un large sourire. Lui aussi parle silencieusement. Ce doit être une chambre sourde. Sensation du fauteuil de cuir qui crisse sous moi. « All is full of love » martèle son message criard. L'homme s'avance vers moi. Dans ma main, la télécommande de la chaîne hifi. Je change de piste, « All neon like » démarre. L'homme est toujours là, il semble heureux. Satisfait et heureux. Il pose des CD sur la table de nuit, des CD de Country Music. Je n'ai aucun CD de Country.

Don't get angry with yourself

Don't, don't get angry with yourself

I'll heal you, clame Björk. Ma colère, j'en fais ce que j'en veux.

Il sort de la chambre. Je me vois me lever. Passer des vêtements posés sur une chaise. Un tee-shirt, un jean. Des baskets de marque. Je me dirige vers la porte, retrouve l'homme en costume. Nous passons devant les infirmières, sortons dans le parc. Après une courte marche, nous nous asseyons sur un banc.

With a razorblade

I'll cut a slit open

And the luminous beam

Feeds you honey, heals you, continue-t-elle avec force conviction. Mais quel rayon lumineux peut encore me nourrir ou me soigner ?

Nous parlons, toujours en silence. J'entends ma porte d'entrée s'ouvrir. Catherine ! Ma sœur devait passer dans l'après-midi. Pris de panique, je tente de repousser la vision. Je pense au vide, au noir de ma vie présente. Petit à petit, la scène disparaît. Je suspends la musique, et l'accueille le plus normalement du monde possible. Nous parlons des derniers potins, évoquons des banalités. Même si cela me fait plaisir qu'elle vienne, je ne peux détacher mes pensées de mes visions, puisqu'il faut bien les appeler ainsi.

J+75 jours

Depuis une semaine, je peux à volonté « activer » ma vision, comme si je zappais sur une chaîne d'information, ou plus précisément j'ouvrais les paupières. Oui, c'est cela, j'ai appris à contrôler des paupières mentales. C'est un double soulagement. Quand je veux être tranquille, ou que (chose rare) je suis avec d'autres personnes, je peux arrêter le flux. Mais quand la lumière me manque trop, je peux regarder ma TV privée, et bannir l'obscurité permanente.

Et avec le contrôle est venue la vérité, l'incroyable mais seule explication possible. Je n'ose dire rationnelle. Je vois à travers mes yeux. Bien qu'ils m'aient été arrachés et qu'un autre homme en ait reçu la greffe, je vois à travers mes yeux. Je me rends compte maintenant que j'y pensais depuis les premières images de l'hôpital, mais je refusais d'y croire. Qui pourrait accepter cela ? Sans contact physique entre les yeux et les nerfs optiques, c'est impossible. Pourtant, je peux le voir. Si le comment est totalement nébuleux et perturbant quand on a quelques notions de physique comme moi, les possibilités que ce phénomène ouvre ne cessent de me ravir. Je surveille le voleur de mes yeux !

Le porteur de mes yeux est un jeune Américain, quelque part dans la région de New York. Je peux l'espionner tranquillement, voir sa vie, visiter sa villa, ou plutôt celle de son père. Pas d'autre membre de la famille, apparemment. Le jeune homme a perdu ses yeux suite à une maladie dégénérative, si j'ai bien compris les rapports médicaux qu'il lisait hier. J'ai vu sa tête, une belle gueule d'Américain sans soucis d'argent, blanche et lisse. Il se mate dans tous les miroirs qu'il croise, sans doute sur-

pris et ravi de se voir à nouveau. Il passe sa vie à profiter de sa chance, m'offrant des distractions variées : films, spectacles, visites de musées et autres curiosités locales, magasins, grands centres commerciaux américains. Et un bar de strip-tease. Le saligaud !

Après le refus du médecin de m'écouter, je n'en ai plus parlé, jusqu'à ce que je comprenne et envisage les possibilités ; je me suis alors ouvert à ma sœur, et à elle seule. J'ai eu beaucoup de mal à la convaincre, mais j'ai pu lui décrire *Fight Club* qui passait à ce moment-là devant mes yeux. Mon récit l'a convaincu, elle adore ce film contrairement à moi, et le connaît par cœur. En espionnant mon voleur, j'ai méticuleusement noté toutes les adresses, les noms, les numéros de téléphone que j'ai pu lire. Catherine a pris le dossier en main, et avec toutes les informations trouvées a réussi à prendre contact avec le gamin, et à organiser une rencontre. Je prends l'avion avec elle dans quelques jours. Je ne sais pas encore comment je vais réagir, ce qui va l'emporter de ma colère ou du bon sens. Je ne sais pas trop ce que j'espère. Vais-je le frapper, vais-je l'absoudre ? Vais-je demander une compensation, ou faire le grand seigneur blessé mais magnanime ? Le plus important pour moi est de boucler la boucle, de retrouver mes yeux, de savoir pour qui ils m'ont été arrachés. J'ai l'impression de ne vivre que pour ces questions depuis plus de deux mois. J'ai encore moins d'idées sur ce que je ferai après, et comment je reprendrai ma vie.

J+90 jours

Nous sommes assis face à face dans un salon de la villa. « Nous » me faisons face, en réalité. Il me regarde, et je me vois à travers son regard, mes yeux. Je me vois enfin,

mesurant combien j'ai changé depuis le dernier miroir. J'ai posé mes lunettes, dans un geste accusateur et cruel. Je comprends ce que mon apparence a de choquant. Mes orbites vides, noires, ont crispé tout mon visage, comme si je plissais indéfiniment les yeux face à un soleil d'enfer. Un visage de souffrance, de manque. Un visage fragile qui renvoie mes spectateurs à leur fragilité propre. Je me tiens penché en avant, sans doute pour mieux entendre. Avec un léger balancement de la tête. Mes cheveux sont trop longs, mal coiffés. Mes vêtements, mal arrangés sur ma carcasse, avec une légère dissymétrie qui choque.

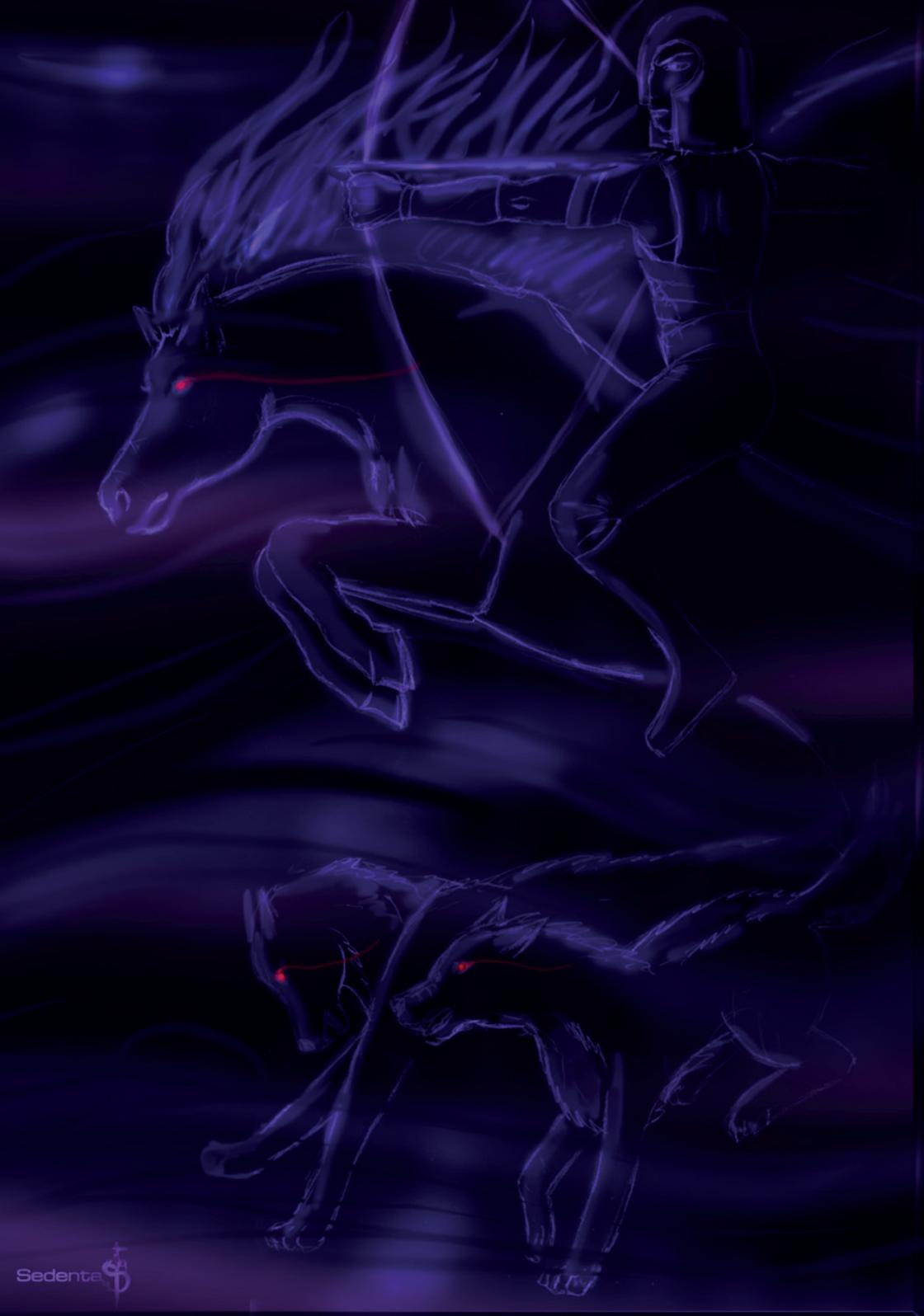
Edward parle. Il s'appelle Edward, celui pour qui on a volé mes yeux. Un peu plus jeune que moi. Un peu plus fils de riche. Complètement désolé, mais ne sachant que faire. Son regard a du mal à me fixer, il fait rouler mes yeux en permanence, explorant chaque aspérité imaginaire du mur, chaque recoin de la pièce. Puis revenant à moi. Pendant tout ce temps-là, il parle, expliquant dans un français très acceptable qu'il n'a jamais voulu cela, qu'il pensait que son père avait simplement augmenté ses chances, que son dossier était un peu remonté dans la pile d'attente. C'est pour cela qu'il a accepté de me rencontrer, pour expier. Il a même mis son paternel à la porte, gentiment. Il se sent terriblement coupable, et ne sait comment compenser mes souffrances. Au prix d'un terrible effort, il souffle même qu'il envisageait de me rendre mes yeux, si c'était possible. Il pouvait bien attendre encore quelques mois que la voie légale lui en procure, finalement. Un autre péquenot subirait le même sort que moi, sauf qu'il ne reviendrait pas poser des questions gênantes, cette fois.

Plus il parle, et plus je me rends compte que je peux mesurer son stress à la vitesse de déplacement des yeux et à la réduction du temps où il arrive à se fixer sur moi. Avec un peu d'entraînement, j'en ferai un véritable détecteur de mensonges. Il en est arrivé, au comble de l'anxiété (son regard ne s'arrête quasiment plus sur moi) à me parler compensation, millions de dollars pour se faire pardonner le traitement qui m'a été infligé et dont il est la cause bien involontaire. Innocent, il est innocent. Je me vois bondir de ma chaise, l'attraper par-dessus la table et le faire rouler à terre. Il se débat à peine, comme soulagé que j'ai rompu mon silence, fusse à coup de poing.

À califourchon sur lui, je vois mes grandes mains se précipiter. Une partie de moi s'étonne que les coups arrivent sans ressentir de douleur. L'autre frappe aveuglément. Ses bras s'opposent de moins en moins. Il saigne maintenant, une coupure à l'arcade, une autre sur la joue. Mes mains, ensanglantées, lasses de frapper, le saisissent, s'enfoncent dans ses cheveux pour envoyer sa tête contre le sol, tentent de broyer son crâne, enfoncent dans ses joues des pieux aux ongles mal coupés, serrent sa gorge qui saigne également. Ses paupières s'ouvrent de moins en moins souvent, me plongeant dans le noir par intermittence, mais je le tiens bien et n'ai pas besoin de viser pour le frapper. Ma main droite s'agrippe à son orbite, forçant l'œil à s'ouvrir, écartant la peau tout autour. Je me vois bien, visage rouge. Une traînée de sang barre mon tee-shirt. Cet œil exorbité m'appartient, mes doigts s'enfoncent dans la chair molle pour le saisir. Mon champ de vision bascule tandis qu'ils saisissent le globe mou, tirant dessus jusqu'à ce qu'un cri poussé par mon adversaire scande ma victoire. Tirant ma propre paupière j'insère le bloc gélatineux à sa place, avant de m'attaquer à l'autre.

Je ne vois plus rien mais mes doigts connaissent le chemin. Comme l'animal sait où frapper pour tuer sa proie. Où mordre pour boire le sang chaud. Un second cri perce l'obscurité tandis que je retrouve la sensation d'avoir des orbites pleines. J'entends une porte s'ouvrir, on me tire en arrière sans ménagement ; je crispe mon visage et plaque mes mains pour ne pas risquer de perdre à nouveau mes yeux. Mes yeux. Mes yeux qui ne voient plus, et qui ont retrouvé leur place. Mes yeux volés enfin récupérés.

Mes yeux !





Le crépuscule du Maegus

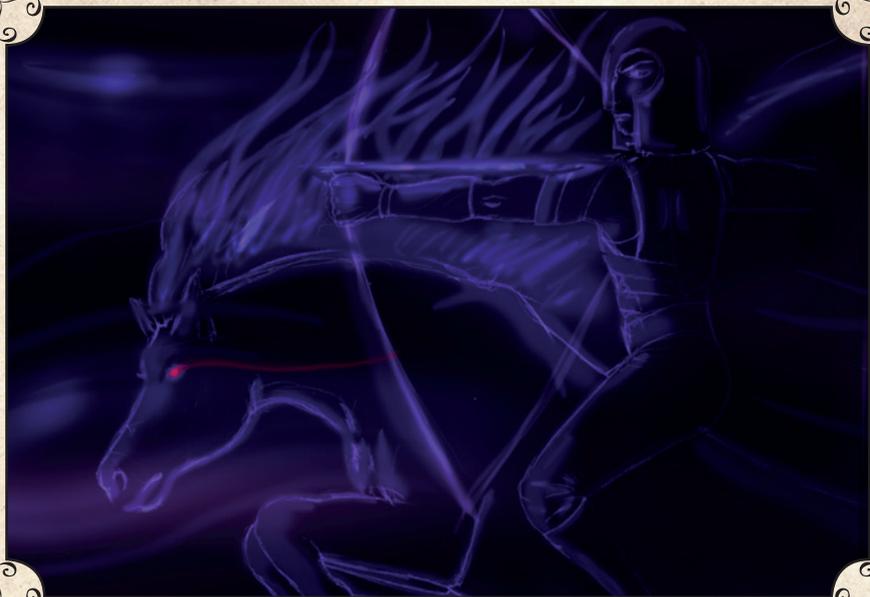
Érika Fioravanti

<https://www.facebook.com/erikafioravanti.auteure>

Illustration

Sedenta Kernan

<http://citadelle-infini.eklablog.com/>
<http://sedenta.deviantart.com/>



An 535 après la première guerre atomique. Nouvelle-Dublin, néo-Irlande, Halloween. En souvenir d'un temps aujourd'hui révolu, les humains de la génération d'après, comme on les appelle, ont gardé cette tradition des enfants déguisés en revenants ou en créatures de cauchemar qui frappent aux portes pour proposer « une surprise ou un sort ». Mais lorsque les petits monstres ont sagement rejoint leur lit, certains parents se lèvent, eux, et se livrent à une toute autre chasse que celle aux friandises : ils traquent les créatures magiques... Et Halloween, l'ancienne Samhain de leurs ancêtres, nuit de passages et d'ouvertures entre le monde des vivants et des morts, est une période idéale pour une chasse productive.

Minuit moins deux : Sean et Erin Morrigan sont maintenant prêts. Vêtus de tenues en cuir solide tissées de motifs d'argent symbolisant des protections magiques, ils vérifient une dernière fois qu'ils ont bien toutes les armes

nécessaires en leur possession. Ensuite, très discrètement, ils quittent leur chambre et descendent les escaliers en sautant les marches qui grincent (ils ont tenu à garder cette imitation de bois, et en connaissent par cœur toutes les faiblesses à présent). Ils savent que leur fille ne peut les entendre, mais c'est plus fort qu'eux : cela fait partie du plaisir, du rituel de chasse. Ils ouvrent la porte de leur maison, et marchent d'un pas décidé direction la nuit noire, à l'opposé de l'étoile qui fait aujourd'hui office de soleil. Leur destination ? Le prochain portail de téléportation vers les zones magiques.

Minuit quinze minutes : Sean et Erin, main dans la main, ont maintenant rejoint le portail. C'est une grande arche lumineuse de forme ovale plantée au milieu d'un terrain vague, porte ouverte en direction d'autres univers. Cette nuit, il brille d'une lumière intense, vibrante, d'un bleu électrique, signe que le passage vers les mondes magiques est réalisable. Ce n'est pas toujours le cas, mais certains événements (dont Halloween) sont plus propices à l'ouverture de ces portails. Cela fait à présent environ 153 ans que ce phénomène est possible. Après la guerre atomique, qui a décimé une bonne partie du monde, les humains se sont mis à reconstruire sur les décombres et autres lopins de terre à peu près sains restants. Quelques savants de génie se sont alors aperçus que cette explosion atomique avait profondément altéré le fonctionnement dimensionnel, au point de permettre aux êtres humains de se rendre dans d'autres mondes. Et, alors que la religion mourait dans les cendres d'un monde ravagé par le nucléaire, les hommes désabusés découvraient que les créatures magiques existaient *vraiment*, et qu'en plus, ils pouvaient *les utiliser*.

Des individus avides et cupides en firent donc un véritable commerce : il devint de plus en plus commun de voir un feu follet servir de lumière à tout un foyer, d'avoir un zombie nettoyeur à son service, ou bien une gouvernante fantomatique aux qualifications séculaires. Certains avaient mis de vrais nains dans leur jardin, d'autres se servaient de cerbères comme chiens de gardes. Pour se distraire, quelques humains avaient capturé des fées et les faisaient danser dans des traînées de poudre magique jusqu'à l'épuisement. Les plus pervers utilisaient des succubes et des incubes pour satisfaire tous leurs vices. Le magique était à présent à portée de main, et grâce aux immenses progrès de la science, les tendances de ces créatures étaient amplifiées ou au contraire bridées : les vampires étaient devenus d'excellents bouchers qui préparaient une viande très tendre, mais ne tentaient pas de croquer leurs clients ; on envoyait le doppelgänger au travail si toutefois on était malade ou fatigué, mais jamais il ne tentait de prendre la place de son sosie. Avoir une créature magique dans son foyer était même devenu une obligation pour tous ceux qui prétendaient faire partie de l'élite de la société néo-irlandaise.

Minuit et seize minutes : Sean et Erin Morrigan sont dans le monde du Maegus. Le pays des êtres magiques et fantastiques n'est plus ce qu'il est. Autrefois fait de bois et de rivières, de forêts sombres et de lacs sans fins, entre rêves et oubli, il est devenu un immense désert où quelques créatures errent sans but, enchaînées à leur petit carré d'herbe sacrée ou à leur marais, ou ce qu'il en reste. De la luxuriance d'une nature en plein printemps pour les créatures féeriques, ou l'état sauvage d'un automne déjà mordant pour les créatures surnaturelles, il ne reste plus rien. Malgré tout, les humains s'en moquent.

Tout ce qui les intéresse est de prendre ce qu'ils peuvent, eux qui ne s'émerveillent plus, mais veulent posséder de façon effrénée. Erin et Sean eux-mêmes ont à leur domicile tout le confort nécessaire : leur propre fée des jardins, une ondine entretenant la piscine, des harpies qui sonnent l'alarme en cas de tentative de vol,...

Mais ce soir, Erin et Sean sont en Maegus pour une autre raison que d'améliorer leur train de vie. Ils sont là pour la chasse pure et dure, pour ramener un trophée de choix qui trônera tel une antiquité merveilleuse dans leur salon moderne : ce soir, Erin et Sean sont venus traquer Arawn. Il est l'une des plus anciennes figures du folklore féerique, le grand meneur des chasses d'esprits endormis. Aujourd'hui pourtant, Arawn ne peut plus traquer les âmes perdues. En effet, les humains ne dorment plus. Les guerres atomiques, et l'évolution de l'humanité, ont fait qu'ils doivent dorénavant s'injecter un liquide leur permettant de sombrer dans des « trances de repos ». Durant quelques heures, la personne est dans un état proche du coma, et ses cellules se régénèrent. Le sommeil est aujourd'hui également un mythe, quelque chose appartenant aux ancêtres, un fruit de l'évolution aujourd'hui pourri et qui est tombé dans la désuétude.

Le Maegus, nuit de Samhain : les grandes puissances féeriques ont convoqué tous les survivants d'un monde qui aujourd'hui tombe en miettes. L'Ankou, le meneur des morts, prend la parole :

— Cher petit peuple, chères créatures surnaturelles, l'heure est grave. Aux premières heures de l'humanité, nous, créatures féeriques, étions à la fois aimés, craints et respectés. On nous donnait du pain et du lait pour s'attirer nos bonnes grâces, on mettait du sorbier devant les

portes pour nous faire fuir, on dansait autour des feux pour célébrer les saisons. Quand le dieu crucifié est arrivé, les humains se sont détournés de nous. Nous avons peu à peu sombré dans l'oubli. L'humanité se sentant de plus en plus puissante, elle a souhaité ensuite se faire peur : les zombies, les vampires ont vu le jour. Ils ont voyagé de par le monde humain, jusqu'au jour où même les créatures de cauchemar n'y avaient plus leur place. Ils se sont donc retirés dans des terres qu'ils ont voulues marécageuses et hostiles, et ont bâti de grands châteaux couronnés de nuages sombres. Ils se sont tapis, attendant leur heure, guettant la créature inconsciente qui se piégerait dans leurs filets. Mais rien ne s'est passé ainsi. Les humains ne craignaient plus rien, ni personne. Le voile qui protégeait le Maegus du reste du monde s'est alors épaissi, nous isolant toujours plus d'eux. Nous étions condamnés à être libres : libres de continuer notre existence telle que nous l'avions toujours connue, mais condamnés à ne plus rendre visite aux humains. Seuls les fous et les artistes nous ouvraient encore les portes de leurs âmes. Les rêves et les cauchemars étaient également pour nous un moyen d'aller à la rencontre de l'humanité, mais ces choses nous sont aujourd'hui fermées. Depuis leur guerre de machines et d'atomes, les hommes ne rêvent plus, ni éveillés, ni endormis. Nous n'avons plus accès aux profondeurs de leur être. Nous ne sommes plus que des créatures de folklore, reléguées, rangées au fond d'un placard avec d'autres souvenirs. Cette retraite forcée aurait été plus facile à vivre si les humains n'avaient pas commencé à envahir nos terres.

Un brouhaha s'élève alors dans la gent magique :

– Ils ont emmené mon frère Gorn. Ils en ont fait un nain de jardin. L'un des nains les plus respectables des tunnels sous les collines est devenu un objet de décoration !!!

– Toute ma communauté a été enlevée pour danser lors de spectacles pour enfants. Je suis aujourd'hui la seule fée à réveiller les fleurs de mon pré chaque matin. Certaines se meurent aujourd'hui faute de soins...

– La caste vampirique ne méritait pas d'en être réduite à traiter la viande des humains.

– Et à quoi serviez-vous ? Nous, les marraines-fées, exauçons les vœux des plus méritants. Quant à vous, vous ôtiez la vie pour vous nourrir, vous inspirez peur et dégoût.

Le vampire ainsi apostrophé par la marraine-fée lève un sourcil dédaigneux et reprend, détachant les mots à cause de son fort accent :

– C'est manger ou être mangé. Nous avons besoin d'eux pour survivre. Ils ont besoin de nous pour se souvenir du pouvoir de votre... lumière.

– Il suffit ! fait l'Ankou. Les humains d'aujourd'hui nous prennent pour de vulgaires serviteurs, corvéables à merci. Nous ne pouvons décemment plus laisser faire cela. Il nous faut trouver une solution très vite.

– Et laquelle ?

L'Ankou se rend vers sa charrette. Il en tourne et retourne le contenu. Un autre vampire, ironique, lui fait remarquer qu'avec le temps, on risque de le prendre pour le Père Noël, et qu'on voudra le capturer à ce titre. Mais le vieil Ankou n'en a cure. Il sort bientôt de petites bourses en peau fermées par un cordon noir.

– Il y en aura pour tous les survivants présents. C'est un extrait de la Première Nuit.

– Comment est-ce possible ? Vous en avez encore ? Elle est si ancienne ! C'est la première nuit où...

– Oui, dame Banshee. La Première Nuit est celle où nous sommes venus au monde. C'est la première des nuits où nous avons *existé*. Cette nuit de chaos primordial plongera le monde de technologie des humains dans les ténèbres les plus profondes, les plus opaques. Ils se retrouveront aussi impuissants que les nuits où le feu n'existait pas pour les réchauffer, aussi terrifiés que leurs ancêtres l'étaient face à des forces qu'ils ne maîtrisaient pas. *Face à nous*.

– Je n'en veux pas, Ankou. Je n'ai pas besoin de ta poudre de Première Nuit. Je suis Arawn, je suis le chasseur d'âmes. L'humanité entière frémit dans son sommeil lorsque je galope dans la nuit sur mon cheval de brume, entouré de mes chiens. Jamais ils ne pourront m'attraper.

– Arawn, tu fais partie des Grands, les figures les plus puissantes de Maegus. Malgré tout, rends-toi à l'évidence : Herne aussi était chasseur, et il a été pris par les hommes. Dorénavant, c'est lui le chien qui court dans leurs parties de chasse.

– Herne était creux, sans cervelle. Je suis puissant, vieux et courageux. Je ne serai jamais capturé. Ce sont eux qui paieront leur affront.

L'Ankou secoue sa vieille tête grise. Il reprend :

– Je ne remets pas en cause tes qualités, Arawn. Malgré tout, regarde autour de toi. Maegus se meurt. Notre pays n'est plus que cendres et désolation. Bientôt, il ne sera qu'un désert livré à des charognards. Qui sait ce

qu'ils feront de nos terres lorsqu'ils se les seront entièrement appropriées ? Ne vont-elles pas devenir une colonie de plus ?

Nouveaux murmures désapprobateurs. Viviane, la Dame du Lac, s'avance alors. Elle plante son regard azur dans les yeux d'Arawn et lui dit :

— Nous sommes tous persuadés, en notre for intérieur, de faire mieux que tous les autres. Merlin en faisait partie. Maintenant, il est piégé dans une sphère magique qui l'oblige à accomplir les volontés de l'humain qui l'a asservi. Maintenant, il est loin de moi...

Viviane ferme les yeux. Une larme de diamant s'en échappe. Elle s'approche un peu plus d'Arawn et lui murmure :

— Ô chasseur d'âmes, ne fais pas la même erreur que la plupart des autres Grands qui ont disparu de ce monde. Je t'en prie, accepte l'extrait de Première Nuit. Laisse ta fierté de roi-chasseur de côté, et prends-le.

La détresse de Viviane émeut Arawn bien malgré lui. Bougon, il tend la main vers l'Ankou :

— Donnes-m'en, Ankou. Je la prends. Par contre, je ne resterai pas les bras croisés à regarder notre monde s'effondrer sur lui-même. Cette nuit, c'est Samhain. La magie est puissante en Maegus. Je vais attraper des humains et en faire un exemple qui inspirera une peur viscérale à ceux qui les retrouveront.

Et Arawn quitte les créatures magiques d'un pas décidé. Ce soir, il chassera des humains éveillés. La chasse des âmes était beaucoup plus stimulante, mais celle-ci pourrait révéler bien d'autres attraits.

Après un bref repérage du lieu où la brèche du portail a été faite, Arawn attache ses longs cheveux noirs, et s'installe au sommet d'un arbre. L'attente n'est pas longue. Le Chasseur voit arriver deux humains. Il arme son arc, s'apprête à encocher sa flèche lorsque quelque chose le frappe comme si une masse s'était abattue sur sa tête : l'humain est le sosie parfait de Pwyll. Ce prince avait échangé son identité avec la sienne durant un an, pour se faire pardonner de s'être approprié son butin de chasse. Surpris et intrigué, Arawn descend de son arbre et suit discrètement l'humain. Celui-ci est vêtu d'une tenue bardée de protections magiques, et il porte à la main un pistolet qui émet une lumière froide et métallique. Il semble traquer quelque chose, mais Arawn ne voit pas trop quoi. En effet, il y a maintenant des années que le tumulus qui lui fait face a été déserté, et la prairie à quelques kilomètres de là n'est plus un lieu de danse de nymphes depuis qu'elle a été empoisonnée par les humains. À l'est, il y a bien le sinistre château d'un maître-vampire, mais seules les brumes et les souris habitent dorénavant les lieux. Caché derrière un bosquet, drapé dans sa cape d'invisibilité, Arawn observe cet homme qui le ramène de longues années en arrière, du temps où les créatures féeriques se mêlaient souvent aux hommes. C'est alors qu'une sensation de brûlure parcourt tout son corps. Il tente de se détourner, mais trop tard : le voilà enfermé dans une cage dont les barreaux sont des faisceaux lumineux. Il essaie de les toucher, mais la douleur qui en résulte est tellement puissante qu'il a l'impression qu'il n'y survivra pas. Il renonce donc de suite. Il lève un peu les yeux, et voit la femme. Bientôt, l'homme qui ressemble à Pwyll approche.

— Tu l’as eu ?

— Oui mon chéri. Un jeu d’enfant. Je ne pensais pas que nous y arriverions si facilement. Ton costume était parfait.

Arawn lui-même n’en revient pas de s’être fait ainsi berner. Lui qui était un grand chasseur à l’aube de l’humanité a perdu en réflexes ! Il soupire. Viviane avait raison... C’est alors que l’homme en face de lui retire un masque fait de peau humaine. Plus de Pwyll à l’horizon, juste un individu d’une bonne trentaine d’années humaines, les cheveux d’un blond presque roux et des yeux verts qui brillent d’un éclat dur. Encore plus effaré, Arawn demande :

— Qu’est-ce que cette magie ?!

— Bienvenue chez les humains d’aujourd’hui, Arawn, fait la femme, grande et maigre, dont les cheveux roux sont attachés en queue de cheval. Nous t’emmenons dans notre monde.

— Pourquoi donc ? Que voulez-vous de moi ?

— Arawn, fait l’homme, tu ne le devines donc pas ? Une figure folklorique comme toi fera sensation auprès de l’élite néo-irlandaise ! Nos amis, ainsi que toutes les figures importantes de notre société, se bousculeront pour venir te voir.

— Ne faites pas cela.

— Non ??? Et pourquoi ?! demande la femme avec ironie.

— Sinon, je lâche la Première Nuit sur l’humanité.

— Et qu’est-ce que c’est ?

— La Première Nuit est la nuit primordiale, celle où la première fois, en tant qu’humains, vous vous êtes ren-

du compte que les ténèbres regorgeaient de bruits et d'odeurs que vous n'arriviez pas à identifier. La première nuit où vous avez eu *peur*, à tort ou à raison. Vous aviez peur de l'inconnu, de toutes ces choses qui n'avaient alors pas encore de nom.

— Nous n'avons plus peur, maintenant, a lâché la femme avec mépris. Nous avons traversé une guerre atomique. Le monde tel que nous le connaissions a disparu dans les cendres et les poussières. Nous avons appris à faire face. Ceux qui ont survécu n'ont plus peur. L'horreur, nous l'avons vécue dans toute sa splendeur. Nos ancêtres ont vu s'abattre des pluies de météorites brûlantes. Ils ont contemplé, impuissants, le vent de l'explosion de la bombe qui soufflait leurs maisons et leurs champs. Ils ont senti l'odeur de la chair brûlée. Ils ont vu les premières générations qui ont suivi mourir de cancers, ou vivre en portant des malformations congénitales affreuses. Nous n'avons plus peur, Arawn. Nous ne dormons même plus. Nous ne rêvons plus. Nous ne faisons plus de cauchemars non plus.

Les yeux de métal d'Arawn sentent que le compagnon de la femme n'est pas de cet avis. Il tente de fouiller son âme. Verrouillée. Les humains sont décidément beaucoup plus avancés aujourd'hui, pour sûr. Pourtant, quelque chose glisse à la surface de son esprit comme une ombre : l'homme et la femme ont une fille. Cette enfant est comme eux : elle ne dort effectivement pas. Malgré tout, ses périodes de trances de repos sont traversées par de terribles crises. Il entrevoit la petite fille convulser, ses yeux se révolter. Elle se réveille chaque jour plus affaiblie, alors que ce faux sommeil devrait avoir les mêmes vertus que le naturel. Le regard dur d'Arawn se fixe alors

dans celui de l'humain. Il le voit alors ciller, puis blêmir. « *Quelque chose en lui souhaite que je lâche la Première Nuit sur eux. Il espère que je le ferai. Pour que les choses changent pour elle.* » Il regarde alors la femme. Il voit en elle une dureté minérale, une froideur mordante qui le surprend. Comment a-t-elle pu devenir ainsi ? Il a croisé le chemin de beaucoup d'humains, mais ceux-là sont comme marqués au fer rouge par le désespoir et le cynisme. Pour la première fois, Arawn se dit qu'éliminer ces humains pour en faire un exemple n'est pas la solution. Pire, cela ne serait pas suffisant. Les représailles seraient terribles.

Arawn soupire. Il se dit que si la Première Nuit se répand sur l'humanité, celle-ci retrouvera le goût de rêver. En effet, sans la peur, peut-on encore avoir des rêves ? Sans le noir, quel prix a la lumière ? Et cette petite fille, si elle se remet à rêver, sera-t-elle apaisée ? Arawn ferme les yeux. Un bref instant, il se souvient de ses nuits de chasse magique, à traquer les âmes égarées. Il se souvient du cri de ses chiens aux crocs de sang et de glace, traquant la proie qui, essoufflée, s'apprête à offrir sa gorge au vainqueur, soumise et docile. Il se voit dans sa gloire, sonnait l'hallali, entouré des Grands du Maegus, alors que l'étau se resserre autour de la victime. Ce temps-là n'est plus. Sans humains qui rêvent, plus rien à chasser. Sans rêves, les humains deviennent les chasseurs, à la recherche de sensations de plus en plus fortes pour redonner du sens à leur vie. Il est temps à présent de voir les choses autrement. Il faut vivre avec son temps. Arawn se sent alors vieux, en décalage. Il serre les dents, pose des yeux déçus sur le couple qui l'observe, et dit :

— Humains, nous nous sommes perdus, fourvoyés. Nous devons réparer cela. Je lâche la Première Nuit pour vous autant que pour nous.

Et Arawn tend la main vers son cou. Il décroche la bourse de cuir qui y est accrochée. À travers sa cage magique, il tend le bras. Le sortilège d'emprisonnement y imprime un feu qui, il le sait, le marquera à tout jamais, mais il n'en a cure. Il serre les dents et, sous les yeux ébahis des deux humains, lâche la petite bourse. À son arrivée au sol, elle éclate comme un fruit trop mûr. Une fumée épaisse, d'un indigo presque noir, en sort. Elle s'élève en volutes, tourbillonne vers le ciel, le teinte de violine et d'une couleur froide d'orage. Les humains poussent un cri de terreur. Ils ont en effet compris qu'Arawn ne mentait pas, que l'horreur va s'abattre sur eux.

Non.

Ce n'est pas le début d'une panique étouffante qui s'est nouée autour de leurs gorges comme un serpent glacé. Les deux humains se sont endormis. Pour la première fois, Sean et Erin sombrent dans un sommeil profond, naturel. Arawn hoche la tête. Le sortilège est puissant, très puissant. L'Ankou avait raison. Il lève alors les yeux, et découvre les myriades d'étoiles et de galaxies tissées dans le ciel de Maegus. Ses mains se tendent vers eux. La cage n'est plus. Arawn est libre. D'un pas décidé, il se rend alors vers le portail de téléportation, suivant la Première Nuit qui se dirige naturellement vers cette entrée. Il l'emprunte à sa suite.

Arawn, pour la première fois depuis des années, est revenu chez les humains. Surpris par cet environnement de

métal et de végétaux artificiels, il lève les yeux au ciel, contemplant les œuvres de la Première Nuit. Celle-ci déroule son drapé sombre, occultant les étoiles. Quelques cris s'élèvent alors. Des songes noirs perturbent les âmes sombres, rongées par la culpabilité, l'égoïsme ou la méchanceté. Arawn ricane à cette pensée. Pourtant, un orchestre de soupirs légers et parfumés y fait contrepoint avec douceur : les plus purs et les plus innocents des esprits mettent en scène tous leurs rêves les plus fous, chevauchant une licorne, courant après les étoiles,... Arawn entend également le grincement des âmes folles qui se cherchent, errant sans but, entre ricanements et rires déments. Des souvenirs de chasse reviennent au grand galop dans son esprit, mais ils seront vite occultés par une pensée limpide, transparente comme une bulle de savon : *merci...* Quelque part dans une de ces maisons, une petite fille a découvert la sérénité.

Chaque humain a retrouvé le pouvoir des rêves... et des cauchemars. Les plus peureux se blottiront dans les bras d'un parent ou d'un être aimé. Les autres salueront la venue du jour comme celle d'un héros venant briser leurs craintes de la nuit d'un coup d'épée dorée. Les plus chanceux, eux, chériront ces fantômes nés du crépuscule. Le crépuscule du Maegus.



Wahya



La légende de Rev et Frøya

Laurent Femenias

<http://laurent.femenias.free.fr/>
<http://www.facebook.com/laurent.femenias>

Illustration

Audrey Lopez

<http://be.net/audreylopez>





Le pâle soleil levant peinait à effleurer de ses rayons les eaux glaciales du Sør fjord, abreuvé depuis l'arrivée du printemps par la fonte des eaux descendant du glacier Folgefonna. Sur les pentes abruptes menant au plateau, le vieil Olaf s'activait déjà depuis plusieurs heures à la ferme avec son aîné Kristian. La fête de Pâques approchait et le pieux paysan se devait de choisir ses plus beaux agneaux pour commémorer la résurrection du fils de Dieu. Frøya observait distraitement son père et son frère à travers la fenêtre embuée de sa chambre, entortillant autour de ses doigts une mèche de ses longs cheveux blonds. La grande fête annoncée lui importait également, mais pour de toutes autres raisons. Ce serait peut-être l'occasion pour elle de revoir Rev. Depuis plusieurs semaines, l'esprit de la jeune fille était tourné presque exclusivement vers le beau ménétrier. Son père voyait d'un mauvais œil son attirance pour ce vagabond qui parcourait le pays de bal en fête, sans attache. Ce n'était pas une fréquen-

tation raisonnable pour une sage jeune fille. Mais Frøya n'en avait cure. Et après le long hiver marqué par les nuits interminables des terres du Nord, la douceur des jours d'avril et le réveil de la nature contribuaient à lui réchauffer le cœur. Dans trois jours, toute la famille rejoindrait la vieille église d'Odda pour la célébration religieuse avant qu'un festin soit donné dans la grande salle paroissiale. Presque tous les fermiers de la région seraient présents pour une fête qui durerait une bonne partie de la nuit, rythmée par les chants et les violons. Comme Frøya avait hâte d'y être !

Depuis la mort de sa mère deux ans auparavant, la jeune Frøya était devenue la femme de la maison et le travail ne manquait pas. Le fardeau était considérable pour une fille de tout juste seize ans. Son père et son frère s'étaient peu à peu assombris et renfermés, se réfugiant dans les travaux harassants de la ferme. Mais ce qu'aimait Frøya, c'était au contraire s'évader lorsqu'elle pouvait s'aventurer à l'extérieur, courir le long des arbres fruitiers qui allaient bientôt reflleurir, s'émerveiller des simples pissenlits et des fleurs des champs qui remplaçaient désormais la neige un peu partout dans la vallée. Elle adorait respirer l'air vivifiant qui descendait du haut plateau du Hardangervidda, là-bas, au loin. Que ce devait être beau, ces terres au-delà de la limite des arbres ! Rev y était déjà allé, lui. La plupart des paysans ne quittaient jamais les rives du fjord, l'étroite bande nourricière où paissaient les animaux et où l'on récoltait les plus goûteux des fruits du pays dans le « verger de la Norvège ».

« Tu ne penses qu'à t'amuser quand nous peinons tous à accumuler quelques skilling », pestait régulièrement Olaf. Le vieil homme d'un naturel bourru et renfrogné,

était d'une humeur plus noire encore que d'ordinaire. Il faut dire que durant la semaine sainte, l'austérité était plus que jamais de mise. Le temps de la fête viendrait plus tard. Auparavant, il fallait souffrir avec le Christ.

Enfin, le jour du bal était arrivé. Si ce n'était pour cette fête – la plus sacrée entre toutes – jamais Olaf n'aurait autorisé sa fille à l'accompagner. Mais Pâques était un moment unique et la religion avait aidé le vieil homme à surmonter tant bien que mal sa douleur après la mort de sa femme adorée, de son unique amour. Chacun mit donc sa plus belle tenue. Frøya revêtit la robe traditionnelle qu'avait portée sa mère avant elle : un splendide bunad rouge et blanc, orné de fines broderies et de dentelle. Ses longs cheveux couleur d'or étaient attachés par de petits rubans multicolores. Elle espérait plaire au beau Rev. Après le recueillement à l'église en bois debout, la fête battait son plein. Les agneaux de la ferme régalaient les convives et la bière coulait à flot. Filles et garçons venus de toute la vallée s'amusaient et dansaient au rythme des mélodies échevelées issues du violon de Rev et de ses compagnons musiciens. Le jeune homme était parfaitement dans son élément. Vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise blanche de lin, il ne tenait pas en place, allant et venant sans cesse entre l'estrade des musiciens et la piste de terre battue où s'égayaient les danseurs. Son archet semblait doté d'une vie propre, et bougeait comme par magie dans sa main droite experte tandis que les doigts de sa main gauche couraient avec grâce sur les cordes, faisant naître des mélodies qui enchantaient les auditeurs. Ses mèches brunes humides de sueur recouvraient en partie ses yeux noirs mi-clos. Rev paraissait presque en transe.

Les heures passaient dans la joie, les rires et les chants. Quelques anciens restèrent un moment mais la plupart, dont Olaf, s'éclipsèrent assez rapidement. Résurrection du Seigneur ou non, il faudrait bien s'occuper des bêtes au petit matin. Les jeunes seraient en revanche exceptionnellement exemptés des travaux de la ferme. Pour eux, la fête continuerait. Mais une fois passé minuit, le jeune violoniste disparut mystérieusement, au grand désarroi de Frøya. La nuit n'avait plus tout à fait la même saveur pour la jeune paysanne déçue. Elle savait que le ménétrier ne s'attardait jamais très longtemps dans les fêtes qu'il animait. Il était admiré et réputé, mais ne semblait guère goûter aux honneurs et aux acclamations. Il jouait, faisait rêver, puis s'en allait, tout simplement. Mais cette nuit, Frøya ressentait une pointe de tristesse car elle avait espéré avoir l'occasion d'avouer enfin ses sentiments au jeune homme. Avec le jour, les derniers fêtards se dispersèrent. Ce matin là, l'air était humide et le ciel gris et bas. Frøya repartit avec son frère Kristian afin de rejoindre la ferme familiale. Elle ne dit un mot du trajet, à pied, sous la pluie froide et pénétrante. Leur père les attendait avec mauvaise humeur, les fustigeant pour leur retard. Frøya supportait de plus en plus difficilement cette vie de laquelle elle n'avait rien à espérer.

Plusieurs jours passèrent, durant lesquels la routine reprit tranquillement son cours. Du moins en apparence, pour Olaf et Kristian. Frøya, elle, bouillait intérieurement de jouer une comédie qui la dégoûtait chaque jour un peu plus. Elle ne pensait plus qu'à Rev. Elle savait que le garçon aimait à se promener à travers les sentiers lorsque son travail ne le conduisait pas dans un lointain village. Le plus souvent, il était impossible de le voir car les terres sauvages étaient gigantesques et les jeunes filles comme

Frøya ne s'y hasardaient jamais. Mais par chance, Rev choisissait parfois de marcher à travers les vergers non loin du fjord. Un matin la jeune paysanne eut ainsi le plaisir de l'apercevoir. Malheureusement, il semblait s'éloigner des paisibles et rassurantes terres cultivées.

Frøya prit son courage à deux mains et décida de suivre Rev en cachette. Elle n'avait jamais quitté la vallée et les pentes accueillantes du fjord. Et aujourd'hui, la voilà qui fuguait ! Le ménétrier avançait rapidement par le petit sentier de Tyssedal qui grimpait à travers la forêt, et il était difficile de ne pas être distancée. Peu à peu, le paysage devenait plus hostile, mais en même temps, les yeux de Rev s'illuminaient tandis qu'un sourire sauvage naissait sur son visage. Frøya se demandait si elle avait fait le bon choix et commençait à nourrir quelques regrets. Perdue dans ses pensées, elle finit par réaliser qu'elle avait perdu la trace du beau vagabond. Tout à coup, une voix surgit de derrière elle et elle entendit résonner un grand éclat de rire :

« Pourquoi ne pas me le demander, si tu veux que nous marchions ensemble ? Tu n'es pas très discrète. Puisque tu es là, veux-tu que je te fasse découvrir l'un de mes endroits préférés ? »

Frøya était soulagée et ravie car le jeune homme semblait au moins aussi content qu'elle. Ses sentiments étaient peut-être partagés après tout. Elle s'emmitoufla dans son manteau pour résister au froid et vint se placer aux côtés de Rev. Les deux jeunes gens reprirent leur marche ensemble. Sur les hauteurs désolées et désertiques du plateau, nul arbre ne poussait. Quelques buissons aux formes étranges, façonnées par le vent s'accrochaient aux pierres abruptes et recouvertes de lichen. Des

névés éternels s'étaient ça et là. L'eau était omniprésente : lacs, marais, ruisseaux et cascades hantées par le troll Fossegrimen.

Bientôt, ils découvrirent le lac en contrebas. La jeune fille le connaissait bien mais jamais elle n'avait admiré de si haut ses eaux bleues. La vue était magnifique. L'air était frais et vivifiant. Rev s'assit en silence. Frøya fit de même. De longues minutes passèrent. Puis Rev se leva et la jeune fille le suivit. Ils marchèrent un moment le long d'une sente étroite, s'éloignant des bordures du plateau pour s'enfoncer dans une lande austère d'où émergeaient comme d'un océan minéral des roches couvertes de mousse ainsi que d'innombrables taches blanches de neige. Ils finirent par s'arrêter près d'un haut rocher abrité du vent. À cet endroit, Rev avait aménagé une cabane. Non pas un abri sommaire de berger ou de promeneur surpris par l'orage, mais une véritable petite maison, faite de bois ramené de la vallée et de pierres récupérées sur place. Rev était remarquablement habile de ses mains et sa demeure du plateau était plutôt confortable et bien isolée. Il y venait souvent quand il ne jouait pas de violon dans les villages des environs.

« J'aime la solitude de ces lieux », murmura-t-il l'air rêveur. La solitude convenait aussi parfaitement à Frøya, du moins tant qu'elle pouvait partager son temps avec le beau Rev.

« Je dois rejoindre Røldal pour le mariage du fils du vieux Peder dans une quinzaine. Resteras-tu avec moi jusque là ? »

Frøya était folle de joie. Bien sûr, elle savait que son père ne lui pardonnerait jamais son départ précipité de la ferme pour ce vagabondage irréfléchi, mais seuls ses sen-

timents pour le jeune ménétrier comptaient à ce moment pour elle. Elle ne s'était jamais sentie aussi heureuse et ne se préoccupait pas le moins du monde de l'avenir. Le violoniste partageait son bonheur.

Mais chaque fois que minuit passait, Rev disparaissait sans un bruit, laissant Frøya dans l'expectative et dans le plus grand désarroi. Elle ne l'entendait jamais partir et se retrouvait seule et sans explication. Lorsqu'elle le retrouvait au petit matin, il était généralement taciturne et son regard était si triste que la jeune fille n'osait le questionner au sujet de ses mystérieuses absences. Puis les jeunes gens marchaient main dans la main sur le plateau, et la complicité retrouvée effaçait la douleur. Le plaisir d'être ensemble suffisait à leur bonheur. Frøya découvrait les beautés insoupçonnées de la nature, comme lorsque Rev lui montra au loin un troupeau de rennes sauvages dévalant les pentes buissonneuses, à une bonne distance des deux amis.

Il raconta son histoire à Frøya :

« J'ai appris la musique de mon père, qui était un violoniste très doué, comme son père avant lui, et le père de son père. Un jour, un vieil homme me prit sous son aile et m'enseigna d'autres secrets. Je progressai et progressai dans mon art. Si je voulais provoquer les rires et les chants, je le pouvais. Mes notes commandaient aussi les pleurs et la tristesse. Si je le voulais, je pouvais faire marcher une statue. La danse des arbres dans le vent s'arrêtait au son de mon violon, tout comme l'eau courante des ruisseaux. En fait, et je ne l'appris que plus tard, mon maître n'était autre que le génie Nøkken. Mais me faire découvrir ses secrets n'avait pas été un geste innocent de sa part. Un jour que je m'exerçais près d'une cascade non loin de Kin-

sarvik, il s'arrangea pour me faire rencontrer une nymphe qui tomba immédiatement sous le charme de ma musique. Je ne pus non plus résister à son charme féérique et nous nous embrassâmes sous les étoiles. Or, la jeune fille était convoitée par le dieu Loki. Ce dernier, fou de colère décida de me punir. Un violent coup de vent retentit et je fus changé en renard. Depuis lors, chaque fois que revient minuit, je retrouve apparence animale jusqu'aux premières lueurs du jour. Voilà ma malédiction... »

Frøya était dans l'expectative, à la fois flattée de la confiance que lui accordait Rev en lui faisant ces confidences, mais aussi un peu jalouse de cet amour surnaturel dont venait de lui parler son ami. Le jeune homme, sentant son trouble, lui sourit :

« Laissons aux dieux leurs amours ! Je n'étais au fond qu'une pièce dans un grand jeu qui me dépassait. Et les sentiments que j'ai cru alors éprouver n'étaient que magie et illusion. Cela appartient au passé et je n'ai gardé de cet épisode ni peine, ni rancœur. En revanche, il a bien fallu que je m'accoutume à mon nouvel état... »

Rev confessa alors à Frøya qu'il avait appris à aimer sa forme de renard, la liberté qu'elle lui apportait. Mais il ne pouvait partager cela avec aucun être humain et était condamné à une vie d'errance et de solitude. Frøya plongea ses beaux yeux bleux dans le regard de braise de son Rev. Elle lui jura que cela ne changeait rien à ses sentiments pour lui, mais fut triste à l'idée qu'il lui serait à jamais impossible de se réveiller le matin dans les bras de son beau musicien. Car chaque nuit, Rev parcourait le plateau sous sa forme animale. Bien que situé largement au sud des régions arctiques, le Hardangervidda jouissait d'un climat rude et hostile. Et la faune du plateau était à

cette image : les oreilles dressées, l'œil vif et son court museau noir aux aguets, le ménétrier devenait un sauvage et distant renard polaire. Son pelage long et cendré aux beaux jours prenait la couleur immaculée de la neige dès la fin de l'automne. Aussitôt qu'il le pouvait, au cœur de la nuit froide et sombre, Rev le renard rejoignait ses compagnons qui l'appelaient avec force glapissements sonores.

Les journées passèrent, heureuses, sous le soleil ou sous la pluie. Mais les nuits...

Une nuit justement, alors que la jeune fille était en train de pleurer tristement sous la lune, assise seule sur un rocher, un troll apparut à ses côtés. Son corps était difforme et ses membres tordus. Sa mâchoire énorme pendait sous le poids d'une longue et lourde langue bien trop volumineuse pour son visage. Malgré sa laideur, il émanait de son être tout entier un réconfort qui commença à réchauffer le cœur de l'adolescente. Le troll passa son bras noueux autour du cou de la jeune fille qui réprima un sanglot.

« Ne sois pas triste, belle Frøya. Je suis Trøst, le consolateur, et tu m'as ému au plus haut point. Je connais le remède à ton malheur. »

Trøst le troll expliqua alors à la jeune fille que toute personne parvenant à traverser le lac et dotée d'un cœur pur verrait ses souhaits les plus profonds exaucés. Pour cela, il lui faudrait trouver la nef magique, cachée parmi les roseaux, sur le rivage du grand lac de Ringedalsvatnet. Mais au fond de ses eaux ténébreuses, un grand danger attendait Frøya.

Frøya s'en moquait éperdument. Elle remercia le troll et partit sans perdre une seconde. Elle dévala la pente raide qui descendait du plateau, glissant à plusieurs re-

prises et s'écorchant par la même occasion les genoux et les mains. Reprenant à peine son souffle, elle rejoignit les bords du lac en une petite heure à peine, sans savoir où elle devait se rendre à présent. Le lac était gigantesque et il lui faudrait des jours pour en faire le tour ! C'était comme chercher une aiguille dans une meule de foin. Un couple de harfang des neiges hulula dans le lointain. Frøya reprit espoir et longea le lac vers sa droite. Elle trouverait la nef quoi qu'il lui en coûte. Peu de temps après, elle aperçut des lucioles briller dans la pénombre. Elle vit en premier les roseaux, puis caché au milieu des végétaux, non loin de la rive, un petit bateau à voile. Le navire était d'apparence tout à fait ordinaire mais il luisait d'un étrange éclat verdâtre. Sans réfléchir, la jeune fille retira ses bottes et courut dans l'eau froide du lac. Elle se hissa dans la nef magique, un grand sourire éclairant son visage, puis attendit quelques instants. Bientôt, le bateau se mit à avancer, toutes voiles tendues, comme poussé par des violentes bourrasques. Pourtant, nul vent ne venait troubler le miroir lisse et limpide des eaux du grand lac.

Puis une musique sembla sortir des flots sombres. La jeune fille était comme attirée par la mélodie sublime et mélancolique d'un violon invisible. Lentement, une barque émergea du brouillard, d'abord lointaine et diffuse, puis peu à peu plus nette, mais néanmoins irréelle. Un jeune homme était à son bord. Le légendaire Nøkken, dont Rev lui avait déjà parlé, n'avait pas revêtu cette fois l'apparence d'un vieillard mais les atours séduisants de la jeunesse. Son regard brillait d'un étrange éclat, inquiétant autant que mystérieux. Vêtu d'une longue tunique pourpre, les cheveux noirs comme le charbon encadrant un visage angélique, il souriait mais sa bouche était fermée. Il appela Frøya par son prénom et sa voix éthérée,

douce comme le miel, produisit son effet sur la jeune fille qui sentit son cœur s'alléger. Les deux bateaux se heurtèrent. Malgré le froid de la nuit, son corps semblait s'emplir d'une agréable chaleur. « Viens » murmura Nøkken. Il entrouvrit ses bras et la jeune fille, mise en confiance, commença à avancer. Son pied était tout près de toucher la barque de l'être féérique quand surgit du lointain un hurlement animal qui traversa les ténèbres et rompit un instant le maléfice qu'avait tissé l'effroyable génie. Frøya réalisa qu'il n'y avait pas de barque et qu'elle avait failli passer tout simplement par dessus bord. L'illusion n'était plus. Elle eut tout juste le temps de retrouver son équilibre et échappa de peu à la noyade. Le troll des eaux avait repris sa véritable apparence qui n'avait rien d'agréable : le corps nu et verdâtre, mi-humain, mi-poisson, Nøkken était fou de rage. Ses traits hideux étaient encore davantage déformés par la colère causée par son échec. La nef reparti de l'avant, se rapprochant du rivage. La jeune fille était encore toute tremblante. Elle scrutait l'horizon, le cœur battant à tout rompre. Était-ce possible que le cri entendu soit celui de l'être aimé entre tous ?

Aussitôt débarquée sur la terre ferme, la magie annoncée opéra et la jeune fille se changea en renarde. Les yeux brillants sous les clairs rayons de la lune, Frøya irradiait d'un bonheur retrouvé. Rev l'accueillit en glapissant de joie et les deux renards polaires se lancèrent dans une danse effrénée dès qu'ils se rencontrèrent. Ils étaient magnifiques et se frottaient, fourrure contre fourrure, ventre blanc et dos cendré, leurs museaux se frôlant, leurs queues touffues s'effleurant. Le jour survint enfin et les deux amants reprirent forme humaine en s'enlaçant. Ils étaient nus et aussi différents en tant qu'homme et femme, le brun Rev et la blonde Frøya, qu'ils étaient

semblables sous forme de renards. La peau hâlée du métérier habitué à la vie en plein air contrastait avec la pâle blancheur de la jeune fille. Grelottant sous le soleil levant froid et blafard, leurs corps se serraient l'un contre l'autre sans qu'ils puissent se décoller. Frøya appuyait ses petits seins froids contre le torse rassurant de Rev, lequel entourait le dos frêle de sa compagne de ses bras protecteurs. Puis Frøya réalisa que le bateau qui l'avait conduite jusqu'ici était toujours immobile près de la rive. Elle cou rut dans l'eau glaciale, tirant Rev par la main, et les deux jeunes gens grimpèrent dans la nef qui se mit aussitôt à se mouvoir de manière aussi mystérieuse et magique qu'à l'aller. La traversée se fit cette fois sans encombre, Nøkken ne daignant pas se montrer. Rev et Frøya ne cessèrent de s'embrasser, de se câliner, de se caresser, cherchant à se réchauffer, à moins trembler. Arrivés de l'autre côté, dans un dernier effort, ils se jetèrent une nouvelle fois à l'eau et deux magnifiques renards rejoignirent la plage et les roseaux malgré le jour désormais bien levé.

Trøst le troll était resté caché au-dessus du lac pour observer la scène. Captivé, il en avait complètement oublié la terrible malédiction pesant sur ceux de sa race : nul parmi les siens ne pouvait voir sa peau touchée par le soleil sous peine d'être irrémédiablement transformé en pierre. Trøst, pris de panique, tenta de s'abriter mais lorsqu'il voulut se relever, ses gestes furent si lents et saccadés qu'il ne put s'éloigner à temps. Son corps immobile était devenu encore plus gris et rugueux qu'à l'ordinaire. Cherchant en vain à emplir ses poumons d'air, le troll suffoquait et ouvrait la bouche de façon désespérée, son énorme langue pendante dépassant du vide. Puis ses yeux se voilèrent tandis qu'il retrouvait à jamais les parois de la montagne dont il était issu. Depuis

lors, « Trolltunga », la langue du troll, domine le lac de Ringedalsvatnet ainsi que les abords du haut plateau du Hardangervidda.

Rev et Frøya, désormais pleinement et entièrement renards, restèrent vivre sur le plateau, libres, heureux et sauvages. Et les mariages devraient dorénavant se faire sans Rev. Malgré la perte de son violon, Rev le renard avait gardé son don pour la musique. On dit dans la région qu'un homme entendant glapir le renard polaire verrait la fortune lui sourire. Et lorsque Rev et Frøya se chantaient leur amour l'un à l'autre les nuits de pleine lune, nul ne pouvait résister à la beauté de cette mélodie enchanteresse. On dit aussi que Rev et Frøya donnèrent naissance à une très belle colonie de renards polaires. Leurs descendants arpentent encore aujourd'hui ces lieux qui sont parmi les plus méridionaux où de telles bêtes peuvent être observées.

Juin 2013

Y MAGINÈRES

LE WEBZINE VENU D'AILLEURS

Hors-Série 2

GRATUIT

*Lisez gratuitement le 2^e hors-série
du webzine Ymaginères :
Les Contes d'Ailleurs et d'Autretemps !*

Les Contes d'Ailleurs et d'Autretemps

6 nouvelles de

Lachésis
Aaron McSley
Tephida HAY
Mike Barisan
Solenne Pourbaix
Eva Simonin

Christophe
Duffet
HageBlanc
2013





Le tombeau des Rois

Olivier Jarrige

Illustration

Rours Dreamin

<https://fr-fr.facebook.com/RoursDreamin>





Lorsque le petit vaisseau arriva à la verticale de la planète, le soleil couchant dans son dos fit miroiter brièvement son fuselage argenté. Il luttait contre les vents violents qui semblaient interdire toute approche de la surface et, malgré les gémissements de la coque, résistait aux plus fortes bourrasques.

Celles-ci soulevaient d'immenses tempêtes de sables qui s'élevaient très haut dans l'atmosphère, interdisant toute visibilité.

Pourtant, bien que baladé de droite à gauche comme un vulgaire fétu de paille, menaçant à tout moment de rompre, l'engin mû par son alimentation nucléaire, résistait au mépris de toutes les apparences.

Stoppant sa descente, dans un grincement qui évoqua un miaulement strident, l'appareil se stabilisa.

À l'intérieur, le pilote solitaire souffla quelques secondes.

- **Tout va bien ? fit une voix qui jaillit de l'Intercom.**
- **Oui, mais j'ai bien cru que j'allais y rester.**
- **Tu es stabilisé ?**
- **Hal s'en occupe.**

L'intelligence artificielle, reliée au cœur même du vaisseau tel un gigantesque système nerveux, pourvoyait en effet à l'équilibre de celui-ci en assurant et en contrebalançant alternativement des poussées inverses de gravité. L'appareil tanguait toujours, sous la force des vents, mais restait dans une relative immobilité.

- **Tu vois le site ?**
- **Je ne vois rien, c'est pire que tout.**
- **Le scanner indique qu'il est là, juste en dessous.**
- **Je vais descendre et tenter de me poser.**
- **Bien. Normalement, selon les coordonnées, tu devrais arriver sur une immense plate forme...**
- **Ou ce qu'il en reste...m'étonnerait qu'après des siècles je trouve autre chose que des ruines...**
- **Sans doute. Mais là n'est pas la question. Je te rappelle en bas, terminé.**
- **Terminé.**

L'homme aux commandes soupira. Puis d'un rapide influx mental, il ordonna à Hal d'entamer la procédure de descente.

- **Accroche toi mon vieux, c'est parti pour un tour de manège...**

Seul un témoin lumineux répondit, que le pilote, à défaut d'autre chose, prit pour un clin d'œil complice.

L'engin reprit sa marche. Quasiment centimètres par centimètres il s'enfonça dans la violente tempête, brinquebalé, les moteurs atomiques rugissants pour contrecarrer les forces à l'œuvre.

À l'intérieur le pilote était bousculé de toute part mais s'accrochait. L'enjeu, ici, était de taille.

– J'espère que le Haut Conseil sait ce qu'il fait, marmonna-t-il tandis qu'un choc plus violent lui coupa la respiration quand il se cogna au tableau de bord.

Pourtant, presque miraculeusement, la surface du sol approcha. Il entendit dans sa tête la pensée de l'intelligence artificielle égrener une à une les secondes le séparant de l'atterrissage.

À zéro, le vaisseau se posa sur ce qui ressemblait à une dalle de pierre.

Les vents, même au sol, rugissaient toujours, masquant le paysage. Pourtant l'homme distingua, à travers sa visière, d'immenses ombres qui l'entouraient.

Un voyant vert s'éclaira.

Il pouvait sortir.

– Merci Hal, je t'en dois une.

Pour toute réponse, l'habitacle se souleva lentement dans un soupir hydraulique.

Lorsqu'il se redressa pour en sortir, une combinaison intégrale de cuir rouge lui recouvrit instantanément le corps et un casque transparent enferma son visage. Il vérifia que son blaster était bien accroché à sa jambe puis mit pied à terre.

Sous la force d'une rafale, il vacilla.

Puis regarda autour de lui.

Ce qui l'entourait était gigantesque et l'homme se sentit pris de vertige. Pourquoi aurait-il les épaules pour accomplir ce qu'on attendait de lui ?

Certes sa connaissance approfondie des civilisations passées et son expérience de pilote au sein de ce qu'il restait des troupes humaines dispersées aux quatre coins de l'univers avaient fait que le Haut Conseil l'avait choisi, mais là, face à tant de majestuosité, même en ruines, il se sentit bien petit.

À perte de vue, balayés par la tempête, fouettés par le sable, d'immenses vestiges l'entouraient.

Des murs, Cyclopéens, bouchaient l'horizon.

Et devant lui, un couloir de colonnes en pierre dont il ne distinguait pas les cimes, menait à la porte de la grande pyramide dont il apercevait à peine l'ouverture.

– Tu es au tombeau ? fit la voix grésillante dans le casque.

– Oui, le tombeau des Rois Anciens est devant moi. C'est...

– C'est quoi ?

– C'est impressionnant.

– Tu n'as pas le choix.

– Je sais.

– Il te faut trouver l'Épée.

– J'espère que cela sera suffisant.

– Nous l'espérons tous.

Sentant ses jambes vaciller, l'homme, dont la frêle silhouette courbée se protégeait tant bien que mal du sable et du vent, avança vers l'entrée. Ses pieds se posaient sur ce qui semblait être de gigantesques dalles de pierre, recouvertes d'étranges symboles qu'il n'avait pas le temps de déchiffrer.

Il pensa à l'Épée.

À l'objet de sa présence ici.

Et à ce que l'humanité toute entière était devenue.

Qui sommes nous pour penser qu'un simple Symbole peut encore nous réunir et forcer notre destin ? songea-t-il alors qu'il s'engouffrait sous l'arche majestueuse de la porte ancestrale.

Sommes-nous si désespérés pour se raccrocher à une légende ?

À l'intérieur, brusquement, le calme revint.

Le calme et l'obscurité profonde.

Rien ne bougeait.

Il était sans doute la première forme de vie à revenir ici, sur cette planète oubliée de tous, dont seul le hasard avait permis de retrouver la trace. Le hasard et une toute petite croix dans la marge d'un vieux livre.

Sur le moment, il maudit ce jour où sa curiosité l'avait fait s'attarder un peu plus dans les vestiges de cette bibliothèque lors d'une mission de recherche sur Aménophis IV.

Mais maintenant il était là.

À chacun de ses pas, une poussière plusieurs fois séculaire se soulevait et retombait lentement, en fine volutes.

Du haut de son casque jaillit un fin éclairage blanc qui lui permit de distinguer ce qu'il y avait autour de lui.

Le couloir par lequel il était arrivé était derrière. Il avait pénétré dans la pyramide par une grande salle circulaire dont il ne voyait pas le plafond. Sur les murs décrépis, le faisceau lumineux éclairait des restes de peinture qui ne représentaient plus rien.

À son poignet, un discret bip lumineux vert se mit à clignoter.

L'Épée n'était pas loin.

Il s'enfonça plus avant.

Le couloir dans lequel il se trouvait maintenant rétrécissait et semblait entamer une légère descente.

L'homme avançait prudemment. Les murs se resserraient autour de lui et un bref, mais vif, sentiment de claustrophobie et de solitude l'étreignit.

Il s'arrêta et se força à respirer calmement. Une fois la tension retombée, il continua sa marche.

Le couloir s'enfonçait dans les profondeurs de la planète.

Depuis combien de temps avançait-il ?

Il ne savait pas, n'ayant plus aucun repère. Il tenta juste, presque vainement, de ne pas penser aux kilomètres de pierre et de sable au dessus de lui.

Et puis il lui sembla que de nouveau le couloir s'élargissait.

Oui, c'était bien cela.

Il entendit un grésillement dans son casque mais le son ne passait plus.

En débouchant dans une nouvelle salle, l'homme eut le souffle coupé.

Tandis que des néons d'une pâle luminescence s'éclairaient un à un dès qu'il eut franchi le seuil, le décor qui s'offrit alors le laissa sans voix.

– Le Tombeau des Rois Anciens murmura-t-il pourtant.

La pièce, immense, était ronde. Elle était parcourue de grandes statues de marbre vert, ou de jade, disposées à intervalles réguliers. Chacune mesurait une dizaine de mètres de haut et semblait le regarder de leur imposante majesté.

Chacune avait les mains jointes sur le torse, tenant par la poignée une grande épée dont la pointe reposait au sol d'où partaient des fils qui menaient au centre de la pièce.

Là, un autel était posé.

L'homme s'en approcha doucement, impressionné. Lorsqu'il fut à sa hauteur il se rendit compte qu'en fait d'autel, c'était un coffre en ébène. Il l'ouvrit lentement.

À l'intérieur l'objet qu'il convoitait, reposait sur un linceul de velours mauve.

Instinctivement, il s'agenouilla, comme pour se recueillir.

Les Rois Anciens le toisaient.

Alors, presque religieusement, il s'empara de la vieille relique qu'un collectionneur fou avait enterré ici il y a tellement longtemps maintenant.

L'Épée d'Arthur.

Le symbole grâce auquel l'humanité restante, dispersée à travers toutes les galaxies pourrait tenter de se réunir enfin, sous l'égide du Haut Conseil, afin de tenter de

renverser cette race extra terrestre belliqueuse surgie du fin fond de l'espace et qui, en quelques années, avait réduit les hommes à néant.

Oubliant pourtant ici et là, des poches de résistance.

L'homme s'empara prestement de l'objet.

Il prit conscience de son poids.

De *tout* son poids.

Il lui fallait maintenant rebrousser chemin. Non sans un dernier regard silencieux aux Anciens Rois, et tandis que la pièce replongeait dans l'obscurité, il fit le trajet inverse.

Peu à peu, il entendit le rugissement du vent à l'extérieur.

Lorsqu'il ressortit de la pyramide, il ne put là aussi s'empêcher de se retourner comme pour adresser un dernier remerciement à ces Rois Oubliés, derniers espoirs des hommes.

Il réintégra le petit vaisseau.

Immédiatement, la combinaison disparut.

– Hal ?

– Oui ?

– Décollage.

Les témoins s'allumèrent.

Il sentit le grondement des moteurs à propulsion atomique. Le vaisseau vibra.

La tempête balayait toujours la surface de la planète.

Mais l'appareil s'éleva, imperturbable.

– Tu as l'Épée ?

- Excalibur ? Oui.
 - Bien, mission accomplie, tu peux rentrer, le Haut Conseil t'attend.
 - Je serais là. À bientôt.
 - À bientôt, professeur Jones.
- Et le petit vaisseau disparut à l'horizon...

NOUVEAU
MONDE



11 nouvelles à dévorer :
lisez notre numéro 2 !

Nouveau Monde N°2 - Juillet 2013

Vianney 04/13





L'objectif

Yelena Faro

<http://www.laracinedesmots.wordpress.com/>

Illustration

Sedenta Kernan

<http://citadelle-infini.eklablog.com/>
<http://sedenta.deviantart.com/>





Il paraît que tout le monde est unique, que chacun possède au fond de soi un artiste qui ne demande qu'à surgir pour éclabousser le monde. Elle n'y croyait pas, c'étaient seulement des histoires pour que les enfants puissent rêver la nuit, pour qu'ils imaginent de la fierté illuminant les visages de leurs proches. Emma savait que cela n'était que des fadaises, la preuve elle n'avait aucun talent particulier. La preuve, son père lui avait dit la même chose. Au cours de sa scolarité, elle avait été une élève moyenne, aujourd'hui elle était une jeune employée aussi intéressante que le papier peint vieillot qui s'étalait sur les murs. Elle vivait encore dans la maison familiale, que sa mère avait fuis comme elle avait fuis le fouet des mots de son mari. Elle aussi, elle aurait aimé prendre la poudre d'escampette.

Elle marchait tranquillement dans la rue, sans but précis, l'esprit vagabondant dans le lointain. Elle ne vit pas

les regards dédaigneux se poser sur ce jeune homme qui tentait de parler et d'entamer une conversation, errant au milieu de ces visages fermés. Sa peau était poisseuse et il se dégageait de lui une forte odeur rance, mêlée à l'aigreur de la sueur. Ses habits élimés faisaient peine à voir et ces derniers étaient aussi noirs que ses cheveux. Les passants l'ignoraient ou se moquaient de lui par ces sourires qu'ils envoyaient comme des coups de poings. Dépité, tête basse, il aborda Emma sans conviction et sursauta de surprise lorsqu'elle posa ses yeux clairs sur lui. Elle attendit patiemment qu'il reprenne contenance, le regard neutre. Une onde de chaleur le parcourut alors qu'elle répondait à son salut avec simplicité. Elle attendait sereinement, nullement dérangée d'avoir dû suspendre sa marche. Rassuré, il se lança, sans filet de sécurité.

- Quelle heure est-il ?
- 17h14 Monsieur, répondit-elle avec bienveillance.
- Merci Madame. Merci beaucoup.

Il regarda s'éloigner celle qui n'avait pas eu peur de lui, celle qui ne s'était pas attendu à ce qu'il lui demande de l'argent pour la seule raison de son apparence ; elle l'avait jaugé en égal et c'était ainsi qu'elle l'avait accueilli. Sa silhouette se rétrécissait de plus en plus qu'elle remontait la rue, seuls ses cheveux clairs la distinguaient des autres silhouettes anonymes. Il fallait qu'il fasse vite, avant qu'elle ne disparaisse. Il frappa dans ses mains et frotta ses paumes l'une contre l'autre pour les réchauffer. Une douce mélodie s'échappa de ses lèvres closes, montant avec grâce dans les aigus. Il souffla délicatement sur ses doigts qui, sous la caresse de l'air, s'ouvrirent avec lenteur. Lorsqu'ils eurent totalement éclo, il frappa de nouveau dans ses mains, l'air satisfait.

Emma n'avait rien vu de tout cela et il était facile de parier que son regard bienveillant aurait fondu face à cette folie envahissant les gestes du jeune homme. Néanmoins, elle était trop préoccupée pour contempler ce qui l'entourait, pour se rendre compte de la vie qui se déroulait à quelques mètres d'elle. En réalité, Emma ne voyait pas grand-chose tant elle flottait dans sa mélancolie, persuadée de n'être qu'une simple goutte d'eau et non une rivière intrépide.

Si son esprit ne percevait rien, qu'en était-il de ses yeux ? Eux qui sursautaient à chaque son et qui semblaient ruer dans leurs brancards tels des cheveux sauvages, étaient-ils libres ? Peut-être le souhaitaient-ils. Toutefois, ils se calmèrent immédiatement lorsque l'immeuble où elle vivait avec son père s'imposa sur l'horizon. Alors tout devint lourd chez Emma, et son cœur, et ses épaules, et ses pieds, et son regard. Elle rentra comme une pierre dans le hall d'entrée.



Emma pleurait, assise sur son lit. Elle pleurait parce qu'elle n'était rien, qu'aucun talent ne la libérerait de l'emprise de son quotidien. Emma était un manchot obsédé par le firmament et voulait de tout cœur être emportée loin d'ici, loin de son père qui hantait les pièces de l'appartement. Elle alla s'accouder au rebord de sa fenêtre, cherchant dans l'éclat passionné du soleil couchant une trace de sérénité. Soudain, elle sentit son visage picoter : ce fut d'abord son menton, puis ses joues, et ses lèvres qui furent électrisées. Sous l'onde diffuse du choc, elle ferma les yeux.

Clic.

Et les rouvrit.

Clac.

Elle n'avait pas rêvé, ses paupières venaient bien de produire un son bref, comme un claquement. Tout à coup, ce fut son ventre qui se mit à picoter. Elle s'éloigna vivement de son poste d'observation et plaqua une main sur sa bouche afin d'empêcher ses hurlements de terreur de s'échapper. Il lui fallait éviter que son père ne détruise le rêve qu'elle avait la sensation de vivre. Elle souleva son tee-shirt et ne put retenir un hoquet de surprise en voyant son abdomen noircir. Un petit carré ressortait, en relief, juste au-dessus de son nombril. Et ce carré se découpait de plus en plus nettement de sa peau ... pour finir par tomber au sol. Interdite, Emma toucha du bout de ses doigts son abdomen intact. Se courbant, elle attrapa d'une main tremblante le mystérieux objet et le retourna.

C'était une photographie. Un magnifique coucher de soleil aux couleurs vibrantes de vie. Jamais Emma n'avait vu de plus beau cliché. Et c'était le sien, il sortait de ses tripes, il sortait de ses yeux. La jeune femme se tourna de nouveau vers sa fenêtre, se penchant au maximum à l'extérieur pour avoir une vue plongeante sur les dédales de rues qui dansaient à sa droite. Elle ferma les yeux.

Clic.

Et les rouvrit.

Clac.

Cette fois-ci, Emma attendit avec l'impatience chevillée au corps, tapant la mesure avec son pied. Au bout de quelques instants, le même schéma se produisit et elle ra-

massa une seconde photographie, aussi belle que la précédente. Des larmes de joies perlèrent à ses yeux et un sentiment de fierté lui étreignit le cœur. Elle dissimula ses trésors avec précaution sous son matelas. Les cris secs de son père résonnaient dans la maison, lui intimant quelque ordre humiliant. Elle releva le menton dédaigneusement, comme s'il pouvait la voir. Il l'avait enfermé dans sa colère toutes ces années, la privant de ce regard qu'elle portait en elle.

Elle serra les poings et ouvrit violemment la porte. La mâchoire serrée, elle clignait des yeux et laissait dans son sillage de petits carrés sombres. En trois enjambés elle avait remonté le couloir pour se retrouver dans le salon. Le visage écarlate, son père lui faisait face.

— Qu'est-ce que tu foutais, ça fait au moins dix minutes que je te sonne !

Emma avait le regard fixe. Elle se sentait chanceler sous sa haine et toutes les réparties moururent sur ses lèvres.

— J'te cause !

Il s'avançait vers elle, la main levée. Il tremblait.

— Réponds !

Il allait lui sauter dessus. Pas plus de deux mètres les séparaient. Les larmes lui montèrent aux yeux et Emma savait que sa résistance ne ferait pas long feu. Sa belle confiance avait fondu devant lui, elle était de nouveau un enfant faible. Bouleversée, ses paupières papillonnèrent pour chasser ses larmes, attendant la volée.

Clic-Clac

Clic-Clac

Clic-Clac

Toutefois, aucun coup ne s'imprima sur son corps. Chassant ses pleurs du dos de la main, elle hoqueta de surprise. Son père était figé dans une expression de dégoût, le poing à quelques centimètres de son ventre. Elle recula précipitamment pour s'éloigner de cette statue honnie. Au sol gisait le petit carré qui était sorti de son abdomen. Tremblante, elle le ramassa et il lui fallut mobiliser toute sa force mentale pour ne pas le lâcher. La photographie qu'elle avait prise n'était pas fixe, c'était son père qui gesticulait et lui envoyait des gestes obscènes. Elle le voyait articuler mais aucun son ne venait la heurter. Pour la première fois depuis plusieurs années, elle le tenait entre ses mains, à sa merci. Elle caressa du bout des doigts les bords de papier glacé, hésitante. Qu'allait-elle en faire ? À quelques souffles d'elle, le feu de l'âtre semblait la narguer.



Les contes du voyageur
**La violoniste et
le guerrier**

Mike Barisan

<https://www.facebook.com/mike.barisan>

Illustration

Mitch Huang
(*ci-contre*)

Jessica Bollinger
(*tête de chapitre*)

<http://lemondedejessy.over-blog.com/>



Il était une fois, au cœur de cet infini qui m'est cher, la belle Aria. Bien plus précieux qu'un simple bout de terre, celui-ci naquit des douces mains d'une Dame, la plus belle entre toutes.

Néanmoins, je me souviens que peu après sa création, sa beauté attira la jalousie, et la jalousie un mal d'autant plus vil. Notre monde n'est plus aussi radieux, plus aussi chaleureux, ni joyeux qu'auparavant. Les dieux infernaux de Karnass en ont fait leur terrain de jeu.

Depuis l'aube des temps, moi, Voyageur parmi les rêveurs, arpente les facettes de cette terre pour retranscrire les légendes qui l'animent, pour porter aux oreilles attentives des Ayens, nos bienveillants dieux, les exploits de héros qui ont fait et feront chanter le monde jusqu'à son crépuscule. Je leur parle de ces hommes braves, de ces femmes courageuses, prêts à tout pour sauver ce qu'il y a de plus beau à leurs yeux :

L'Amour.

L'amour d'un époux, d'une contrée, d'un fils... L'amour de la vie. Ce trésor fut offert par Amarante, il y a des lunes de cela, alors que tout espoir avait été banni des cœurs. La déesse apporta aux gens la plus belle des magies sans rien demander en retour, mais en récolta les amers fruits de la déception. Même le plus fort des enchantements peut être corrompu. Elle le comprit à ses dépens... Cela se passa un jour d'hiver. Amarante s'éprit d'un humain qui la trahit avec une autre. Le déchirement de la déesse, dit-on, fut ressenti jusqu'aux fondements du monde. Ses rêves et ses espoirs succombèrent, se desséchèrent dans des larmes de sang. Amarante bascula dans les ténèbres et devint Morshayne, l'Ange de l'Apocalypse.

À présent victime de sa propre magie, elle cherche à se venger des hommes. Sa colère est aussi profonde que sa blessure, et son chagrin immensément douloureux. Chaque matin, des larmes vermeilles perlent sur ses joues nacrées, à l'instar de la Lune qui rougeoie parmi les pâles étoiles du matin.

Nous vivons une époque de guerres, de luttes pour la survie et de sacrifices. Alors que les légions des Archanges, ces êtres jadis protecteurs, mais désormais plus que jamais déchus, dévastent les contrées au nom de leur maléfique souveraine, d'autres rejoignent les rangs de Morshayne. Des bêtes, des démons, mais aussi des sorciers. Ceux-là dressent les hommes entre eux. Pour la gloire de l'Ange Noir, ou pour leur propre compte.

Plus que jamais, en ces heures sombres, je cherche ce guerrier qui nous sauvera de ce déversement de haine et de malfaisance. Plus que jamais, nous avons besoin d'un nouvel espoir. Sur mon chemin, j'en croise un qui pourrait

être ce héros tant désiré. En langue düllghane, il se prénomme « Fils de la guerre ». Voici son histoire.

I

La peur de souffrir. De se retrouver, comme les autres, brutalement cloué au sol par des mains avides de ses chairs et qui le tortureront jusqu'à ce que la folie s'empare de son esprit. Cela menant, inévitablement, à une mort aussi solitaire que lente.

Le supplice d'avoir assisté au massacre de ses parents dans une totale impuissance, ainsi que le profond désespoir engendré par la présente solitude, tout cela formait un déchaînement de sentiments insupportables pour le garçon blotti au fond de la ruelle. Les genoux remontés jusqu'au menton et le dos oscillant à chaque sanglot, Balzurén ne supportait plus les cris et les appels au secours qui résonnaient sans cesse dans les airs. Il serrait ses maigres jambes de ses bras égratignés, à défaut de se boucher les oreilles. Non pas qu'il ne le voulait pas, plutôt parce qu'il ne le pouvait plus. Son corps se refusait à toute obéissance.

Un vent chaud força la fumée des incendies à s'engouffrer dans la venelle. Le garçon regarda la brume glisser lentement jusqu'à lui. Les alentours devinrent opaques et incertains, cachant le jeune Düllghan aux yeux du monde, mais aussi les choses qui auraient pu s'approcher de lui... La peur rongea un peu plus son cœur déjà meurtri. Cependant, sa principale préoccupation devint rapidement l'âcreté de la fumée. Elle irrita sa gorge et ses yeux gris. Balzurén pleura, toussa. Le son, à ses oreilles, parut trop fort. Il se maudit et plaqua aussitôt une main contre sa bouche. Les paupières closes à en pleurer, il tenta de cal-

mer sa toux. Plusieurs hoquets, étouffés, s'échappèrent contre son gré. Apeuré, il augmenta la pression contre ses lèvres dans un ardent désir de taire son tapage, à un point qu'il se fit mal aux dents. Il n'avait pas le choix. Il devait à tout prix demeurer silencieux. Sa vie en dépendait !

Un grincement à sa droite le fit sursauter. Il rouvrit ses yeux larmoyants et fixa, au fond de la ruelle, la porte en bois qui s'ouvrait, lentement, sur une obscurité oppressante. Elle menait à l'arrière-boutique de l'épicerie. Balzurén trembla de tout son corps. Une tête apparut dans l'entrebâillement. C'était l'épicier ! Sa figure pâle abritait des traits tirés et du sang coulait de son cuir chevelu. L'homme inspecta nerveusement la ruelle. Apercevant le garçon blotti dans son coin, il se rasséra et entreprit de sortir quand une lame jaillit au travers de sa poitrine ! L'épicier écarquilla les yeux et cracha un filet de sang. Balzurén bondit aussitôt sur ses pieds et s'enfuit à l'opposée. Derrière lui retentirent des bruits atroces. Des cris de souffrance, suivis de gargouillis étranglés dont le garçon s'éloigna rapidement.

Le jeune Düllghan courait éperdument à travers le brouillard. Les murs de la ruelle défilaient de part et d'autre, sans offrir d'autres échappatoires que la lointaine sortie perdue dans le néant. Les larmes coulaient le long de ses joues. Il ne se retourna pas pour voir ce qu'il était advenu de l'épicier. Il poursuivit sa cavalcade, sauta par-dessus un tonneau renversé et jaillit du goulet pour se perdre dans un monde fait de brumes et d'échos terrifiants : il avait atteint l'avenue principale du village. Là aussi les ténèbres régnaient.

Ne voyant pas à plus de deux mètres, il stoppa sa course et inspecta nerveusement les alentours. Des ombres affo-

lées, hurlantes, se découpèrent à travers la brume devant lui. Des silhouettes plus massives et couvertes de fourrure poursuivaient les premières. Balzurén hésita. Il était coincé. Son cœur tambourinait contre sa poitrine. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, mais ne vit que les murs de la ruelle s'enfoncer et disparaître dans l'incertain. Par chance, plus aucun bruit ne parvenait de ce côté.

Balzurén attendit, indécis. Devait-il regagner sa cachette ? Quelque chose bougea dans la venelle. Une ombre, large d'épaules, approchait. Aussitôt, le garçon s'élança dans l'avenue au même moment où des chocs métalliques s'élevaient d'un peu plus loin. Une voix vociférait des menaces. Balzurén la reconnut ! C'était celle d'Amarán, le djar du village !

Le garçon se dirigea dans la direction du ferraillement, mais une vague de chaleur le suffoqua subitement. Des gouttes de sueur perlèrent à son front. Alors qu'il avançait dans l'inconnu, une manche plaquée contre sa bouche et son nez pour se protéger des émanations toxiques, la brise chaude chassa progressivement la fumée. Une lueur jaunâtre grandit devant lui. Elle devint rapidement aussi vive que l'éclat du soleil, jusqu'au moment où toute la grisaille fut bannie et dévoila les chaumières en flamme. Tout le village disparaissait dans un brasier infernal !

Plus loin, Balzurén vit son espoir : Amarán combattait glorieusement devant un mur de feu, l'épée sifflante et le regard embrasé de courage. Il affrontait deux guerriers targaths à lui seul. Ces derniers étaient des barbares de l'est, vêtus de bronze et de fourrures, aux arcades proéminentes et à la mine aussi sévère que leurs barbes nattées. Ils maniaient de lourdes haches avec une effrayante dextérité. Malgré tout, Amarán éviscéra le premier et

décapita le second sans trop de peine. Les corps s'effondrèrent mollement autour du héros et déversèrent un sang rouge à ses pieds. Le djar essuya sa lame sur un pan de sa tunique et leva un regard d'ambre sur le garçon. Un sourire morose vint égayer sa figure tachetée de gouttelettes écarlates.

Balzurén courut à sa rencontre, le cœur empli d'une nouvelle espérance. Au même instant, des cris bestiaux déchirèrent les cieux et paralysèrent le jeune garçon. La gorge nouée, il se retourna, tandis qu'Amarán perdait son sourire et serrait nerveusement son épée. Au sein de la masse mouvante des fumées d'incendies venaient des hommes trapus aux épaules lestées d'imposantes fourrures.

— Cours, Balzurén ! cria le djar en avançant vers cette nouvelle menace.

Le garçon recula d'instinct, mais ne s'enfuit pas. Où aurait-il pu aller ? Désespéré, il observa Amarán faire face à huit Targaths en arme. Les guerriers de l'est s'immobilisèrent hors de la brume, leurs yeux couleur de glace rivés sur le düllghan. Une étrange lueur malsaine couvait dans leur regard. Les secondes s'égrenèrent. Personne ne chargea. La tension devint pesante, insupportable. Alors, une véritable engeance des enfers, au regard empreint de mort et de destruction, surgit à son tour du brouillard. Le neuvième guerrier était encore plus impressionnant que ses congénères et avait la même étincelle étrange au fond de ses prunelles. Sa barbe blonde, longue et tressée, prenait des reflets rougeoyants sous la lueur des brasiers. Des crânes de bronze élargissaient ses épaules massives, celles-ci surmontant des bras noueux et veinés par l'effort. Alors que son torse nu, prodigieux, n'abritait aucune autre protection que des tatouages tribaux et d'affreuses

cicatrices rituelles. Une lourde cape blanche, macabre trophée obtenu sur la dépouille d'un lion des neiges, drapait le dos du Targath. Nul doute sur celui qui s'avançait au milieu de l'avenue. Les derniers espoirs de Balzurén s'envolèrent avec la renommée de cet impitoyable chef de guerre. Glashark, khán de la tribu des Sarks, dévastait depuis près d'un mois les contrées du sud de la Düllghanie. Cependant, il n'agissait pas seul. Glashark servait un autre homme, plus puissant et plus terrifiant encore.

Ce dernier ne tarda pas à se montrer. Drakás, le sorcier noir, dissipa la fumée de l'avenue d'un simple mouvement de la main. Son long manteau sombre, aux manches lourdes et évasées, s'agita dans le vent surnaturel. Balzurén laissa échapper un cri de frayeur. Les légendes évoquaient la laideur de l'homme. Elles parlaient d'un sinistre personnage à la moitié du visage brisé, comme enfoncé à coups de marteau. En revanche, elles n'abordaient pas la terreur que dégagait son œil unique, à l'iris rouge comme le sang et à la paupière manquante.

Amarán serra la poignée de son épée à s'en faire blanchir les doigts. Les muscles de ses mâchoires se crispèrent.

— Bonjour à toi, Amarán, djar de ce pathétique amas de cadavres, dit le sorcier noir d'une voix sinistre. Car c'est tout ce que j'aperçois ici. Dis-moi, ton rôle n'était-il pas de protéger ces habitants ?

— J'aurais réussi si tu n'avais pas eu recours à ta sorcellerie de lâche, rétorqua calmement le Düllghan. Mon courage réside dans cette lame que je tiens entre mes mains et dans la force de mon esprit. À l'inverse de toi, je ne me cache pas dans le brouillard comme un pleutre !

Drakás ne montra aucune colère. Son œil rouge fixait le Düllghan, sans jamais ciller.

— Nous allons constater l'étendue de ta bravoure, dans ce cas. Glashark !

Le chef de guerre targath s'avança. Il soupesa dans ses mains un lourd marteau à doubles têtes poisseuses de sang. Balzurén voulut crier, hurler sa peur au monde. Il craignait d'assister, une fois de plus, à un supplice bien trop lourd pour lui. Sauf que ses parents n'avaient pas été des guerriers comme Amarán. Ils n'avaient pas défait une vingtaine de barbares à eux seuls !

Le héros s'élança sur son ennemi, l'épée prête à frapper et la rage au ventre ! Dans un désir d'en terminer rapidement, Amarán fit décrire un arc de cercle impétueux à sa lame, visant la gorge non protégée du Targath. Balzurén s'attendit à voir la tête du khán tomber. Pourtant, la lame ne fendit que le vide. Contre toute attente, Glashark fut plus rapide que son adversaire. Il esquiva le coup d'épée et enfonça le manche de son marteau dans le flanc du djar.

Amarán recula, suffoquant, tandis que le chef de guerre terminait son mouvement par un coup de marteau à la clavicule. Il y eut un claquement sec, puis le djar s'effondra au sol.

Impuissant, Blazurén vit le Targath déposer son arme au sol et agripper le Düllghan au col et à la cuisse. Dans un effort surhumain, il le souleva à bout de bras au-dessus de sa tête comme un vulgaire trophée. Son cri de triomphe fut accompagné par celui-ci de ses guerriers venus assister au dernier combat du hameau. Puis, ce fut le cri déchirant d'un jeune garçon qui répondit à ceux des bar-

bares, lorsque Glashark jeta le corps de son héros dans les flammes d'une chaumière.

Drakás tourna alors son unique œil rouge sur Balzurén. Un nouveau village venait de tomber entre les mains du sorcier.

II

Sous la magnificence d'une aube naissante, des collines verdoyantes s'étendaient et transpiraient d'une fraîche humidité. Elles formaient un pays enjôleur, nichées au creux de contreforts et ondulant comme une mer émeraude figée dans l'étreinte du temps. Jamais pareils, toujours belles, des affleurements rocheux les striaient ici et là, tandis que des rivières à l'eau froide comme la glace couraient à leur pied, murmurant aux voyageurs la promesse d'une caresse mordante à quiconque voudrait les franchir.

De même, une brise parcourait inlassablement cette région infinie tel un ondoisement invisible et délicat, une caresse perpétuelle qui s'amusa à faire frissonner les hautes herbes et saisissait les rares spectateurs. Comme ces quelques sapins, accrochés là, à ce bout de colline érodée par le temps. Leurs cimes se balançaient doucement dans l'étreinte intangible sans émettre d'autres bruits qu'un léger frémissement continu.

Non loin de ces rois sylvestres se tenait une jeune femme. Debout, les mains sur les hanches et l'attention tournée vers l'immensité, Lyndsia admirait le firmament encore constellé d'une poignée d'étoiles et embelli d'une lune fendue.

Elle savourait ce moment de quiétude. Seule, à peu de chose près, face aux profondes vallées du sud de la Dülghanie et, loin au-delà, à de gigantesques montagnes couronnées de leur chapeau de neige. Derrière cet horizon dentelé se dévoila, en quelques minutes, un lever de soleil éclatant. Des lambeaux de nuages s'étirèrent paresseusement, et ils gardèrent rapidement pour eux les prémices de l'orbe ascendant.

La jeune femme ferma un instant ses yeux rêveurs et respira à pleins poumons l'air vivifiant. Des fragrances de fleurs sauvages y flottaient, ainsi que celle de l'herbe humide. Elle rouvrit les paupières, un sourire radieux sur les lèvres. L'allégresse l'envahissait. Quelle aube magnifique ! Quelle sensation de liberté ! Elle sentait la fraîcheur mordre ses joues rougies et la force intangible du pays emmêler ses cheveux aussi bruns que la terre d'ici. Tout cela lui donnait envie de danser et de chanter !

Un mouvement attira son attention. Non loin d'elle, un papillon aux ailes chatoyantes voletait à la recherche d'orpins. Lyndsia tendit la main, délicatement, pour ne pas l'effrayer. Le papillon s'en approcha et se posa un instant sur le bout de son doigt. Aussi léger qu'une plume, il portait néanmoins sur ses ailes toute la beauté du monde.

La violoniste s'émerveilla de cette rencontre. Ses yeux pétillaient de joie et un petit rire lui échappa même. Son austère compagnon, Valfgurán, détourna son inquiétude de la vallée pour regarder ce qui rendait la jeune femme si joviale. Il se contenta de l'observer, sans rien dire, mais une lueur apparut au fond de ses prunelles d'encre. Ressentait-il enfin un quelconque sentiment ? Lyndsia en doutait. Valfgurán était un homme de guerre, sombre et morose, sans couleur et d'un ennui remarquable.

À l'inverse du papillon qui reprit son envol. Lyndsia le regarda s'éloigner, toute peine envolée. Rien ne pouvait rivaliser avec tant de vénusté. Loin des maux du monde, rien ne paraissait pouvoir entacher une telle féerie. Rien, sauf peut-être la fumée qui montait de la vallée, en contrebas.

— Allons ! Ne traînons pas ! la pressa Valfgurán.

À contrecœur, Lyndsia suivit le guerrier à la tunique de cuir vieillie. Ils se remirent à courir le long d'une crête affûtée sous la lointaine plainte d'un rapace. La fumée des incendies rampait le long du versant. Elle semblait les supplier de faire demi-tour, mais c'était impossible. Son compagnon avait raison. Désormais, plus personne ne pourrait venir en aide au village...

Un cri éloigné, transporté sur les ailes d'un vent glacial, les rattrapa. Lyndsia sentit son cœur manquer un battement. Elle s'arrêta, atterrée, et se retourna. Son attention tomba sur l'amoncellement de toitures en flamme coincé en bas dans la vallée. Une affliction naquit en elle, une blessure morale devenue trop pénible à supporter. Elle aurait tant voulu aider ces gens... Elle aurait dû y aller.

— Lyndsia ! Allons ! On ne peut plus rien pour eux. L'attaque a commencé !

Valfgurán la força à reprendre la course en la tirant par le bras. Elle voulut se dégager de son emprise, lui dire d'aller en Karnass ! Ne réussissant pas à lui résister, elle darda son regard empreint d'une intense tristesse mêlée de rage dans celui de son compagnon. Valfgurán répondit à sa détresse en l'implorant de poursuivre. Il avait les yeux de la même couleur qu'un ciel d'hiver : un bleu pâle à la fois doux et saisissant qui allait de pair avec ses cheveux blonds attachés en demi-queue. Sauf qu'au moment

présent, elle lut au fond de son regard du ressentiment, une colère qui la rassura. Lui aussi n'aimait pas l'idée de s'enfuir, mais il le fallait. Aucun d'eux ne possédait le pouvoir de ramener les prochains morts à la vie...

Elle remboîta le pas au guerrier, toute joie à présent envolée. Les heures passèrent. Ils franchirent des sommets escarpés et s'enfoncèrent dans de profonds vallons sauvages. Les prairies émaillées de fleurs défilèrent sous leurs pieds sans qu'ils ne prissent la moindre pause. En fin de matinée, Lyndsia haletait. Ses cuisses douloureuses et sa respiration courte témoignaient d'une fatigue qui ne ferait que grandir au fil de la journée. Elle finit par ralentir.

— Courage Lyndsia ! la galvanisa le guerrier.

Il vint se placer à ses côtés pour la soutenir. Peu après, ils s'enfoncèrent dans un bois d'arbres séculaires. Le soleil s'en alla par-delà les hautes frondaisons, mais perça de temps à autre les ramures pour recouvrir le sol d'une mosaïque dorée. Puis la sylve succéda à une grande plaine digne de ces contrées. Toutefois, elle n'était pas déserte. L'arrivée précipitée des deux compagnons surprit un troupeau de cervidés qui s'enfuit en toute hâte, les cerfs majestueux allant au côté des gracieuses biches. En d'autres temps, Lyndsia se serait réjouie de courir derrière ces seigneurs des bois. Néanmoins, le vacarme du troupeau lui rappelait la charge des cavaliers targaths, le martèlement de leurs sabots lors du siège de Galarém. Celui où elle avait failli perdre la vie. Celui où elle avait perdu sa raison de vivre. Sa famille. Ses amis... Elle ne devait sa survie qu'au courage exemplaire de Valfgurán. Alors qu'un Targath s'apprêtait à la violer, il était accouru et, d'un coup de lame, avait résolu le problème. Après quoi, ils avaient fui ensemble le massacre de Galarém. Cependant, tous les

soucis ne pouvaient se résoudre de cette façon. Malgré les efforts qu'ils fournissaient depuis plusieurs jours, malgré leur course effrénée à travers les régions sauvages et vallonnées du sud de la Düllghanie, les cavaliers targaths les talonnaient.

Lyndsia sentit une lassitude l'envahir. Leur quête était vouée à l'échec. D'ailleurs, depuis combien de temps fuyaient-ils ? Une semaine ? Un mois ? Elle n'aurait su le dire... Toute notion du temps s'était consumée dans les flammes du brasier de son village.

Son compagnon ralentit à son tour. Lyndsia remarqua également que, malgré l'éloignement des cerfs, le vacarme persistait. Valfgurán jeta un regard par-dessus son épaule et lâcha un juron. Lyndsia comprit. Une vague de peur inonda son âme, tandis qu'elle lançait un rapide coup d'œil en arrière et apercevait les trois cavaliers targaths lancés à leur trousse. Ils hurlaient et levaient haineusement leurs armes.

– Ne t'arrête pas ! lui intima le guerrier.

Effrayée, Lyndsia courut aussi vite que ses jambes le lui permirent. Elle sauta par-dessus un rocher et sentit un choc dans son dos. Elle resserra la bandoulière de son violon et continua de suivre le guerrier. Ses poumons brûlaient sous l'effort. L'herbe glissante rendait leur course pénible quand soudain, au-delà d'une légère éminence, apparut un village ! Il se situait à moins de cinq cents mètres, cependant les cavaliers approchaient. Elle entendait leurs cris de guerre prendre de l'ampleur. Ils n'y arriveraient pas...

Valfgurán s'arrêta, épée et hache en main. Lyndsia l'imita.

— Continu ! cria-t-il. Je les retiens. Allez ! Va avertir le village !

Lyndsia ne put se résoudre à l'abandonner. Elle lui devait la vie. Impuissante, elle le regarda pivoter face aux trois cavaliers bardés de maille. Ces derniers maniaient des fléaux d'acier et montaient de puissants hongres noirs. Des heaumes de bronze dissimulaient les traits de leur visage barbu.

Impassible, Valfgurán s'avança vers eux. Il marchait à l'encontre de la mort, sans ciller, ni montrer la moindre hésitation dans ses gestes. Le premier Targath à l'atteindre, lancé en pleine charge, fit décrire un arc de cercle meurtrier à son fléau. La tête d'acier siffla dans les airs et allait percuter le crâne de Valfgurán, mais ce dernier esquiva adroitement tout en donnant un rude coup d'épée au niveau des genoux du cheval. Un coup sec retentit, suivi d'un horrible hennissement. Le hongre s'affaissa brusquement de l'avant et projeta son cavalier sur un rocher. Lyndsia détourna le regard, un air de dégoût sur le visage. Le second Targath tenta un coup ascendant au passage, que Valfgurán para. Le tintement d'acier résonna sinistrement dans la plaine. Le troisième cavalier suivait de près et fondait droit sur lui. Valfgurán évita de justesse les sabots en sautant sur le côté. Il se releva prestement et attendit, armes bien en main, que les deux cavaliers encore en vie fassent demi-tour pour une nouvelle charge.

Lorsqu'ils talonnèrent leurs montures, Valfgurán se rua sur eux, une lueur démentielle dans le regard. Il ne semblait plus se soucier de sa survie : il agissait par instinct, conduit par une fervente envie de se venger de ceux qui massacraient femmes et enfants depuis près d'un mois. Ses traits, déformés par la frénésie, étaient méconnais-

sables. Lyndsia prit peur. Elle le vit, juste avant l'impact, prendre appui sur un rocher et bondir sur l'un des deux cavaliers. À travers les fentes du heaume de bronze, elle aperçut les yeux du Targath s'arrondir de frayeur ! Car le cavalier ne pouvait dévier sa trajectoire à cette vitesse. Les deux hommes se percutèrent de plein fouet, tandis que le hongre poursuivait son galop. Le violent impact les envoya tourbillonner dans les airs avant de s'écraser lourdement au sol. Contre toute attente, Valfgurán ne laissa aucun répit au Targath et, d'un violent coup de hache dans la poitrine, l'acheva avant même de s'être relevé. Puis, il se redressa et regarda le dernier cavalier revenir sur lui. Le Targath faisait tourner furieusement son fléau dans sa main. Sa monture était lancée à bride abattue. Cette fois-ci, Valfgurán ne bougea pas. Il attendit dans une totale immobilité. Le Targath se trouvait à moins de six mètres de lui lorsque Valfgurán lança sa hache. L'arme siffla dans les airs et alla se fichier droit dans le heaume de bronze. Le choc souleva le Targath de selle et l'envoya rouler dans l'herbe, une gerbe de sang dans son sillage. Lyndsia n'en revenait pas. Il avait fallu moins de deux minutes à son compagnon pour arriver à bout de trois cavaliers redoutables !

Valfgurán rattrapa un cheval et l'amena par la bride.

— D'autres éclaireurs vont venir, dit-il en enfourchant la monture. Il ne faut pas rester là.

Il lui tendit une main pour l'aider à grimper. Lyndsia, encore sous le choc, acquiesça nerveusement. Elle monta derrière son compagnon.

— Ça va ? s'enquit le guerrier.

— Il faut avertir ce village, éluda-t-elle.

Valfgurán pinça les lèvres, inquiet, puis mena le hongre en direction des habitations. Il s'agissait d'un village typiquement düllghan, avec des masures en torchis et coiffées de toits de chaume. Un donjon de bois dominait les alentours et seule une palissade se dressait contre d'éventuels ennemis.

– Ce doit être Masharín, indiqua la violoniste.

– Tu connais cet endroit ?

– Pas exactement. Je ne suis jamais venu ici, mais cette région est connue pour ses pommiers.

– Plus pour très longtemps, rétorqua sombrement le guerrier.

Lyndsia lui flanqua un coup de coude dans les côtes.

– Ne dis pas des choses comme ça ! le sermonna-t-elle. Je suis lasse de fuir.

Ils s'approchèrent des portes ouvertes de Masharín. Un vieil homme courbé par le labeur, à l'œil vif et à la barbe blanche les attendait au côté d'un garde. Quelques habitants approchaient également.

– Qui êtes-vous ? leur lança le vieillard.

– Je suis Valfgurán. Et voici Lyndsia. Nous fuyons une armée de Targaths qui vient par l'est. Elle sera sur vous avant la tombée de la nuit. Faites sonner l'alarme !

– De quoi parlez-vous ? Y'a pas d'armée dans le coin ! nia le doyen alors qu'ils arrivaient à sa hauteur. Les Targaths ne descendent jamais au sud de la Düllghanie.

– Je vous assure que c'est le cas, confia la violoniste encore toute pâle.

– Vous avez dû voir les éclaireurs que j’ai abattus sur la plaine, poursuivit Valfgurán. D’autres vont venir. Ils vont encercler ce village jusqu’à l’arrivée des troupes. Ils sont au moins deux centaines.

Cette réponse déclencha un murmure d’inquiétude au sein de la petite foule qui s’était rassemblée aux portes de Masharín.

– Comment se fait-il que nous ne soyons pas au courant ? douta le vieil homme. Nasharoll nous aurait prévenus si une telle chose s’avérait.

– Le village n’existe plus, annonça le guerrier sans détour. Nous l’avons vu brûler ce matin même. Quant à l’armée, elle est menée par un sorcier du nom de Drakás...

– Drakás ! cracha le doyen, lui coupant la parole par la même occasion. Celui qui a rejoint les armées de Morshayne ? Que fait-il ici ? La guerre se déroule au nord, que je sache !

– Il n’a pas prêté allégeance à l’Ange Noir, lui apprit Valfgurán. Il pille pour son propre compte, brûle tout sur son passage et ne laisse aucun survivant pour colporter son arrivée. D’où le fait que vous ne soyez pas au courant de son invasion.

– Aucun survivant... À part vous deux, remarqua l’ancien. S’il passe bien par ces cols, c’est qu’il veut prendre la ville d’Ardal, je présume.

– S’il y arrive, la région sera sous sa domination, confirma Lyndsia. C’est pourquoi nous nous y rendons. Nous devons avertir votre souverain, Borgén, de son arrivée.

Le vieillard rit bruyamment.

— Notre souverain ? Vous n'êtes pas de la région, vous ! Chaque village est autonome et n'a de comptes à rendre qu'au roi qui se trouve loin dans l'ouest. Mais il est vrai qu'Ardal a assez de force pour protéger toute la région à elle seule. Néanmoins, je suppose que la ville doit déjà être au courant de l'arrivée de Drakás. Borgén devait venir nous rendre visite il y a trois semaines de cela. On se demandait pourquoi il ne nous avait pas avertis de son absence. À présent, je comprends mieux. Ce gars est un pleutre. Il doit être en train de se cacher derrière ses murailles et pleurer dans les jupes de sa mère !

— Il ne peut pas vous laisser affronter seul le sorcier ! s'indigna Lyndsia.

— A non ? fit le vieux en levant un sourcil. Parce qu'en montant sur un trône vous croyez qu'on devient tout à coup divin et vertueux ? Borgén est une couille molle desséchée depuis sa naissance ! Et l'âge n'a pas eu un des meilleurs effets sur lui, je puis vous l'assurer.

— Peut-être, mais vous devez fuir avec nous, l'exhorta Valfgurán. Saisissez cette chance ! Personne avant vous n'avait été averti de la venue de Drakás !

Sa proposition amena une moue dédaigneuse sur le visage parcheminé de son interlocuteur, tandis que les habitants demeuraient silencieux.

— T'es pas Düllghan toi ? tiqua le doyen.

Valfgurán perçut la pique dans la question. Il ne répondit pas tout de suite.

— Par mon père seulement. Ma mère était gaillite.

— Ah ! s'exclama le vieillard. Eh bien, demi-homme, tu devrais savoir qu'un Düllghan ne fuit jamais ! C'est notre

terre ici, notre foyer, t'entends ? Rien ne nous fera quitter Masharín ! En plus, les Targaths possèdent les meilleurs pisteurs. Personne n'en réchapperait sur les routes des collines.

— Pensez aux femmes et aux enfants ! se révolta-t-il. Vous condamnez votre peuple à la mort à cause d'idéaux révolus !

— Nous les protégerons mieux ici qu'à découvert !

— Ne soyez pas stupide ! s'emporta Valfgurán. Si vous restez, vous mourrez tous. Drakás ne vous laissera aucune chance. Alors qu'en partant tout de suite, vous aurez une chance de vous cacher dans les bois.

— On ne montrera pas nos fesses à cet imberbe de sorcier ! le rabroua le vieillard en le menaçant du doigt. C'est tout décidé ! Repartez à présent. Poursuivez votre fuite. Nous n'avons aucun besoin de couards par ici. Bon vent !

Le doyen tourna les talons, laissant les cavaliers à leur ahurissement.

III

— Guerrier ! Attends ! cria la violoniste.

Valfgurán ne l'écouta pas. Il continua de s'éloigner de Masharín en menant le hongre par la bride.

— Vas-tu les laisser mourir ? s'indigna-t-elle en le rattrapant.

— On ne peut plus rien pour les sauver. Ce sont des Dülghans. Ils aiment leur terre, mais elle n'est pas mienne. Je ne sacrifierai pas ma vie pour de la poussière, et encore moins pour des idiots.

– Ils ne sont pas idiots. Ils sont juste...

– Düllghan, la coupa-t-il sèchement. Si l'on reste ici, on mourra tous. Qu'a-t-on à y gagner ? Rien du tout ! Il n'y a plus d'espoir pour eux. Cinquante cavaliers vont encercler ce village et attendre la venue du sorcier. Quand il viendra, ils nous tueront jusqu'au dernier et personne n'en saura rien.

– As-tu si peur de mourir ?

Valfgurán lui lança un regard dur. Lyndsia comprit qu'elle empruntait un terrain glissant.

– Très bien, concéda-t-elle. Si tu penses qu'il n'y a plus d'espoir, pars si tu veux, mais moi je reste !

– Ne sois pas stupide, grommela-t-il.

– Au contraire, je n'ai jamais été aussi lucide. Je ne pourrais plus vivre avec ça.

– De quoi parles-tu ? s'enquit-il.

– Rien... souffla-t-elle. Pars. Je ne peux te forcer à rester ici. Après tout, tu es assez grand pour choisir ton destin. Le mien est de rester auprès de ces gens. Va avertir Ardal et vit heureux.

Valfgurán lâcha un juron.

– Tes paroles se veulent sincères, Lyndsia, pourtant je perçois de la rancœur dans ta voix. Que veux-tu, à la fin ? Que je reste ? Que je défende ces gens au péril de ma vie ? Bon sang, je ne suis pas un dieu ! s'écria-t-il. Je tuerai peut-être une vingtaine de Targaths avant de succomber, mais en fin de compte je ne sauverai personne ici !

Sa subite colère effraya le hongre. Tout en continuant d'avancer, il lui tapota l'encolure et reprit d'un ton plus calme.

– Ce n'est pas une bande de routiers ou de brigands qui arrive, c'est une armée. Tous les guerriers de Masharín ont été envoyés au front pour la guerre de l'Ange noir. Il n'y a personne là-bas qui tiendra plus d'une heure face aux Targaths. C'est peine perdue, que tu restes ou non.

Lyndsia s'arrêta, déçue.

– Au final, tu es comme tous les autres hommes. Tu te bats quand ça t'arrange, mais dès qu'il faut se battre pour quelque chose qui en vaut la peine, tu fuis comme un lâche.

Valfgurán serra fortement la bride. Il fit volte-face.

– Tu n'as pas vu ces pillards violer et torturer des femmes ! hurla-t-il. Tu ne les as pas vus brûler vifs une centaine de gens juste pour s'amuser ! Bien sûr que j'ai envie de me venger d'eux, mais il ne servira à rien de mourir aujourd'hui, si l'on peut les tuer demain ! Il n'y a aucune cause à défendre ici !

– Au contraire, persista-t-elle, de la colère dans le regard. Ces gens vont se battre pour leur terre ! Ils vont se battre parce qu'ils tiennent à leur vie, ici dans ces colines, et ils le défendront jusqu'à la mort s'il le faut !

– Si tu restes, tu regretteras ce choix.

– Je regrette d'avoir plus de courage qu'un guerrier, lâcha-t-elle avant de faire demi-tour.

Valfgurán la regarda s'en retourner au village. Son cœur se comprima sous la peine. Il tapa des cailloux nerveusement du pied et leva ses yeux rougeoyants au ciel.

Une boule se coinça dans sa gorge. Comment lui dire la vérité ? Comment lui avouer que s'il avait fui pendant le siège de Galarém, c'était uniquement pour elle ? Il revit dans son esprit leur rencontre, la veille de l'attaque. Elle jouait de son violon devant une foule émerveillée. La musique avait empli la salle et ensorcelé son cœur. Peu après, il avait plongé, sans garde-fou, dans ses yeux en amande, des yeux de femmes d'une beauté effarante, d'un bleu profond rehaussé de longs cils noirs. Son doux visage, toujours jovial, que des cheveux bruns entourés le hantait nuit et jour. Lyndsia était une personne comme on en voyait peu. Heureuse, sensible et généreuse. Son rire réchauffait les âmes, sa joie de vivre contaminait les gens tristes et elle avait toujours une bonne parole à dispenser à chacun. Elle dédiait sa vie aux autres, et voilà que cette perle d'humanité marchait droit vers la mort.

Valfgurán ne savait plus quoi faire. Il ne pouvait se résoudre à l'abandonner. Or, revenir au village signifiait une mort certaine. Était-il prêt à cela ? Était-il prêt à sacrifier sa vie, à suivre une femme qu'il ne comprenait plus ? Pour couronner le tout, lui seul avait le pouvoir de prévenir la ville d'Ardal et de sauver la vie d'innombrables gens. Il jeta un coup d'œil en direction des lointaines montagnes. Deux destins s'offraient à lui. Mais aucun d'eux ne le réjouissait pleinement.

IV

Lyndsia resserra la bandoulière de son violon tout en marchant en direction du rassemblement. Au centre de la placette, entourée de chaumières vétustes et d'un relais de coche, une centaine de villageois écoutait les paroles

tumultueuses du vieillard. Celui-ci se tenait sur une estrade de bois branlante, les bras levés et l'air bravache. Il s'interrompit en voyant la violoniste approcher.

– As-tu finalement trouvé plus de courage que ton ami ? la raila-t-il.

– Je souhaiterai parler au djar de Masharín, quémanda Lyndsia.

Un silence tomba. Tous les regards se tournèrent vers elle. La plupart des gens étaient de simples fermiers, des enfants déguenillés ou des impotents. Aucun ne survivrait bien longtemps face à un assaut targath en règle, mais Lyndsia avait fait son choix. Celui d'apaiser, d'aider et de reconforter une dernière fois, avant que la vacuité de sa vie ne s'éteignît elle aussi.

– C'est moi, répondit le vieillard. Je suis Walén. Qui a-t-il ?

– Non, sourit Lyndsia. Pas vous. Où est le meilleur combattant de votre hameau ?

– Eh bien quoi ? s'irrita Walén en descendant de son estrade. Je ne suis pas assez bien pour vous ? Jusqu'à preuve du contraire, jeune fille, je suis le plus têtu des hommes, le plus récalcitrant à mourir et était, y'a encore pas si longtemps, le plus coriace arme en main ! Avez-vous quelque chose à répliquer à ça ?

– Le plus têtu ? répéta pour elle la violoniste. Ça, je veux bien le croire.

Au même instant, une cloche d'alarme balaya les miettes du calme apparent de Masharín. Le tintement résonna comme un glas lugubre volant les dernières lueurs d'un espoir futile, ou brisant une tension qui pesait sur

l'âme de chacun. Personne n'osa bouger durant quelques courtes, mais affreuses secondes. Puis, la voix du doyen rompit cet état incertain. Les Targaths étaient là !

– Nous n'avons pas le temps d'organiser notre défense ! s'écria le vieillard. Tous au donjon !

Paniqués, les Düllghans coururent en direction de la tour de bois dans un chaos total. Lyndsia les regarda s'enfuir, désarmée et totalement perdue. Elle ne savait quoi faire. C'était bien trop tôt ! La plupart des gens n'auraient même pas le temps de se mettre à l'abri et les portes du village béaient encore comme une invitation à la malchance.

La cloche poursuivit son chant de mort durant un temps, avant de se taire brusquement. Son mutisme rehaussa les cris alarmés des fuyards, mais également un lourd martèlement. Malgré la terreur de revivre une troisième fois le même spectacle, la violoniste tourna son attention vers la source du bruit, les jambes toutes tremblantes et les lèvres blanchissantes. D'effroyables cavaliers franchissaient l'entrée de Masharín. Les sabots de leurs montures lancées au galop arrachaient des mottes de terre, tandis que leurs maîtres vociféraient des cris de guerre et s'enivraient du massacre à venir. On ne discernait d'eux que la lueur de leurs yeux belliqueux à travers les fentes de leurs heaumes de bronze. Les Targaths étaient des guerriers terrifiants, sans état d'âme ni remords.

– Ne restez pas là ! s'écria une voix inconnue.

Une jolie Düllghane, à la longue chevelure rousse et vêtue d'une robe salie par l'ouvrage, lui attrapa le bras et l'entraîna parmi la foule terrorisée. Lyndsia se laissa guider. Le donjon se trouvait à seulement trois rues de là,

pendant, les Targaths fondaient déjà sur eux. Les premiers cris retentirent et les premiers morts tombèrent. Les cavaliers fauchèrent une dizaine d'habitants au passage. Le sang gicla un peu partout et la terreur se répandit dans le village comme une traînée de poudre sanglante. Les haches et les masses d'armes s'abattaient sur les têtes et les nuques. Les montures noires piétinaient les moins rapides d'entre eux et les rires carnassiers faisaient frémir la violoniste de peur. Lyndsia vit l'un des Targaths se ruer sur elle. La rousse, trop apeurée par le massacre, ne sembla pas le remarquer et continua de l'emmenant éperdument en direction du donjon. La violoniste la tira brutalement en arrière et elles tombèrent toutes les deux au sol. La hache les manqua de peu. Lyndsia se releva, aida la jeune femme à en faire autant et jeta un coup d'œil à la ronde. Il n'y avait qu'une dizaine de cavaliers. Certains des habitants s'étaient armés et défendaient leur famille avec courage. Néanmoins, des paysans ne pouvaient tenir tête à des guerriers aussi sanguinaires. Lyndsia assista à la décapitation d'un Düllghan. Un autre roula sous les sabots d'un hongre en pleine charge. Des cadavres gisaient déjà un peu partout dans des flaques de boue rouges de sang. Le relais de coche s'enflammait. Malgré tout, une lueur persistait. Un Targath vida les étriers, une lance plantée dans le torse. Un cheval s'affaissait, les pattes avant lacérées par des coups de fourche. Un autre ennemi fut mis à bas par un groupe de garçons et massacré à même le sol.

Soudain, un cri d'enfant alerta la violoniste.

— Le donjon est proche ! Allons ! s'écria la rousse en reprenant la fuite.

Lyndsia ne la suivit pas. Elle chercha la source des pleurs et découvrit, cachée derrière une vieille charrette, une petite fille aux cheveux d'or bouclés. Elle avait cet air terrorisé qu'ont les enfants abandonnés. Aussitôt, Lyndsia s'élança vers elle, inconsciente du danger imminent qui la menaçait. La violoniste réalisa son erreur trop tard. Du coin de l'œil, elle aperçut une silhouette immobile sur son cheval. Un archer targath l'avait prise pour cible ! Lyndsia n'eut d'autre choix que de regarder le trait fendre l'air. La flèche allait lui ôter la vie, indéniablement, lorsqu'une silhouette s'interposa. Lyndsia porta ses mains à sa bouche, terrorisée, hurlante, ses yeux fixés sur Valfgurán pendant qu'il s'effondrait au sol. D'un geste enragé, le guerrier arracha la flèche de son ventre et se releva avec bien peu d'assurance.

Le Targath délaissa son arc pour une machette et, d'un coup d'étriers, s'élança sur le guerrier blessé. Valfgurán grimpa alors sur la vieille charrette et bondit sur le Targath, la flèche toujours en main pointée vers le cœur de son ennemi. Surpris, ce dernier ne put modifier son attaque et reçut le trait en pleine poitrine. Sa machette vola dans les airs, tandis que le Targath glissait de selle. Valfgurán réussit à garder l'équilibre. Dénudant son épée, il se retourna pour reprendre le contrôle de la monture avant de s'élancer à la poursuite d'un second adversaire. Un Targath, digne d'être le chef de cette bande d'éclaireurs, massacrait à tour de bras les villageois à l'aide d'un marteau de guerre. Il broyait des crânes et brisait des échines avec une effroyable efficacité. Valfgurán le pourchassa dans une ruelle, déboucha dans une rue parallèle à celle du donjon et finit par le talonner de près.

— Hé ! hurla-t-il.

Le Targath jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et donna un coup de marteau en arrière. D'une main agrippée au pommeau de sa selle, Valfgurán esquiva en se penchant sur la croupe de sa monture et, comme il lâchait son épée, de sa main libre il attrapa la tête du marteau et la tira brutalement vers lui. Déséquilibré, le Targath vida les étriers et roula dans la boue.

Valfgurán se redressa, soulagé. Il fit volte-face et s'empara de sa seconde arme. À quelques pas de là, le Targath peinait à se relever. Il vacillait sur ses jambes et secouait sa tête comme pour chasser un étourdissement. Valfgurán l'observa. Puis il se mit à avancer d'une allure lente et menaçante, la hache bien en main. Quand le Targath eut pleinement repris connaissance, Valfgurán se rua sur lui et le frappa au niveau de la gorge. Le chef des éclaireurs retomba mollement au sol, la tête à demi décrochée.

Pendant ce temps, Lyndsia portait l'enfant jusqu'au donjon. Elle courut le long des chaumières, évitant les zones où retentissaient des hennissements et des ferraillements. Grâce au courage de son compagnon et de quelques hommes plein de vaillance, elle put rejoindre la tour de bois sans encombre. Quelques villageois réussirent également à réchapper aux Targaths et entrèrent dans la salle peu de temps après elle. Ce qui ne fut pas le cas d'une poignée de retardataires. Lyndsia et la jolie rousse aidait une vieille femme blessée à s'asseoir sur un banc de la salle lorsque d'autres appels à l'aide survinrent d'au-dehors. La violoniste se précipita à la porte et vit, à l'autre bout de la rue, un groupe de villageois accourir, des cavaliers sur leurs talons. La peur se lisait dans les yeux des Düllghans.

Lyndsia voulut s'élaner à leur secours, cependant une main la retint. Le vieux djar, Walén, l'implora de ne pas y aller. Elle ne put que regarder, les larmes aux yeux, quatre hommes, deux femmes et un jeune garçon se faire encercler par les éclaireurs. Les armes de ces derniers ruisselaient de sang et les naseaux de leurs montures soufflaient des panaches de vapeurs blanches. Ils resserrèrent le cercle, obligeant les Düllghans à se coller les uns aux autres. Plus personne ne pouvait les sauver à présent. Les femmes protégeaient le garçon en le serrant dans leurs bras, tandis que les hommes fixaient les Targaths avec une rage indicible. Les cavaliers, aux visages dissimulés par des heaumes de bronze, levèrent leurs haches.

L'instant d'après, un roulement de sabots retentit. Valfgurán jaillit d'une rue et les chargea par surprise ! D'un coup de lame, il décapita le premier Targath, poussa jusqu'au second qu'il égorga puis envoya sa hache voler dans les airs. Celle-ci alla se fichir dans le ventre d'un troisième adversaire qui tomba de cheval. Valfgurán était désarmé, mais peu importait pour les deux derniers éclaireurs. N'osant pas affronter le forcené, ils préférèrent s'enfuir à toute allure.

Valfgurán hésita à se lancer à leur poursuite. Sa monture caracola nerveusement. Puis, le guerrier se pencha sur sa selle et se tint le ventre d'une main fébrile. Les habitants soulagés l'aidèrent à descendre de monture et regagnèrent la sûreté du donjon.

— Par Anathör ! Mon garçon, tu es un dieu de la guerre ! s'exclama Walén à leur arrivée. Tu as un don ! Tu nous as sauvé !

– Ce n'était que des éclaireurs, grogna-t-il en jetant un regard à sa main ensanglantée, tandis que deux hommes le soutenaient. Le reste de l'armée va bientôt arriver.

V

À l'aide d'une étoffe imbibée d'eau, Lyndsia épongeait le front de son compagnon inconscient. Valfgurán était brûlant de fièvre.

– Ils vont nous cramer vif ! s'épouvanta l'un des garçons en s'écartant de la fenêtre. J'en suis sûr !

Une trentaine de Düllghans avaient survécu à l'assaut. Entassés dans une salle du rez-de-chaussée, ils préparaient leur défense en obstruant la porte d'entrée et les diverses ouvertures par des planches de bois. La plupart des survivants portaient les marques de la rancœur sur leurs visages, ainsi que des lésions et des traces de sang. Cependant, seuls quelques-uns témoignaient d'une réelle peur quant à la suite des événements. Les autres semblaient juste accepter leur sort avec fatalisme.

– Ils ne vont pas nous brûler, grogna le vieux djar qui participait à la consolidation de la porte. Ils attendent l'arrivée de leur maître.

– Et c'est censé les rassurer ? le sermonna Lyndsia.

– Un Düllghan ne doit pas craindre la mort, rétorqua Walén en clouant une planche.

– Ce n'est qu'un enfant ! protesta la violoniste. Tandis que vous avez pu goûter au bonheur d'une longue vie, lui ne retiendra d'elle que la brutalité de la guerre !

Walén cessa de taper du marteau et la toisa sévèrement. Ses traits parcheminés se détendirent.

– Vous avez raison... souffla-t-il.

Le doyen replaça un clou à l'autre extrémité de la planche et l'enfonça.

– Pourquoi être revenue ? fit-il sans relever le nez de sa tâche. Vous ne semblez pas soutenir notre cause.

– Je ne suis pas Düllghane, mais je comprends votre désir de défendre vos terres.

Lyndsia n'en dit pas plus. Toutefois, Walén n'insista pas. Il avait sans doute perçu la fêlure dans sa voix, dénotation de la profonde douleur qui balafrait son âme depuis tant d'années. Lyndsia soupira. De nombreux souvenirs resurgissaient, aussi sombres que douloureux. Elle avait perdu sa véritable famille dans un village azaëlime, il y a des années de cela. Une bande de brigands avaient pillé, brûlé et massacré tout ce qu'elle avait chéri pendant son enfance. Seule une minorité, dont elle, en avait réchappé. Depuis, Lyndsia s'était jurée de donner un peu de gaieté à ce monde. Armée de son violon, elle parcourait les terres, sillonnait les régions et les pays pour chasser la rancœur, combattre le malheur et dispenser quelques grains de bonheurs dans les cœurs. Là où elle passait, l'espoir renaissait. L'espoir d'un avenir meilleur et de voir renaître des sourires jusqu'alors perdus. Elle avait poursuivi sa quête avec ferveur, jusqu'à ce qu'elle découvrit Galarém. Elle était tombée amoureuse de ce petit village niché au fond d'une vallée verdoyante, traversée par une rivière à l'eau cristalline et doté d'une population amicale. Elle y avait redécouvert la joie de posséder une famille, des amis, un chez soi. Avant qu'on le lui reprît à nouveau...

Allongé sur une table, Valfgurán rouvrit lentement les yeux. Il tâta le bandage à son côté. Il était imbibé de sang.

- Doucement, dit-elle en lui prenant la main.**
- Ils n’ont pas encore donné l’assaut ?**
- Non. Pas encore.**

Elle remouilla l’étoffe et le passa sur le front chaud du guerrier. Valfgurán gémit faiblement, puis s’apaisa. Il plongea ses yeux dans les siens, sans mot dire, tandis qu’une lueur naissait au fond de ses prunelles d’encre. Gênée, Lyndsia détourna le regard et se mit à fredonner. Néanmoins, elle sentait toujours l’attention du guerrier posé sur elle.

- Je regrette de t’avoir traité de lâche tout à l’heure, s’excusa-t-elle. Je ne le pensais pas.**
- Ce n’est rien...**
- Au contraire ! Si je n’avais pas douté de ton courage, tu serais loin d’ici à l’heure qu’il est.**
- Non. Cela n’aurait rien changé, admit-il.**
- Pourquoi es-tu revenu ? risqua-t-elle finalement.**
- Tu l’ignores donc ?**

La violoniste cessa son geste. Son cœur s’emballa. Elle releva ses yeux sur ceux, azurés, de son compagnon. Valfgurán soutint un instant son regard avant de se dérober à son tour. Une morosité s’empara tout à coup de lui.

- Qui a-t-il ? s’inquiéta-t-elle.**

Il haussa les épaules, l’attention perdue sur le plancher de la salle. C’était la première fois qu’elle le voyait aussi soudainement abattu.

- On ne s'en sortira pas, finit-il par avouer.
- Valfgurán...

Lyndsia comprenait enfin la raison pour laquelle il avait d'abord préféré poursuivre sa route, avant de revenir finalement au village défendre une cause perdue. Le regard de son compagnon s'embrumait de chagrin, ce qui approfondissait la peine de la jeune femme.

Par tous les anges ! maugréa-t-elle. Lyndsia devait à tout prix lui remonter le moral. Son abattement lui déchirait le cœur. Après tout, n'était-elle pas responsable de son sort ?

– Si je fais en sorte que l'on survive à cette nuit, rangeras-tu ton épée ?

Surpris par l'ineptie de sa question, Valfgurán sourit malgré lui.

– Tes rêves trahissent ta raison ! Il y a une différence entre l'espoir et la folie.

– Tu n'as pas répondu à ma question. Fais-m'en la promesse ! Ou je te laisse à ta fièvre.

Sa subite frustration prit le guerrier au dépourvu.

– C'est du chantage !

Elle le toisa sans broncher.

– Bon... Très bien. Si cela peut te reconforter, je t'en fais la promesse. De toute façon, elle ne vaut pas grand-chose au vu de ce qui nous attend. Nous ne verrons jamais la prochaine aube se lever.

Lyndsia soupira intérieurement. Valfgurán avait raison. Jamais il n'y avait eu une once d'espoir pour ces habitants.

– Tout d’abord, c’est toi qui as besoin d’être réconforté, clarifia Lyndsia en reprenant l’étoffe. Et le fait de parler d’espoir a enlevé le masque de contrariété que tu portais sur le visage.

Valfgurán ne put s’empêcher de sourire, quoique tristement.

– Toi-même, tu n’y crois plus. L’espoir s’est envolé...

– Peu importe, souffla-t-elle.

Valfgurán leva la main jusqu’au visage de la jeune femme et l’effleura du bout des doigts. Elle cessa d’humidifier son front, tandis que leurs regards se croisaient à nouveau. Aucun d’eux n’osa parler durant un moment. Ils restèrent immobiles, l’un savourant la délicatesse d’une joue, l’autre tentant de calmer les battements de son cœur.

– Tu sembles si triste... murmura Valfgurán. Tu n’arrives même plus à donner une bonne parole aux gens.

Lyndsia se dégagea de sa caresse. Elle replongea l’étoffe dans la jatte remplie d’eau, l’air de rien, puis ses yeux balayèrent les alentours. Un groupe de survivants s’étaient rassemblés en cercle et demeuraient silencieux, résignés et apeurés.

– Avant, ma foi en l’espoir était inébranlable, reprit-elle d’une voix nostalgique.

– Qu’est-ce qui a changé depuis ?

– Ma vie... Je n’arrive plus à surmonter les épreuves. Pourtant, je me rends compte à quel point tous ici vous avez besoin de cet espoir. Pour affronter avec dignité ce qui nous attend. C’est pour cela que j’avais décidé de rester au départ.

Elle reporta son attention sur le guerrier et lui offrit un sourire épuisé, mais également chaleureux.

– Repose-toi. Je reviens.

Lyndsia lui déposa un doux baiser sur le front et alla récupérer son violon posé sur une chaise. Par la dernière fenêtre non encore obstruée, elle aperçut une clarté. Dehors, le soir tombait, mais un croissant de lune brillait haut dans le ciel vespéral. La violoniste ne put s'empêcher de l'admirer et de repenser à l'antique légende. La lune, disait-on, était la demeure d'Amarante, l'Ange bienveillante qui avait offert l'Amour au monde. Ce même ange qui avait succombé aux affres d'une relation interdite avec un homme. Depuis, elle était peut-être devenue Morshayne, l'Ange de l'Apocalypse, et sa lune s'embrasait peut-être de rouge chaque matin et chaque soir en souvenance de cette blessure du passé, mais rien ne pourrait jamais entacher sa beauté lorsqu'elle trônait majestueusement dans la nuit. La lune demeurait l'étoile des amoureux, et Lyndsia allait offrir au firmament sa plus belle des musiques.

Alors que certains poursuivaient les préparatifs avec ardeur, elle s'avança au milieu du cercle de survivants, son violon en main. Une flambée dans l'âtre éclairait la salle et rehaussait la beauté de la musicienne. Valfgurán n'en fut que plus touché. Il admira, le cœur débordant de passion, la peau de nacre de la jeune femme que des ombres délicates soulignaient. Ses yeux bleu pâle se mirent à briller avec une intensité émouvante. Sa compagne de route semblait faite d'albâtre, telle une statue immortelle, belle comme la nuit sans nuages et digne comme une reine ayant l'obligeance de se mêler au commun des mortels.

Lyndsia bloqua son instrument sous le menton et attendit un instant, les yeux baissés sur les flammes dan-

santes étrangement silencieuses. Une atmosphère indescriptible envahit la pièce, tandis que les danseuses de lumières se reflétaient sur les pupilles de la violoniste. Puis, dans un geste parfaitement maîtrisé, l'archet glissa sur les cordes. L'union enchantait l'air d'une note claire et douce. Les paupières de la jeune femme se fermèrent, alors que l'archet revenait en arrière. La musique emplissait entièrement la salle et apaisa les âmes des survivants. Elle s'empara de chacun, si bien que tous cessèrent leur activité, stoppèrent la condamnation des ouvertures pour écouter la violoniste. Sa mélodie transcendait l'émotion, car l'air joué était aussi triste que beau, aussi mélodieux que poignant. Elle était la mélodie des amours interdites.

L'archet glissait sans discontinuer. Les doigts de la jeune femme volaient sur les cordes, alors que Lyndsia se mouvait gracieusement au rythme de la mélodie. Elle était littéralement habitée par la musique, la vivait, la ressentait au plus profond de son âme pour la restituer à son auditoire avec une générosité et une virtuosité rare. Une larme perla même au coin de ses yeux. Sa sensibilité, son évocation hors des maux de ce monde en toucha plus d'un, et nombreux furent ceux à s'essuyer les joues humides après que la dernière note fut jouée. Note qui perdura dans le silence qui s'ensuivit.

Lyndsia rouvrit les yeux. Ils étincelaient de mille feux. Délicatement, elle retira l'archet de ces quelques cordes qui, une fois unies à la baguette, offraient la plus douce des magies.

— C'était... magnifique ! s'émerveilla l'un des survivants, encore sous le choc de l'émotion.

— Il n'y a pas de mots pour qualifier cela, rajouta un garçon.

Le cercle autour de la jeune femme s'était agrandi. Tous, ainsi que le vieux djar, avaient cessé leur activité pour venir tendre une oreille.

– Merci, sourit Walén. Vous nous avez délesté de nos peurs. Désormais, nous pourrons affronter la fin avec courage.

Lyndsia répondit tristement à son sourire. Elle baissa la tête, alors qu'une ombre voilait ses beaux yeux enchanteurs. Au même instant, un vacarme terrifiant s'éleva d'au-dehors. D'innombrables voix se joignirent pour former un chœur belliqueux, plein de hargnes et de colères. Plusieurs survivants accoururent à la dernière fenêtre non encore obstruée. Ils pâlirent subitement.

– Le sorcier est là ! s'écria l'un d'eux en pointant l'extérieur du doigt.

– Ils sont des centaines ! s'horrifia un autre d'une voix chevrotante. Par Anathör ! Ils sont nombreux !

– Ne paniquez pas ! vociféra le djar. Ne succombez pas à la peur ! Nous sommes des Düllghans ! Saisissez-vous de vos armes !

Valfgurán se redressa péniblement sur la table. Lyndsia le regarda faire, les bras le long du corps, l'archet dans une main et son violon dans l'autre. Ses commissures, d'habitudes toujours relevées, signe de sa joie intérieure, étaient ici affaissées. Tout courage, toute envie de survie s'étaient évaporés de son cœur. Valfgurán le comprit en croisant les yeux affligés de sa compagne de route, toujours brillants, mais de regret à présent. Elle avait aidé ces gens à recouvrer leur vaillance, mais n'était pas revenue uniquement pour cela. Lyndsia était lasse de fuir, lasse de sa malchance et de répandre quelques fleurs d'espoir sur

un lit de flammes. Le monde se dérobaît sous la haine et le malheur, éteignant au passage l'étincelle d'espérance qui couvait encore dans une poignée de cœurs. Rien ne pourrait plus délivrer Aria du Mal qui la rongeaît. Rien, hormis la mort.

Lorsque la porte vola en éclat, Valfgurán poussa un terrible hurlement. Lyndsia ne se défendrait pas, il le savait. Contrairement aux Düllghans qui chargèrent les Targaths avec une ardeur renouvelée ! Les haches s'entrechoquèrent, les lames tintèrent et les cris résonnèrent sous le plafond du donjon. Les derniers habitants de Masharín ne partiraient pas sans combattre. Ils ne s'éteindraient pas sans hurler leur mépris à cette existence qui les privait de toute joie, de toute paix. Cependant, ils ne tiendraient pas longtemps face aux barbares de l'est. Les Targaths portaient des heaumes de bronze, des fourrures épaisses et possédaient une lourde stature de combattant. Déjà, des Düllghans s'effondraient en se tenant les viscères ou un membre arraché par la morsure d'une hache.

Valfgurán manqua de tomber en descendant de table. Son ventre le meurtrissait et il tanguait dangereusement sur ses pieds. Du coin de l'œil, il aperçut une silhouette lui foncer dessus. Se saisissant de son épée, il fit face au Targath au moment où ce dernier balançait sa hache. Valfgurán para l'attaque in extremis. Néanmoins, son poignet craqua douloureusement et la blessure à son ventre se rouvrit. Serrant les dents, il recula pour la première fois devant un adversaire. L'imposant Targath le dominait froidement. Un rire macabre s'éleva de son heaume de bronze. Le barbare savait que son adversaire ne tiendrait pas longtemps ainsi blessé. De même, personne aux alentours ne pouvait plus l'aider.

Savourant sa victoire à portée de main, le Targath frappa avec plus de violence et de ferveur. Valfgurán peina à dévier le coup et dut esquiver le suivant. Cependant, la hache de son ennemi se planta dans le bois de la table et lui offrit une chance inespérée de renverser la situation. Aussitôt, Valfgurán frappa le flanc exposé de son adversaire et enfonça sa lame entre les côtes du barbare. Le Targath hurla de douleur et s'écroula au sol.

Valfgurán l'acheva d'un coup de pied dans la nuque, puis chercha la violoniste du regard. Il prit alors conscience des combats acharnés qui se déroulaient dans la salle. À la lueur de l'âtre, une vingtaine de Düllghans affrontaient des Targaths toujours plus nombreux. Le plancher disparaissait sous des corps sans vie et une forte odeur de sang emplissait déjà la pièce. Les duels étaient anarchiques. Chacun défendait sa vie aux dépens des autres. Non loin, Valfgurán aperçut la jolie rousse tomber à genoux, son meurtrier armé d'une paire d'épées la surplombant triomphalement. Terrorisée, la Düllghane se tenait le ventre à deux mains, là où une tache rouge grandissait sur le lin de sa robe. Le Targath la laissa à sa souffrance et avança vers sa prochaine victime. Des gouttelettes de sang tombaient du bout de ses lames. Valfgurán sentit une panique indicible l'envahir lorsqu'il réalisa la cible du barbare. Debout au milieu des combats, les larmes aux yeux, Lyndsia détourna son attention des morts à ses pieds pour s'avancer vers la porte.

— Noooooon ! hurla Valfgurán.

Impuissant, il regarda le Targath se dresser dans le dos de la violoniste et lever ses épées. Les lames sifflèrent vers le cou de la musicienne, mais un pied de chaise s'interposa. Le vieux djar, Walén, lâcha une bor-

dée d'injures à l'adresse de l'escrimeur. Puis il frappa le pillard de son bâton improvisé et lui brisa le genou droit. Lyndsia ne sembla pas prendre conscience de l'affrontement qui se déroulait juste derrière elle. Elle continua de marcher en direction de la mort, car au-delà de l'entrée pour l'instant dégagée, la cour regorgeait de Targaths avides de massacres.

— Lyndsia ! Ne fais pas ça !

Désespéré, Valfgurán clopina dans sa direction. Il voulait la retenir, la protéger et l'emmener loin de cette folie ! L'instant d'après, la violoniste disparaissait dehors. Valfgurán sentit ses jambes se dérober sous lui. Il se rattrapa à une poutre et continua à se diriger éperdument vers la sortie. Son cœur se serra d'angoisse comme plus aucun pillard ne passait le seuil de la porte. Autour de lui, dans un revirement de situation temporaire, les Düllghans prenaient le dessus sur les Targaths. Mais Valfgurán le remarqua à peine. Il réussit enfin à atteindre la porte du donjon. L'air vivifiant de l'extérieur lui fit prendre conscience de la lourdeur et de la fétidité qui régnaient dans la salle. En outre, ce qu'il vit dehors le stupéfia. Toute la rue face à la tour, éclairée par une lune brillante, disparaissait sous la masse oppressante d'une armée aussi grande qu'hétéroclite : des guerriers attendaient aux côtés de fiers cavaliers, des hommes endurcis se tenaient aux côtés de vieillards maigrelets et des Targaths patientaient aux côtés de Düllghans à l'étrange regard, ces derniers semblant être totalement convertis à la cause de Drakás. Devant cette force de destruction, le sorcier était là, son iris rouge luisant dans la nuit. Non loin de lui, l'énorme Glashark toisait la jeune femme qui se présentait, seule et si fragile face à tant d'hommes féroces.

L'armée encercla Lyndsia. Valfgurán chancela. Il continuait à perdre du sang et sa vision se brouillait. Pire que tout, un monde s'écroulait sous lui. Plus rien ne pouvait sauver celle qu'il aimait. Horrifié, désespéré, il s'effondra lorsque, sur un hochement de tête du sorcier, la marée humaine se rua sur la jeune femme. Une perle d'humanité allait s'éteindre, et lui ne pourrait que regarder cet atroce spectacle.

Lyndsia ne montra aucune peur. La joie s'était éclip­sée de ses doux traits et l'espoir avait résolument disparu de son regard. Alors que les pillards arrivaient sur elle, Lyndsia leva simplement son arme et commença à s'en servir. Contre toute attente, les Targaths hésitèrent. Ils ralentirent, tandis que leurs cris se tarissaient peu à peu. Ils réduisirent le cercle jusqu'à se tenir à moins de deux mètres de la musicienne, se questionnant du regard, indécis, avant de reculer pour lui laisser un peu de place. Un étrange silence se répandit sur Masharín, seulement brisé par la triste musique que produisait Lyndsia. Drakás décroisa les bras de sa poitrine. Son unique œil dénotait une réelle surprise.

— Tuez-la ! Je vous l'ordonne !

Valfgurán vit un petit garçon, sans doute d'origine dülghane, aux bras écorchés et aux yeux d'un gris profond, sourire à la jeune femme. La lueur malsaine au fond de ses prunelles avait disparu. La musique l'envoûtait totalement et chassait la noirceur de son cœur !

Lyndsia continua de jouer en toute indifférence. Son archet glissait sur les cordes avec une force et une volupté que Valfgurán n'aurait jamais pu imaginer. La musicienne n'était plus, seule la musique, divine et magistrale, existait. Valfgurán se laissa transporter par la mélodie, son es-

prit fut emmené dans un monde plein de promesses et de rêves. L'air lui évoquait le courage, la loyauté, l'amour et le bonheur. Il se sentait revigoré et purifié. Des centaines de Targaths affichaient la même sérénité sur leur visage, car ils avaient ôté leur heaume de bronze. Valfgurán ne comprenait pas comment un tel miracle était possible.

Un papillon s'approcha de la violoniste transcendée et absorbée par son génie. Il voleta autour d'elle, ses ailes se mettant à briller de mille et une couleurs dans la nuit. Des fleurs renaissaient de la boue du sol autour de la musicienne. Leurs pétales étincelaient comme de véritables lucioles, tandis que la Lune dardait des rayons argentés sur la muse de la nature. Lyndsia n'en fut que plus belle. Belle non pas comme un rayon de soleil, mais comme une fleur pleine d'espoir au milieu des cendres de la tourmente. Les ténèbres reculaient devant sa musique, et le pouvoir de Drakás s'amenuisait.

Son iris rouge sang fixa la jeune femme avec fureur. Il leva la main dans sa direction et brisa subitement la musique. Lyndsia porta ses mains à sa gorge et serra jusqu'à s'étrangler elle-même, tandis que son violon éclatait en mille morceaux sur une pierre du sol.

– Je te hais toi et ta musique ! la maudit Drakás. Qu'éprouves-tu maintenant que tu ne contrôles plus ton corps ? Sache que j'ai ce pouvoir, et bientôt le monde m'obéira !

– Pas aujourd'hui, l'estropié, gronda Glashark.

L'énorme Targath leva son marteau et l'abattit de toutes ses forces sur le bras tendu du sorcier. Un horrible craquement retentit, suivit d'un long hurlement de dou-

leur. Drakás se tint le bras invalide tout en reculant, telle une bête acculée.

– Qu'éprouves-tu maintenant que nous ne sommes plus sous ton emprise, sorcier ? continua le khán des Targaths en avançant sur lui, l'air impitoyable. Tu es seul, alors que j'ai récupéré mon armée !

Drakás leva son membre épargné, main tendue vers la gorge du khán, mais rien ne se produisit.

– Ah ! ricana le puissant Targath. On dirait que la douleur et la peur t'empêchent d'user de ta sorcellerie !

– Que vas-tu me faire ? s'écria Drakás. Tu ne peux me tuer ! Sans moi, jamais tu n'aurais pu aller aussi loin ! Tu as une dette envers moi !

– Une dette ? Je n'ai nul besoin d'un couard pour réduire en cendre la Düllghanie ! Tu t'es servi de nous, cracha Glashark. Tu manipules les esprits et nous as asservis comme des esclaves. Il n'y a rien de plus lâche... Tu as survécu une première fois à mon courroux. Mais sache que personne n'est au-dessus d'un Targath ! Personne !

– Je peux t'offrir l'immortalité ! Tu régneras sur le monde avec ton peuple ! gémit le sorcier. Je tuerai tous ceux qui te feront de l'ombre !

– Aucun Targath n'a besoin d'aide pour tuer un homme. Sache-le !

Glashark leva son marteau au-dessus de sa tête, prêt à défoncer une seconde fois le crâne du sorcier.

– Idiot ! lança le sorcier. Sans moi, tu resteras un pauvre chef sans renommée ! Tandis que je resterai dans les mémoires comme le grand Drakás qui a failli renverser le monde !

– Failli, comme tu dis. Et dans les mémoires, tu ne seras plus aussi grand que ça sans ta tête.

Glashark abattit son arme sur le sorcier et lui broya le crâne. Drakás s’effondra dans la boue. Valfgurán s’élança aussitôt vers Lyndsia. La jeune femme s’était agenouillée et se massait le cou fébrilement. Elle releva des yeux larmoyants sur le guerrier qui accourait jusqu’à elle. Valfgurán l’a pris dans ses bras et la serra tendrement.

– J’ai cru t’avoir perdu !

Lyndsia répondit à son élan de tendresse.

– C’est fini, maintenant, souffla-t-elle. J’ai arrêté de fuir.

Les survivants sortaient du donjon. Ils regardaient la scène avec des yeux tantôt attendris sur les amants, tantôt méfiants sur les Targaths. Même la jolie rousse était présente. Valfgurán fronça les sourcils. Il n’y avait plus aucune trace de sang sur sa robe de lin. Soudain, il réalisa que sa propre douleur à son ventre s’était elle aussi évanouie. Il releva sa tunique de cuir et découvrit une fine ligne claire sur sa peau, là où la flèche sans doute empoisonnée avait transpercé sa chair.

Le vieux djar s’avança et incita le guerrier et la violoniste à se relever.

– Je m’étais trompé sur votre compte, déclara-t-il à l’attention de Valfgurán. La capacité d’ôter une vie comme vous le faites, avec tant de facilité, n’est pas un don. C’est une malédiction. En revanche, fit-il en se tournant vers la violoniste, vous avez chassé le Mal du cœur des Targaths. L’envoûtement de Drakás n’a pas résisté à votre magie.

— J’ignorais qu’il avait le pouvoir de contrôler les gens. Je n’ai fait que laisser mon cœur dicter ma conduite, répondit Lyndsia, troublée. Je ne suis pas une magicienne.

— L’Amour est une magie, sourit Walén. Il en est de même pour la musique. Chaque joueur de flûte, chaque harpiste dispense un peu de magie à chaque note. Seul le degré diffère d’une personne à une autre. N’avez-vous pas remarqué avec quelle facilité vous envoûtez les gens quand vous jouez de votre violon ? Vous êtes une magicienne, que vous le vouliez ou non vous avez ce don !

Lyndsia médita ses paroles, perplexe.

— Et maintenant ? s’enquit Valfgurán alors que le chef des Targaths approchait.

Glashark plissa les yeux, son marteau couvert de ceruelle toujours en main.

— Nous ne voulions pas de cette guerre. Nos rivalités pourront attendre un peu.

— Cela veut dire que vous nous laissez en paix ?

— Ce qui s’est passé aujourd’hui n’enlève rien à la rancœur que nous avons à votre égard, rétorqua froidement le khán. Les Targaths ont toujours haï les Düllghans. Mais pour l’instant, soyez en paix. Trop de gens sont morts à cause d’un fou.

Il pivota vers Lyndsia.

— Merci pour ce que vous avez fait. Sans vous, le sorcier aurait continué à nous manipuler. Adieu !

La poignée de survivants assista au départ de leurs ennemis. Cependant, leur armée ne repartit pas toute entière, une cinquantaine de Düllghans hébétés restèrent

plantés là. Le petit garçon, aux yeux gris, se précipita vers la Düllghane aux cheveux roux.

– Ma tante ! s'écria-t-il, heureux et plongeant dans les bras de la jolie demoiselle.

– Tout est bien qui finit bien, sourit Valfgurán.

– Presque, reprit Lyndsia. N'avais-tu pas promis de ranger ton épée si l'on survivait ?

Valfgurán lui jeta un regard agacé.

– Bien sûr, mais ça ne comptait pas. Il n'y avait aucun espoir et j'avais accepté sur un coup de tête.

– Ça ne change rien, affirma-t-elle. Une promesse reste une promesse.

Valfgurán soutint un moment les yeux bleus de la jeune femme et y perçut un changement. Quelque chose différait dans son regard, mais quoi ? En faisant plus attention, il y discerna des pointes d'or ici et là, ce qui les rendait d'autant plus beaux.

– La magie te rend encore plus belle...

– Tu n'as pas répondu. Alors ?

– Je ne puis te dire non, abdiqua-t-il. Très bien. J'accepte.

Lyndsia sourit et l'embrassa tendrement. Valfgurán sentit son cœur battre la chamade. Leurs lèvres s'éloignèrent doucement.

– Voilà, souffla-t-elle. Maintenant, tout est parfait.

FIN

NOVEMBRE 2013

Chapitre 3

Y
M
A
G
I
N
È
R
E
S

Les Légendes de l'Histoire



*À paraître au
premier semestre 2014
le numéro 3 du webzine Ymaginères :
Les Légendes de l'Histoire*

LE WEBZINE VENU D'AILLEURS

GRATUIT



EXINADHEL
Fantôme
Anthropologue

des humains
pour les nul
2012

Jessey



*Le langage est-il le propre
de l'humain ?*

Laurent Pendarias

<http://laurentpendarias.com/>

Illustration

Jessica Bollinger

<http://lemondedejessy.over-blog.com/>



Les singes vervets¹, étudiés par Dorothy Cheney et Robert Seyfarth, sont capables d'émettre un signal selon le danger repéré. On sait qu'ils alertent leurs congénères de la présence d'un prédateur en émettant trois vocalisations distinctes, renvoyant l'une au léopard, l'autre à l'aigle, la dernière au python. Dans le premier cas, les vervets courent se réfugier près d'un arbre et se tiennent prêts à y monter, dans le deuxième ils cherchent un buisson où se cacher, dans le troisième les primates se mettent debout sur leurs pattes de derrière et regardent vers le bas. Dans la jungle, si un prédateur vient à s'approcher, les singes réagissent.

Ceci pourrait nous inciter à penser que les animaux terriens possèdent un langage comme les humains. Pourtant

1 Dorothy Cheney et Robert Seyfarth, *How Monkeys See the World*

l'animal est traditionnellement considéré comme un être inférieur.

Astaroth, le diable philosophe, dans le deuxième livre de sa *Moquerie* écrit que « la honte est dans les yeux » or « personne n'a honte devant des enfants ou des bêtes ». Métatron, l'archange scribe, ajoute dans son *Commentaire moyen à la Moquerie d'Astaroth* « avec les animaux on peut se mettre tout à fait à son aise : nulle crainte qu'ils aillent raconter ce dont ils ont été les témoins. » Tous les peuples humains possèdent au moins une langue (latin, adûnaïque, grec, français, anglais, sindarin, dothra-ki, etc.). En revanche, on n'a jamais vu un animal dénoncer un crime. Ils sont capables d'exprimer des émotions (joie, peur, envie) mais peut-on qualifier leur système de communication de langage ? Pourquoi n'ont-ils jamais parlé dans les cas extrêmes ? À l'inverse Ovide, le poète humain, rapporte dans ses *Métamorphoses* le mythe de Philomèle. Procné, son beau-frère, la viole, lui tranche la langue et la fait enfermer dans une bergerie pour qu'elle ne dise rien. Philomèle parviendra malgré tout à avertir sa sœur en tissant une toile. Quand l'humain veut communiquer il trouve toujours un moyen.

Le problème se pose de savoir si on peut parler d'un « langage » animal, compris comme un système de signes permettant l'expression et la communication, ou s'il faut au contraire distinguer un langage « spécifique » à l'homme. L'être humain est un animal, au sens biologique, mais il s'agit ici de le comparer aux autres animaux pour mieux le définir.

Le langage est-il le propre de l'humain ?

CHAPITRE 1) QUID DE LA COMMUNICATION ANIMALE ?

Pour le sens commun, le langage est le propre de l'humain puisque :

- Tous les peuples humains des différents univers emploient au moins une langue.
- On ne discute pas avec les animaux.

Mais il ne faut pas s'arrêter à ces réflexions qui témoignent d'une fausse évidence. Casse-Montagne, le nain philosophe, défend l'idée suivante dans le douzième chapitre des *Coups de marteau* : ce n'est pas que les animaux n'ont pas de langage, c'est que nous ne les comprenons pas. Tout être conscient est orgueilleux. Sous prétexte qu'il ne comprend pas ce que disent les animaux, il en conclut que les animaux ne parlent pas. Mais pourrions-nous prétendre que ces satanés Elfes ou que les magnifiques Fées ne parlent pas sous prétexte que nous ne les comprenons pas ? Assurément non. Il faut donc se pencher sur la question d'une communication animale.

a. Dauphins et oiseaux : communication gratuite.

Les dauphins et les oiseaux semblent capables de communiquer pour communiquer, c'est-à-dire qu'ils sont capables de communiquer sans chercher à transmettre une information. Ceci correspondrait assez bien à ce que le géant Jak'k décrivait comme la fonction phatique du langage humain (nous disons « allô », « bonjour » sans but précis si ce n'est maintenir le lien avec les autres humains).

On sait que l'expression gestuelle, faciale ou vocale des émotions modalise la plupart du temps les interactions entre partenaires ainsi le grognement du chien est

l'expression de son agressivité, mais inséparablement un avertissement à l'égard de l'intrus

Le démon Béhémoth avance, dans *Les anges pensent-ils ?*, que le chant des oiseaux, comme celui des grands mammifères marins, n'a aucun intérêt puisqu'il ne transmet aucune information. L'archidiabole Charles Bransoth ajoute, dans *Born to Sing : Angel Song*, que l'oiseau chanterait pour attirer les femelles de même espèce et marquer son territoire. De même le « préchant » (*ar'k'kk'nar*) des oisillons, chant immature comparable au babil de l'enfant humain n'a qu'une fonction sociale.

Les intellectuels de la dimension *Demonheim* concluent donc à la stupidité et à l'infériorité des anges puisque loin d'avoir une fonction utilitariste, le chant de ces « piafs » servirait avant tout à créer du lien entre les membres d'une famille et ensuite avec les citoyens des cités. Cet argument fut plusieurs fois avancé par les idéologues diables pour justifier le statut inférieur des anges et donc leur extermination.

Ces études nous permettent d'envisager un système de communication, qu'on ne soupçonnait pas, néanmoins on ne peut parler de « langage » puisque ces espèces ne communiquent pas des informations complexes comme le font les humains.

b. Abeilles : communiquer une information précise.

Il faut alors ajouter que d'autres animaux sont capables via leur « langage » de transmettre des informations précises. Ainsi les recherches de Von Niche, le vénérable dragon d'or, ont prouvé une sorte de communication chez les abeilles. La danse sert aux abeilles à renseigner leurs compagnes sur leurs trouvaillles et à les y guider par des

indications portant sur la direction et sur la distance. Le sens commun parle alors du « langage des abeilles ».

Pourtant Ben Ebéniste, l'artiste elfique, dans ses *Problèmes de Tolkienite générale* a pointé sept différences avec le langage humain.

- N'étant pas vocale mais gestuelle, la communication chez les abeilles s'effectue nécessairement dans des conditions qui permettent une perception visuelle, sous l'éclairage du jour ; elle ne peut avoir lieu dans l'obscurité. Le langage humain ne connaît pas cette limitation.
- Une différence capitale apparaît aussi dans la situation où la communication a lieu. Le message des abeilles n'appelle aucune réponse de l'entourage, sinon une certaine conduite, qui n'est pas une réponse. Cela signifie que les abeilles ne connaissent pas le dialogue, qui est la condition du langage humain.
- Le message d'une abeille ne peut être reproduit par une autre qui n'aurait pas vu elle-même les choses que la première annonce.
- L'abeille ne construit pas de message à partir d'un autre message. Chacune de celles qui, alertées par la danse de la butineuse, sortent et vont se nourrir à l'endroit indiqué, reproduit quand elle rentre la même information, non d'après le message premier, mais d'après la réalité qu'elle vient de constater. Or le caractère du langage est de procurer un substitut de l'expérience apte à être transmis sans fin dans le temps et l'espace, ce qui est le propre du symbolisme et le fondement de la tradition linguistique.

- Il sera facile d'observer que le contenu du message se rapporte toujours et seulement à une donnée, la nourriture, et que les seules variantes qu'il comporte sont relatives à des données spatiales. Le contraste est évident avec l'illimité des contenus du langage humain.
- De plus, la conduite qui signifie le message des abeilles dénote un symbolisme particulier qui consiste en un décalque de la situation objective, de la seule situation qui donne lieu à un message, sans variation ni transposition possible. Or, dans le langage humain, le symbole en général ne configure pas les données de l'expérience, en ce sens qu'il n'y a pas de rapport nécessaire entre la référence objective et la forme linguistique.
- Le message des abeilles ne se laisse pas analyser (il est indécomposable).

Ben Ebéniste peut alors conclure que le « langage des abeilles » n'est pas un langage mais juste un code de signaux.

c. Les Primates peuvent mémoriser quelques mots humains.

On pourrait alors finir par l'étude des primates dont on dit qu'ils sont les animaux les plus proches de l'homme. Les chimpanzés sont capables d'utiliser des objets et une forme de technique alors pourquoi pas le langage ?

On n'a jamais trouvé de culture humaine, aussi isolée soit-elle, qui ne possède pas de langage. Même les tribus lycanthropes du *Muspelheim*, l'enfer de feu, disposent d'un dialecte. À l'inverse, toutes les expériences menées sur des primates n'ont pas abouti à l'apprentissage d'un langage. Aucun langage permettant de formu-

ler un nombre infini de phrases à partir d'un nombre fini de « mots ». L'aspect productif du langage (capacité à combiner des mots pour former de nouveaux sens) n'apparaît jamais chez les primates. Ils peuvent mémoriser quelques dizaines de mots mais n'ont pas cette capacité à combiner des mots pour créer une infinité d'énoncés.

d. Les Perroquets imitent la voix humaine.

Les perroquets, comme beaucoup de monstres diaboliques, sont capables d'imiter la voix humaine. Ne peut-on pas affirmer qu'ils possèdent la « parole » ? Descartes, le sorcier liche, refuse dans sa *lettre du 23 novembre 1646 au marquis de Riv* de reconnaître le langage des perroquets. Ils ne parlent pas à propos des choses qui se présentent. Ils répètent. Ainsi pourrait-on les comparer aujourd'hui à des dictaphones qui enregistrent et répètent (sans connaître le sens de ce qu'ils répètent).

Il en va de même pour les manticores, les sirènes et autres créatures surnaturelles qui imitent la voix humaine pour entraîner quelques malheureux dans des pièges mortels.

Les différents animaux étudiés présentent quelques caractéristiques du langage humain mais on ne rencontre aucun « langage » animal qui possède la complexité du langage humain. Ceci nous permet de mieux comprendre ce que le langage humain a de spécifique mais pouvons-nous arrêter là la comparaison ? Au lieu de comparer l'humain à des êtres jugés, par la tradition, « inférieurs », ne faudrait-il pas le comparer avec des créatures « supérieures » avant d'affirmer que le langage est le propre de l'humain ?

CHAPITRE 2) DIEU EST LE VERBE.

Nous ne traiterons pas dans cette section des Olympiens, des Vanes, des *dingirs* et de tous les *pseudothei*, autrement dit de tous les dieux anthropomorphes. Nous les considérons, comme les sorcières et les liches qui ont acquis des pouvoirs magiques par enchantement ou pacte, comme des humains augmentés. La réflexion se portera sur l'hypothèse d'une super-entité démiurgique, nommée selon les mythologies Eru Illùvatar, Dieu, Déesse, Yavhé, Créateur, Chaos ou encore Chuck Norris.

e. Dieu est verbe

Selon différentes traditions religieuses humaines, le Dieu principal des Juifs, des Lopins, des Phylums, des Résédas et des Néphilims aurait créé l'univers par la Parole. « Que la lumière soit et la lumière fut ». À supposer que Dieu existe, on ne peut plus prétendre que le langage est le propre de l'humain puisque Dieu possède également la parole.

Selon l'incipit de *l'Évangile selon St-Hypathie*, au commencement la parole était avec Dieu. « La parole » ou « le verbe » selon les traductions, sous-entendu le *logos* résédien. Si on suppose que cet évangile parle de Chuck Norris, comme les onze autres évangiles synoptiques, on doit interpréter cette « Parole » comme étant Chuck Norris lui-même.

L'hypothèse religieuse invaliderait donc notre hypothèse.

f. Mais Dieu est au-delà du langage : théologie négative

Dieu est-il concerné par le langage ?

Une tradition mystique a développé au Moyen âge terrien une théologie négative. L'idée est la suivante : on ne peut pas parler de Dieu puisque Dieu excède le langage. Je ne peux dire de Dieu qu'une chose : ce qu'il n'est pas. Il n'est pas carré, pas fini, pas mauvais, pas mortel. Il n'est pas. Je ne peux parler de Dieu que sur le mode de la négation.

Comme l'expliquait l'archange Métatron dans son cours du 27 Lughnasad 6981 : L'existence est un prédicat inférieur. Si on dit qu'il existe, oui mais éminemment (en un sens supérieur). On ne peut dire de Dieu qu'il est bon puisqu'il est au-delà de la bonté. Ce qu'il n'est pas c'est aussi ce qu'il est : il est éminemment. Ce qu'il n'est pas, il l'est éminemment (en un sens supérieur). Il existe en un autre sens que toutes les autres existences que me présente le monde. Dieu n'est pas bon. Il n'est pas bon, il est éminemment bon : toutes les bontés de la Terre ne nous en donnent qu'une vague idée.

Il découle de cette théorie que si on croit à l'existence de Dieu, en tant qu'être infini (ou être suréminent), on ne peut pas en parler. Dieu excèderait le langage. Donc ce que nous nommons « langage » ne conviendrait pas non plus à Dieu (et de ce fait l'usage serait limité aux humains).

g. Dieu, invention du langage

On peut également opposer une critique athée à cette conception religieuse. Rien ne prouve que ce Dieu principal existe. Selon Nietzsche, dans *le Crépuscule des blagues*,

Déesse² serait une invention du langage. En effet, l'humain aurait inventé une série d'abstractions au point d'inventer une entité abstraite.

Nous arrivons donc à la conclusion que le « langage » tel que nous le définissons ne concerne ni les animaux ni Dieu, et serait logiquement réservé à la classe des hommes.

CHAPITRE 3) LE LANGAGE EST LE PROPRE DE L'HOMME

h. Distinct de Dieu et des animaux.

Le sorcier liche Descasserolles défend la thèse que le langage est le propre de l'homme (en s'incluant lui-même dans cette catégorie malgré son statut de goule cadavérique) dans sa *lettre du 23 novembre 1646 au marquis de Riv.* Le langage, en tant qu'expression de la pensée est propre à l'homme puisque l'homme a une âme qui a des pensées. Les animaux peuvent seulement copier un pseudo-langage par dressage.

Ensuite Descasserolles réfute les arguments de Casse-Montagne. Si les animaux sont capables de nous communiquer leurs passions, pourquoi ne pourraient-ils pas nous communiquer leurs pensées ? En effet un chien peut très bien nous exprimer sa joie, sa peur, sa tristesse ou son envie de jouer. Pourquoi ne trouve-t-il pas un moyen de nous parler de mathématiques, de paix, d'art ou de vacances ?

Le langage humain serait l'expression de la pensée.

2 Rappelons que pour le peuple des néphilims, le nom de la créatrice de l'Univers s'écrit toujours au féminin.

Ben Ebéniste, l'artiste elfique, présente le langage comme l'essence des elfes. Il faut distinguer le signal (cri, son) du symbole. L'animal obéit à la parole parce qu'il a été dressé à la reconnaître comme signal ; mais il ne saura jamais l'interpréter comme symbole. Pour la même raison, l'animal exprime ses émotions, il ne peut les dénommer.

Enfin on pourrait conclure par le mystère présenté par le linguiste humain Noam Chomsky dans *Réflexions sur le langage* : Comment peut-on apprendre à parler à partir d'un nombre d'énoncés fini ? Aux quatre coins de la planète, des enfants apprennent à parler une langue en entendant des gens parler. Comment expliquer que l'humain comprenne une langue (avec toute sa complexité, ses règles de syntaxe et de grammaire) sinon que l'humain possède une prédisposition innée pour apprendre le langage ?

CONCLUSION

Condillac, le terrien, a écrit : « Il serait peu curieux de savoir ce que sont les bêtes [...] si ce n'était un moyen de connaître mieux ce que nous sommes. » L'homme est l'objet réel du discours sur l'animal parce que ce dernier n'est pris en vue qu'en tant que sa nature est susceptible d'éclairer celle de l'homme, en distinguant en l'homme ce qui est proprement humain de ce qui lui est commun avec l'animal.

Ainsi que l'explique Marcel Détienné dans *l'invention de la mythologie* les mythes parlent des hommes. Face aux critiques (l'immoralité des mythes) Théagène, le porte-parole des poètes, aux environs de 510 avant J.C.,

est un des premiers apologètes de *l'Illiade*. Son système de défense est fondé sur ce que Porphyre appelle l'allégorie, mais que Platon désigne par sous-entendu.

Bref, l'objet réel du discours sur les animaux et sur les dieux est encore et toujours l'homme ! Les humains passent leur temps à se regarder le nombril et quand ils s'interrogent sur autrui c'est toujours pour le rapporter à eux.

Je n'imagine même pas le choc de civilisation qui adviendra quand les archanges autoriseront les autres univers à communiquer ouvertement avec les terriens. Ces derniers seraient capables de considérer les elfes, les nains, les diables, les géants, les drows et les anges comme des sous-espèces tant qu'ils n'auront pas eu une conversation avec eux.

Déjà que les Humains peinent à discuter avec leurs fantômes. En tant que premier secrétaire de *La ligue pour les droits des fantômes* je m'insurge de constater que les vivants continuent de faire la sourde oreille à nos appels. Comment peuvent-ils prétendre qu'on ne communique pas avec eux quand on déplace leurs meubles, qu'on déclenche des feux inexpliqués et qu'on leur envoie des cauchemars ?

IXINAPHEL (fantôme anthropologue),
Les humains pour les nuls, 2012



*Les expériences de
Philadelphie*

Pierre Godard

Illustration

Guillaume Czakow

<https://www.facebook.com/tchekoffyaroslav>

*Pour les livres de Pierre Godard
édités par les éditions EDILIVRE, voir
le site www.edilivre.com*

*Pour les livres édités par les édi-
tions MANGROWE, contacter l'auteur
à l'adresse mangrowe@orange.fr*



Un sens commun qui ne souffre aucune contestation et sans lequel la vie deviendrait impossible, nous enseigne que le passé est inamovible par essence et que l'avenir est incertain par essence. C'est grâce à ce phénomène que la Française des Jeux fait fortune ; car tous les perdants garderaient leur argent, s'ils savaient qu'ils allaient perdre.

Pour essayer d'y voir plus clair, nous allons introduire ici une discussion sur l'essence du temps.

Pour certains théoriciens, le temps n'existe pas. Ils arguent que, en physique, le temps ne s'introduit que pour décrire le mouvement d'un corps matériel quelconque, et que dans les équations qui décrivent ce mouvement, la variable temps est parfaitement réversible. L'équation reste parfaitement valable si on fait marcher le temps à l'envers ; par exemple, pour une pierre qu'on lance en l'air et qui décrit une parabole dont les paramètres sont

connus, il est strictement équivalent d'estimer la vitesse et la position de la pierre avant ou après l'instant auquel on se place.

Ces théoriciens, adeptes de la théorie de l'inexistence du temps physique, voient l'Univers parfaitement immobile, déployé dans toutes les directions de l'espace, qui sont alors au nombre de quatre. Il n'y a ni passé, ni avenir. Les notions de passé et d'avenir sont uniquement des illusions dont seraient victimes les êtres pensants. Ils se déplaceraient selon une dimension spéciale de l'espace, la quatrième, qu'ils appellent *temps*, et voient le paysage se modifier pendant cette progression, un peu comme un voyageur dans un train voit le paysage se modifier pendant son voyage – mais le paysage nouveau qu'il contemple par la fenêtre existait évidemment tel quel avant son passage, et existera également tel quel après, du moins dans la majorité des cas (sauf tempête violente ou autre événement catastrophique) ; il n'a fait que se déplacer le long de la ligne de chemin de fer, et sa psychologie d'être pensant associe à ce déplacement sur la voie ferrée la notion de déplacement dans le temps – alors que le paysage, répétons-le, existait avant lui et existera après lui. Mais le voyageur a bougé dans l'espace ; il l'exprime en disant qu'il a bougé dans le temps.

Si ce voyageur reste immobile pendant une longue période, il verra quand même le paysage se modifier – par exemple, la chute des feuilles des arbres en automne – pour les tenants de l'inexistence du temps, il s'est déplacé, malgré son immobilité dans les trois dimensions habituelles de l'espace, psychologiquement selon la quatrième, appelée *temps* ; c'est pour cela qu'il a vu le paysage se modifier – ou les rides de son visage se creuser.

Ainsi, tous les êtres vivants, selon cette théorie, se déplacent ensemble sur la quatrième dimension d'espace et échangent constamment entre eux des signaux pour synchroniser leurs horloges personnelles dans leur voyage individuel. Cette synchronisation, qui réussit bien globalement, est localement imparfaite ; ainsi, le temps passé sur le fauteuil du dentiste paraîtra plus long que celui passé dans les ébats amoureux, et ces écarts ne sont pas à prendre à la légère ; mais, sorti du cabinet du dentiste, le patient fera la correction psychologique nécessaire en jetant un regard sur sa montre ; de même pour les amoureux, qui sont surpris de voir la nuit, ou le matin, arriver si vite, mais qui, s'ils possèdent une horloge, n'auront quand même pas de problème pour arriver à l'heure à leur travail.

Le Professeur Liu Manchu, soixante-trois ans, barbichette à la Ho-Chi-Minh, originaire de Chine, mais resté à Philadelphie après ses études, s'agaçait du caractère insaisissable du temps et se demandait ce que cela pouvait bien cacher. Il avait choisi Philadelphie comme siège de son cabinet en hommage à un phénomène qui avait bouleversé les fondements de la physique et même de la vie quotidienne des gens ordinaires. Ce phénomène, resté dans les mémoires sous le nom d'« Expérience de Philadelphie », la première de ces annales particulières, relatait en termes aussi objectifs que possible, avec témoignages, photos et même un rapport secret de la CIA à l'appui, comment une expérience de l'armée américaine pendant la II^e guerre mondiale avait mal tourné. Elle avait monté sur un navire de guerre américain, le destroyer USS Eldridge, ancré dans la rade de Philadelphie, d'énormes générateurs de courant alimentant de puissants électro-aimants.

Elle en espérait des perturbations du champ magnétique environnant tellement fortes que le navire deviendrait invisible aux ondes radars, et donc indétectable par l'ennemi. L'expérience réussit tellement bien que le navire devint invisible tout court, le 12 août 1943, pendant environ trois heures, et fut aperçu au même moment sans équivoque possible pendant quelques minutes à Norfolk, plusieurs milliers de kilomètres au nord, avant de se retrouver dans la baie de Philadelphie. Mais pas comme si de rien n'était : le navire avait subi des dommages et l'équipage de graves troubles psychologiques : perte de mémoire, perte du sens de l'orientation, terreurs nocturnes, etc. Pour le P^r Manchu, c'était un contexte culturel idéal pour ses propres réflexions et expériences. Il sentait bien que le temps, au caractère impalpable, n'était pas une grandeur physique comme les autres. Il avait bien l'intention de démontrer la théorie de la nature lisse et filiforme du temps en s'engouffrant dans la brèche ouverte par l'expérience de Philadelphie. Après plusieurs hésitations, il décréta, lui aussi, que, puisque le temps était aussi insaisissable, le plus simple était de supposer qu'il n'existait pas, qu'il n'était qu'une illusion produite par le cerveau des êtres pensants et mémorisants qui se déplaçaient, en fait, le long de la quatrième dimension d'espace comme des insectes sur un rameau de cette construction arborescente qu'était l'Univers.

Certes, la vision d'un Univers aussi statique était un peu déprimante et de nature à décourager les initiatives. Mais elle n'était pas sûre, et mieux valait parier que le temps existait et que l'avenir personnel dépendait aussi des actions qu'on était amené à engager, pour le cas où le temps existerait réellement. L'univers statique était le comble du fatalisme : tout était déjà écrit.

Mais puisque tout était déjà écrit, la prévision de l'avenir devait être possible. De la part des êtres pensants et mémorisants que nous sommes, sauf exception à vérifier du côté des voyants, la prévision était interdite, tant était tenace l'interdiction qui leur était faite d'être conscients d'autre chose que de l'instant, réduit à un point mathématique, dans lequel leur vie mentale se concentrait, sans espoir d'en sortir.

Le P^r Manchu formula l'hypothèse audacieuse que les êtres vivants au cortex moins développé que celui des hommes, étaient peut-être capables d'avoir une conscience de leur existence un peu élargie par rapport à cet instant infinitésimal qui était le lot des humains. Et que, plus on descendait dans l'échelle du développement du système nerveux, plus cet effet devenait sensible. Le P^r Manchu avait observé que, quelques jours avant les tremblements de terre, fréquents dans la Chine de son enfance, les poissons rouges montraient des signes d'agitation. Il en conclut que les poissons rouges, et probablement tous les autres poissons, avaient une conscience, certes, infiniment moins aiguë de leur existence que les humains, mais que cet affaiblissement était compensé par un élargissement le long de l'échelle du temps, ou plutôt, de la quatrième dimension d'espace le long de laquelle ces poissons progressaient. Bref, le pic de conscience était, chez eux, aplati. Les poissons rouges étaient d'ailleurs déjà connus au Japon pour leurs capacités prédictives des tremblements de terre. Les rats, beaucoup plus évolués, semblaient avoir eux aussi la prescience des catastrophes et quittaient le navire bien avant que l'équipage ne prenne conscience d'une voie d'eau fatale dans leur bateau².

Le P^r Manchu avait aussi observé que les chats, familiers des pensionnaires d'une maison de retraite, tenaient compagnie de préférence à ceux qui étaient proches de la mort, même lorsqu'elle était, dans leur cas, faute de signes cliniques, imprévisible pour les médecins². Étaient-ils alertés par une modification hormonale de ces vieillards aux organismes délabrés, ou *vivaient*-ils, en vertu de leur courbe d'intensité de conscience à la base élargie sans doute à plusieurs jours, le décès de leur compagnon humain par anticipation ? Nonobstant la dignité qui lui est due, l'homme a la longueur d'un puceron sur l'axe du temps ; le chat celle d'une chenille, le poisson celle d'une liane.

Si l'on dessinait la courbe de l'intensité de conscience en fonction du temps d'êtres vivants aussi différents qu'un homme, un poisson rouge et un chat, on observait un pic très accentué et une base infinitésimale pour l'homme, une courbe en forme d'œuf au plat pour le poisson rouge, une courbe en forme de vague pour le chat. Le P^r Manchu avait même établi que l'aire délimitée par cette courbe, quelle que soit sa forme, était une constante universelle applicable à tous les êtres doués d'un système nerveux et il l'avait estimée égale à $1:H_0^2$, où H_0 est la constante de Hubble qui mesure la vitesse d'éloignement des galaxies les unes des autres.

Le manque de place, et le scepticisme de mon éditeur, m'empêchent malheureusement de reproduire les graphiques novateurs du P^r Manchu. Mais de sa formule qui faisait intervenir H_0 , il déduisait que les êtres doués d'un système nerveux se déplaçaient selon la quatrième dimension d'espace qu'ils appelaient *temps* avec la même vitesse que les galaxies s'éloignaient les unes des autres. La progression de tous les êtres vivants vers l'avenir ou

vers le passé dépendait donc du sens de la constante de Hubble. Viendrait-elle un jour à s'inverser, et l'Univers à rapetisser et à s'effondrer sur lui-même sous l'effet de la gravitation qui aurait repris le dessus, les êtres vivants alors se dirigeraient irrévocablement vers leur passé !

Le P^r Manchu, conscient de son inadaptation sociale et qui se savait par conséquent incapable de gagner sa vie autrement que par ses travaux jusqu'ici sans applications pratiques et qui n'étaient pas subventionnés par le gouvernement, eut l'idée d'utiliser ses connaissances sur la nature controversée du temps, en jouant à la loterie. Il avait observé que si les poissons rouges par exemple utilisaient leur facultés pour prédire les tremblements de terre, c'était parce qu'ils pouvaient être incommodés par ces catastrophes, ou même qu'ils pouvaient y laisser leur peau si la rivière ou le bassin dans lesquels ils vivaient étaient brusquement asséchés par une faille s'ouvrant dans leur lit, ou toute autre catastrophe.

Mais ils ne s'intéresseraient jamais aux chiffres d'un billet de loterie.

À moins qu'il ne fût possible d'éveiller leur intérêt par association de signes, en se référant aux expériences de Pavlov sur les chiens.

Le billet de loto américain comportant douze chiffres, le P^r Manchu se procura douze aquariums en forme de cylindres, occupés chacun par un seul poisson rouge. Au centre du cylindre était plongé un tube percé de dix trous équidistants, chaque trou assez grand pour que le poisson puisse y passer. Chaque trou était surmonté d'un chiffre différent, de 0 à 9, bien visible. Les trous pouvaient être

bouchés tous ensemble par un cache manœuvré de l'extérieur. L'appareillage était constitué de telle façon que la probabilité pour que le poisson passe par un trou soit égale pour tous les trous. Il habitua les poissons à venir chercher leur nourriture, un peu avant chaque tirage du loto, en levant le cache. Si le poisson passait par le trou dont le numéro correspondait au chiffre sorti gagnant, compte tenu du numéro d'ordre de son aquarium, le P^r Manchu lui versait de la nourriture, après avoir pris connaissance du résultat du tirage. Dans le cas contraire, le poisson n'avait rien.

Conclusion : les poissons avaient intérêt évident à passer par le trou indiquant le bon chiffre, et à faire fonctionner leur système de prédiction des événements futurs.

Pendant plusieurs semaines, la fréquence de réussite des poissons ne fut pas supérieure à celle qu'indiquait le calcul des probabilités ; le P^r Manchu attendait pour jouer réellement que les poissons, qui pendant cette période d'apprentissage maigrissaient cruellement, fassent des progrès dans l'art divinatoire.

Pendant toute cette période probatoire, malgré les doutes inévitables, le P^r Manchu comprit qu'il était sur la bonne voie quand il remarqua que ses efforts commençaient à porter leurs fruits : lentement, les poissons, au fil des semaines, choisissaient de passer par le trou dont le numéro allait sortir gagnant et ce, dans des proportions supérieures à celles qu'indiquait le pur calcul des probabilités. Malheureusement, il y avait toujours au moins un poisson qui se trompait. C'était Oscar, l'occupant de l'aquarium n° 8. Le P^r Manchu comprit qu'il n'y avait plus qu'Oscar comme obstacle entre lui et le Panthéon de la science, où les étudiants prononceraient dans une même

souffle les noms Newton, Einstein, Manchu. Il décida de donner des cours particuliers à Oscar. Il se construisit une machine personnelle de tirage du loto munie de dix boules numérotées de 0 à 9, et avant chaque essai, après ouverture des caches, Oscar était chargé de deviner le numéro de la boule qui allait sortir en passant par la bonne porte. S'il se trompait, il jeûnait.

Le poisson faisait des progrès. Quand il réussissait, il était nourri abondamment et recevait en particulier une mouche de mai dont il raffolait. Le P^r Manchu fut même obligé de monter un élevage de ces mouches, en plus du terrarium qu'il possédait déjà pour les lombrics, car le tabac-pressé-bazar-loto de M^r Alvarez avait fermé son rayon d'articles de pêche, et tout ça lui donnait une drôle d'allure, à son laboratoire de physique avancée, au Pr Manchu : les douze aquariums avec leurs systèmes de filtration, oxygénation, régulation de la température de l'eau ; les deux terrariums ; la petite machine à tirage comportant dix boules numérotées. C'était pourtant le matériel appropriée pour affronter l'épineux problème du temps, d'après le P^r Manchu.

Le P^r Manchu se préparait au jackpot futur avec gourmandise.

Oscar était au point.

Mais il n'était pas pourtant pas au bout de ses peines. Il constata avec ennui que les pensionnaires des aquariums voisins 3 et 4 semblaient éprouver de tendres sentiments l'un pour l'autre, et n'arrêtaient pas de s'adresser des œillades à travers la distance infranchissable qui les séparait. De la sorte, ils avaient tendance à emprunter

pour chercher leur nourriture la porte située directement en vis-à-vis de leurs aquariums respectifs. Le P^r Manchu mit promptement un terme à ce comportement déviant en intercalant un paravent entre les deux aquariums, et généralisa pour plus de sûreté le système à tous les bassins.

Les poissons rouges pouvaient enfin se consacrer à la tâche qui leur était impartie : prédire l'avenir grâce, répétons-le, à leur incapacité de concevoir l'instant présent, ce qui les faisait vivre, en quelque sorte, dans une plage de temps élargie à plusieurs jours, en avant et en arrière.

Le P^r Manchu, très méfiant, décida de mettre toutes les chances de son côté en supprimant l'horloge murale qui ornait le mur de son laboratoire, dont la trotteuse était visible depuis plusieurs aquariums. La succession des jours et des nuits, qui aurait pu également servir de repère aux poissons pour accorder leur horloge interne, fut abolie et la salle des aquariums plongée dans une lumière tamisée et invariable. Des travaux d'isolation phonique furent entrepris dans le même but, car les bruits de l'extérieur étaient plus ou moins rythmés en fonction de l'heure de la journée et auraient pu réactiver le sens du temps des poissons, s'il leur en restait une miette.

Il prit des mesures conservatoires, en prévision du triomphe prochain de sa théorie. Il interdit l'accès à son laboratoire, mit des serrures de sécurité sur les portes, baissa les rideaux et vécut en ermite. Il se demanda s'il vaudrait mieux publier sa découverte, au risque de voir fleurir les imitateurs et l'organisme du loto mettre la clef sous la porte, ou se taire et accumuler un argent fou. La gloire ou l'argent.

La veille de l'expérience qui allait révolutionner la physique, le P^r Manchu en blouse blanche de scientifique ar-

penta de bon matin les dalles de son laboratoire plongé dans la pénombre et dans un silence sépulcral. Il sentait s'approcher un moment historique. Il consulta à la sauvette sa montre-bracelet, à l'insu des poissons, et constata qu'il était huit heures du matin, l'heure d'ouverture du bar-tabac-bazar-loto de son fournisseur habituel Alvarez. Il sortit du laboratoire et ferma doucement la porte derrière lui, pour ne pas déranger les poissons. Il se dirigea vers la salle de commandes et déclencha le système qui injectait dans les cylindres verticaux qui servaient de mangeoires aux poissons une substance à la saveur appétissante, mais qui ne nourrissait pas les poissons, et qui commandait en même temps l'ouverture des caches ; aussitôt après, il nota soigneusement sur un carnet les numéros des portes empruntées par les poissons, numéros enregistrés par les écrans de contrôle reliés à des caméras, y compris par un Oscar sûr de lui qui se faufila prestement par le trou n° 2 de son aquarium n° 8. Les poissons 3 et 4 remis de leurs émois amoureux empruntèrent de leur côté les portes 6 et 9. Voyant la détermination des poissons, le P^r Manchu décida d'acheter un seul billet de loto à deux dollars. Ce serait bien suffisant. Il réussit, au prix d'un effort méritoire, à ne pas courir et à garder son air habituel, plutôt bougon et absent, dans le magasin de M^r Alvarez. Il réussit à dire « merci » avec son air habituel, et pourtant son cœur sautait à l'intérieur. En vingt ans de fréquentation quotidienne du tabac-presse-loto de M^r Alvarez, il n'avait pas dépassé le stade des salutations d'usage avec le gérant, Chuck Alvarez. Il était très introverti, le P^r Manchu. À la limite de l'autisme. À moins qu'il ne le fût complètement, autiste.

Pourtant, s'il avait été un poil moins timide, il aurait pu se trouver des affinités avec le gérant, né aux États-Unis

quarante-cinq ans auparavant, fils d'un immigré mexicain, Juan Alvarez. Aussitôt arrivé aux Etats-Unis, Juan Alvarez, en fuite devant les truands du cartel de la drogue de Ciudad Juarez auxquels il devait de l'argent, avait acheté une propriété consacrée à l'élevage des loups pour leur fourrure, dans le Wyoming, aussi loin que possible de la frontière mexicaine. Toutes les louves gravides vivaient en liberté et avaient libre accès au ranch dans lequel il vivait avec sa femme, sa fille aînée Amanda, son fils Chuck, Manuel, le mari d'Amanda, et le fils du couple, Elliott, un nourrisson. L'église du village voisin sonnait les heures et il avait constaté que les louves, en entendant les cloches sonner les douze coups de midi, ne manquaient pas de venir assister au repas de la famille Alvarez, qui les faisait alors bénéficier d'extras. Même chose pour le repas du soir, à dix-neuf heures. Ce fait avait fait réfléchir Juan. Il se demanda si les louves ne savaient pas compter. Il avait perfectionné son expérience et habitué les louves à compter, non seulement les battements d'une cloche, mais encore le nombre de personnes se trouvant dans une pièce, le nombre de leurs congénères se trouvant dans un enclos, etc... Les individus les plus doués étaient récompensés par de la nourriture et bientôt Juan, fils lui-même d'un professeur d'université, eut l'idée de pratiquer l'eugénisme en faisant se reproduire ensemble les loups et les louves les plus performants. L'idée était d'obtenir des super-loups qui, à la suite d'un dressage approprié, pourraient très bien trouver un emploi dans l'armée américaine pour des tâches d'espionnage. Ils pourraient communiquer le résultat de leurs observations grâce au langage morse des télégraphistes d'antan, ressuscité pour l'occasion. Qui soupçonnerait des loups ? De tels animaux vau-

draient très cher et Juan avait même réussi à décrocher une subvention de l'armée pour financer ses recherches.

Las, la mafia mexicaine retrouva la trace du fuyard. On était un vendredi, Chuck, qui était sur la route à ce moment-là, fut avec Elliott le seul rescapé du massacre à la kalaschnikov perpétré par les trois sbires de la mafia tirés à quatre épingles, arrivés dans une Cadillac noire avec des pneus à flancs blancs et qui étaient arrivés à l'heure exacte de leur rendez-vous, midi tapantes, soi-disant pour négocier un contrat de fourrure. L'exactitude est la politesse des rois. Le trio de bandits, après avoir soigneusement essuyé les éclaboussures de sang sur leurs costumes immaculés, à rayures beige foncé sur fond beige clair, s'attarda encore un peu dans la ferme, puis reprit la route de Denver.

C'est Chuck qui découvrit le carnage. Le nourrisson, dans son berceau, ne s'était heureusement aperçu de rien. Chuck vendit la ferme et s'acheta un tabac-presseloto à Philadelphie, qu'il exploitait depuis vingt ans. C'est lui qui avait élevé Elliott et les deux hommes, soudés par le drame qu'Elliott ne connaissait que par ouï-dire, ne se quittaient pas.

Le P^r Manchu connaissait cette histoire qu'il avait lue à l'époque dans les journaux. Il avait une excellente mémoire et c'est précisément à cause de cela qu'il ne pouvait pas prédire l'avenir, suivant la théorie dont il était sur le point de démontrer la véracité. Il était le seul à avoir fait le rapprochement entre l'installation de Chuck Alvarez à Philadelphie et le drame qui avait eu lieu dans le Wyoming et c'est dans un silence lourd de secrets dissimulés qu'il achetait ses journaux, tous les jours. Mais avec lui, Chuck Alvarez était bien tombé et le lieu de villégiature du

fil et du petit-fils de Juan Alvarez ne risquait pas d'être trahi par son client. Mais le P^r Manchu souffrait de cette discrétion obligée, car il aurait bien aimé poser à Chuck des questions sur les expériences que son père avait menées avec les louves. Par exemple, les bandits avaient-ils tué les louves, qui devaient être là, puisqu'il était midi à l'heure du crime ? Le professeur espérait que non, car s'il se contrefichait du sort des hommes, il aimait les loups, surtout des super-loups, qui pouvaient se montrer plus efficaces que les hommes dans des activités d'espionnage ou d'exécution d'actes de sabotage, ou d'attentats. Belle revanche des animaux sur les hommes qui les méprisaient. Belle revanche par procuration aussi du P^r Manchu sur les hommes qui ignoraient ses travaux.

Les expériences avec les loups tendaient pourtant à prouver qu'il n'y avait pas de différence de nature, mais seulement de degré, entre les êtres humains et les animaux, contrairement à ce qu'affirmaient les religions, et le P^r Manchu n'aurait pas manqué de faire ses choux gras de cette thèse et, peut-être, de poursuivre les expériences de Juan Alvarez avec les loups, au lieu de se contenter des poissons rouges, pour une autre expérience de Philadelphie, également révolutionnaire. Mais cette expérience, la troisième, demeura virtuelle à cause des difficultés de communication du P^r Manchu. Elle a malgré tout été comptabilisée dans les annales secrètes de la science comme si elle avait eu lieu.

4₁-5₂-6₃-9₄-4₅-2₆-7₇-2₈-9₉-1₁₀-6₁₁-8₁₂ : aucun poisson ne s'était trompé. La deuxième expérience de Philadelphie était un succès complet. Le P^r Manchu en fut groggy quelques instants, ayant du mal à prendre conscience du

changement brutal qui allait intervenir dans sa vie, marquée jusqu'ici par les privations et la parcimonie, et qui allait basculer dans une opulence sans limite. Mais la science officielle ne devait jamais profiter de sa découverte. Le Pr Manchu, cédant à l'appas du gain, décida de renoncer à la gloire, pour ne pas voir fleurir les émules, et pouvoir tranquillement jouer au loto autant de fois qu'il voudrait, et la controverse sur la nature exacte du temps continua de plus belle. Entre la gloire et l'argent, il avait choisi et la sainte trinité scientifique Newton-Einstein-Manchu resterait éternellement orpheline de son troisième terme.

Il amassa une fortune considérable, en utilisant des prête-noms pour ne pas attirer les soupçons sur sa fraude. Il allait bientôt pouvoir concrétiser son rêve : réaliser la quatrième « Expérience de Philadelphie » à grande échelle. Il installerait des électro-aimants géants à la périphérie d'une grande ville, Philadelphie par exemple, prendrait quelques jours de vacances aussi loin que possible, déclencherait la mise sous tension à distance, et se régalerait ensuite des titres des journaux. Il y avait quelque chose d'un peu anormal, d'un peu pervers, dans le fond de caractère du Pr Manchu ce qui complétait d'ailleurs ses affinités avec ses grands précurseurs Newton et Einstein, dont la passion exclusive pour la science avait quelque peu aigri le caractère, et induit un comportement un peu décalé, pour ne pas dire parfois déplacé.

Où était passée Philadelphie ?

Le Pr Manchu rêvait que les véhicules terrestres ou aériens à destination de Philadelphie équipés de navigateurs GPS afficheraient des messages d'erreurs, et les pilotes d'avions auraient le choix entre plusieurs manœuvres :

- **Mot de passe incorrect. Rentrer le bon mot de passe.**
- **Objectif non identifié. Afficher un objectif identifiable.**
- **S'adresser au fournisseur de l'appareil.**

Ils resteraient muets sur la seule manœuvre efficace à faire : contacter le P^r Manchu.

Justement, il était vingt heures moins cinq minutes. Le P^r Manchu, qui se reposait aux îles Caïman et somnolait sur son transat, avait été réveillé par la sonnerie de sa montre réglée sur vingt heures moins quinze minutes. Il avait déclenché la mise en marche de sa ceinture d'électro-aimants dissimulés dans des maisons banalisées depuis dix minutes et il attendait avec impatience de connaître les ravages qu'avait commis son action. Philadelphie devait être transformée en une ville virtuelle, avec des habitants virtuels, virevoltant dans un monde inimaginable, attendant le bon vouloir du P^r Manchu pour redevenir réels et redescendre, pour ainsi dire en parachute, sur Terre. Il se dit que les médias télévisuels chercheraient à vérifier l'information qui devait déjà leur être parvenue, tant elle leur paraîtrait incroyable, et il se demanda s'ils oseraient la diffuser déjà. Tout de même, il se dirigea vers sa suite du *Royal Beach Hotel* pour assister au journal télévisé de huit heures diffusé par CNN. L'hésitation des journalistes, leurs précautions oratoires en annonçant la nouvelle seraient amusantes à observer.

En chemin, il se tourna vers le nord, en direction de la Côte est des États-Unis, où se trouvait Philadelphie. Un épais brouillard obscurcissait l'horizon, insolite à cette heure et en cette saison. Plus anormal encore, ce brouillard, clair au début, devenait de plus en plus compact et noir, et se propageait à grande vitesse vers les îles Cai-

man. Encore plus étonnant, la zone de transition entre ce brouillard et l'air resté translucide était nette et rigoureusement plane, une véritable falaise qui s'avancit majestueusement vers lui. Les conversations des estivants sur la plage avaient cessé, mais personne ne criait ; l'orchestre d'un des bars de l'hôtel continua à jouer *In The Moon*, de Duke Ellington, jusqu'à ce qu'il soit happé par le phénomène, mais le P^r Manchu ne pouvait pas dire si les musiciens étaient morts ou si, par suite d'une perturbation qu'il ne s'expliquait pas, les sons n'étaient plus transmis par l'air. Les gens semblaient pris du syndrome de l'autruche ou des malades atteints d'un cancer généralisé et tournaient la tête ailleurs pour ne pas voir le danger ; comme des soldats à la parade qui regardent en passant la tribune officielle, leurs regards étaient parallèles et dirigés vers le ciel bleu du large, en sens opposé de la menace. La gravité de la situation n'empêcha pas le P^r Manchu de noter cette particularité curieuse de la psychologie collective... Il mourrait content, d'avoir appris quelque chose de plus.

En sens opposé, vers le Sud, la belle couleur bleue du ciel avait fait place à une vilaine couleur jaune. L'air se chargeait progressivement de particules microscopiques d'une nature inconnue qui l'opacifiaient et diminuaient sa fluidité au point qu'il devenait parfaitement immobile, que les ventilateurs plafonniers du palace avaient du mal à surmonter sa viscosité croissante et que les fusibles sautaient les uns après les autres. L'univers se solidifiait, enserrant hommes et animaux dans une gangue répugnante comme des scarabées noyés dans un bloc de plastique transparent qu'on trouve dans les boutiques de souvenirs.

L'instant d'après, la terrasse du *Royal Beach Hotel* était happée par cet épais brouillard, puis l'escalier qui menait à la plage et le P^r Manchu, incapable de se repérer, essaya de retrouver le transat qu'il venait de quitter sur la plage, en luttant contre la consistance visqueuse de l'air qui freinait sa progression. Il y parvint néanmoins. Peine perdue. Il n'y avait ni plage, ni transat, seulement une purée de pois noire et suffocante qui ensevelissait tout. Le P^r Manchu se dit qu'il allait payer bientôt ses manipulations d'apprenti-sorcier. Il avait bravé trop d'interdictions, cueilli trop de fruits à l'arbre de la Science. Le destin de la Terre était devenu incertain par sa faute, par son péché d'orgueil. Il n'y aurait pas de cinquième expérience de Philadelphie.

FIN

Café de la Gare





Martiens en vacances

Michaël Rochoy

<http://www.mimiryudo.com/>
<http://www.facebook.com/LesFictionsDeMichael>

Illustration

Guillaume Czakow

<https://www.facebook.com/tchekoffyaroslav>





Partir en vacances improvisées est souvent agréable. Être un Martien permet de voyager régulièrement, notre unique travail consistant à entretenir vaguement la *Maison S+4 (Mars : elle rougit car deux yeux la guettent)*.

Nous sommes curieux, c'est comme ça.

Lors de nos visites chez nos charmants voisins, nous entendions souvent parler d'un légendaire liquide de jeunesse, qu'on pourrait trouver sur la *Maison S+3 (Terre : des croûtes qui flottent)*.

Nos amis de *S+8 (Neptune : Quatre anneaux la protègent)* nous avaient donné une carte, et nous avaient conseillé de boire la boisson *Importéducafédelagare*, la seule « qui ait du goût » selon eux.

Nous étions tous les quatre, mes parents, ma sœur Euphasie et moi, très impatients de goûter à ce miraculeux

breuvage ! Nous ne connaissions pas la soif, mais s'il était possible de boire – voire de ramener à la *Maison* – ce nouvel ingrédient, peut-être aurions-nous une vie moins aride.

Sans surprise, nous décidâmes un jour de sauter le pas et d'aller enfin rendre visite aux Terriens, ces proches voisins chez qui nous n'étions pas encore allés nous présenter.

Pour cette petite excursion d'à peine trois rotations de Mars, nous avons embarqué le strict minimum : masque à dioxyde de carbone, bermuda, chemisette, lunettes de soleil, holographeurs, crème solaire et un bouquet tellurique pour nos voisins.

Il ne nous restait plus qu'à monter à dos de notre ver, et de lui demander de creuser un trou pour nous relier jusqu'à S+3...

Le trajet nous prit une dizaine de secondes. Bien sûr, comme d'habitude avec ces affreux voyages dans l'hyperspace, nous recoiffer et dégonfler notre ver pour le ranger dans notre sac nous prit une bonne heure. Il fallait décidément trouver des améliorations à cette technologie vieillissante...

L'air était difficilement respirable sur cette planète, aussi nous utilisâmes les masques à dioxyde de carbone.

Nous avons atterri dans de hauts filaments verts, qui correspondaient probablement, vu leur couleur, aux croûtes flottantes qui recouvraient S+3. Je ne savais pas

de quoi était faite la partie bleue de S+3, mais si elle chaouillait autant, je n'étais pas pressé de m'y rendre !

– Allons trouver les Terriens ! clama notre père.

Nous avançâmes un petit moment à travers les filaments qui, à notre grande surprise, s'arrêtèrent brutalement.

Face à nous se trouvait une large zone grise poreuse, marquée d'étranges traits blancs, peints avec une rythmicité déconcertante, signant probablement quelque trouble mental. La bande grise semblait rejoindre deux horizons opposés.

– Époustouflant ! s'émerveilla ma mère.

– C'est quoi, papa ? demandai-je.

– Ça, Egbert, c'est une « route ». Il en reste un vestige, sur AlphaCentauri+2.

Mes parents ayant beaucoup voyagé dans leur jeunesse, ils connaissaient énormément de choses que moi et ma sœur ignorions encore. Visiblement, nos expressions trahirent notre ignorance car mon père ajouta :

– C'est comme une voie hyperspatiale, mais en deux dimensions.

– C'est chouette, s'exclama Euphrasie, qu'ils aient aussi gardé un 'stige ici. J'aime bien les 'stiges, nous on n'en a pas.

Euphrasie aurait aimé vivre ailleurs que sur S+4, pour des raisons de bronzage, de constructions et maintenant de 'stiges.

– Et si tu pars dans cette direction, m'expliqua notre père, et que tu continues à marcher pendant plusieurs révolutions, tu reviendras à ton point de départ par le côté opposé.

Nous étions impressionnés par l'immensité de la chose.

Construire à quatre cette « route » avait dû occuper tellement de générations ! Et maintenant que ça n'avait plus aucun intérêt, ils avaient sentimentalement conservé ce 'stige.

Ils devaient regretter d'avoir tant travaillé. Quelle idée aussi...

Au-delà du 'stige de route s'étendait à perte de vue des filaments chatouilleurs. Puis loin, très loin, se dessinait un ensemble hétéroclite de mini-collines pointues.

– Des toits, expliqua notre père. C'est comme des grottes, mais c'est construit à l'extérieur des collines.

– C'est stupide, m'exclamai-je ! Et pourquoi en ont-ils fait autant ? Une seule suffirait, non ?

– J'imagine qu'ils en ont créées une par génération. En environ (il calcula sur ses dermatoglyphes) trente millions de générations, c'est pour ça qu'il y en a autant !

– Alors c'est ça les lumières qu'on voit partout ? demanda Euphrasie.

– Exactement, répondit notre père. Chaque soir, ils allument des feux sur les tombes de leurs ancêtres. Enfin, je crois.

Maman le regardait d'un œil suspect.

– Et comment peux-tu savoir tout ça ?

– C'est un ami qui m'a expliqué, sur R+86. Il s'y connaît, tu sais...

– Oui, il s'y connaît en tord-boyaux, surtout, maugréa-t-elle.

Pendant ce temps, nous avançons tranquillement sur la « route ». D'étranges bruits nous entouraient. C'était comme si nous...

– Aaaaaaaaaaaaaah ! hurla Euphrésie en agitant furieusement les bras.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda ma mère.

– Là, ça... Ça bouge !

Nous le vîmes alors. Un petit point noir au niveau de nos têtes, dessinant fiévreusement des lignes, des loopings, des fractales, des figures géométriques qui n'existent sur aucun livre de M+25.

Mes parents restèrent interloqués. Je me cachai peu hardiment derrière leurs jambes.

– Est-ce... Est-ce que c'est ça, les Terriens ? demandai-je.

– Je ne pense...

– On n'en sait rien, l'interrompit ma mère.

Elle se tourna vers ce qui, nous l'apprîmes bien plus tard sur S+8, était une mouche. L'insecte fut sûrement surpris de voir quelqu'un lui tendre un bouquet tellurique fraîchement confectionné.

– Messieurs-dames, voici un présent de la part de vos nouveaux voisins. Nous sommes les Martiens et nous venons boire une *Importéeducafédelagare*.

– Une boisson, précisa Euphrésie.

Ma mère crut bon d'ajouter un geste en direction du ciel pour désigner *la Maison*. Ce qui n'eut pour effet qu'un mouvement désordonné et toujours aussi excité de notre hôte.

– Je crois que tu lui fais peur, susurra mon père.

La conversation xénoïdo-diptérique était partie pour s'éterniser, mais Euphrasie y mit un terme précoce en hurlant à nouveau.

Nous comprîmes rapidement et sans balbutiement d'explication cette fois : un vrombissement se fit entendre, puis une sorte de boîte en métal surgit du bout de la route et passa près de nous.

– Qu'est-ce que c'était ? hurla notre mère, pour passer au-dessus du bruit qui s'était pourtant bien éloigné.

– Je crois que... Je crois que... Je crois que je n'en sais rien, conclut mon père, paniqué.

– On aurait dit un ver... commença notre mère avec une expression de dégoût. En métal ! Quelle est donc cette aberration de la nature ?

– Il y avait un Terrien dedans, j'ai vu, expliqua Euphrasie, sans hurlement cette fois.

– C'est dommage qu'on n'ait pas pu lui parler... Il aurait peut-être su s'exprimer avec un langage autre que le mouvement désordonné de ce Terrien volant.

– Vu l'allure de l'autre, rien n'est moins sûr, ajoutai-je.

Nous continuâmes notre épopée, en longeant la « route ». La chaleur ici était étouffante, comme prévu. Et pour compléter le tableau, chaque pas nous demandait un effort trois fois plus important que chez nous.

Euphrasie envisagea la première de faire demi-tour, d'utiliser le ver et de rentrer à la maison sucer de la glace de pierre. Notre mère s'agenouilla à côté et lui expliqua que la boisson *Importéeducafédelagare* était meilleure que toute la glace de Mars, et qu'elle était dans un état... liquide ! Ma sœur lui rétorqua qu'on n'avait qu'à en commander via hypernet, ce qui fit éclater de rire nos parents.

– Si on commande du liquide à la Maison, le temps qu'elle arrive, ça sera de la glace, expliqua ma mère.

– Mais la famille de S+8, elle en a bu, elle ! répliquai-je.

– Oui, mais nos amis Neptuniens ont reçu leur pièce à thermostat labile.

– Ah... répondit Euphrasie.

Elle n'avait sûrement aucune idée de ce que c'était, mais elle avait bien compris qu'on n'en avait pas et qu'il était donc hors de question de rentrer sans avoir bu ici, sur place, l'*Importéeducafédelagare*.

– Et on aura quand notre pièce à dermochat à billes ? demandai-je.

– Thermostat labile, corrigea mon père. Tu sais bien que le commerce spatial est compliqué. Chaque famille de chaque *Maison* veut l'équipement dernier cri, et les robots sur la *Maison* Fox ont beau abattre un travail de plus en plus important, ça ne suffit pas pour réduire un délai de quelques révolutions dans les commandes... A l'époque, c'était différent...

– Ne va pas parler d'échanges monétaires et de travail avec nos enfants !

– Mais il faudrait pourtant qu'ils sachent comment c'était av...

– C'est de l'histoire ancienne. Depuis que les ingénieurs de Fox ont perfectionné leurs robots multi-tâches, qui voudrait encore travailler, gagner de l'argent ? C'est...

Euphrasie et moi, écoutant attentivement, n'eûmes pas le loisir de connaître la suite de la pensée maternelle, car au même moment, un deuxième ver métallique passa sur les traces du premier.

A l'intérieur se trouvait un Terrien. Mon père lui fit d'énormes signes, et le ver s'arrêta.

– Fascinant, murmura mon père.

Le Terrien nous regarda d'un air étrange, probablement à cause de nos masques à dioxyde de carbone. Lui n'en portait pas.

Avec méfiance, il ouvrit un œil de son ver. Nous nous approchâmes tous les quatre. Ma mère courut nerveusement dans tous les sens, dessinant des lignes, des fractales et d'autres figures géométriques incongrues.

– Oui ? fit le Terrien. Vous désirez ?

– Humm, oh, vous parlez, très bien. (Ma mère arrêta sa danse d'insecte). Là vous... vous me comprenez ?

– Bien sûr. Enfin, il y a le masque qui gêne mais...

– Oh oui, pardon.

Mon père enleva son masque et ma mère l'imita, en nous faisant signe de garder les nôtres. Notre système respiratoire n'était pas encore à son développement maximal.

– Eh, mais... On respire bien à côté de votre ver ! s'exclama mon père.

Ma sœur et moi en profitâmes pour nous débarrasser de nos masques.

– Vous plaisantez ? Cette vieille caisse est responsable de la moitié de l'effet de serre. Bon alors, c'est quoi le problème ? Vous êtes perdus ?

– Il parle une sorte de vieux Vénutien, nous dit mon père. Voilà, nous sommes vos voisins, et nous sommes venus pour boire une boisson *Importéducafédelagare*. Pourriez-vous nous en offrir s'il vous plaît ?

– On nous en a dit le plus grand bien, crut bon d’ajouter ma mère.

Le Terrien resta plusieurs secondes la bouche entrouverte. Il ferma les yeux fortement, les rouvrit et fit une mine encore plus surprise qu’avant.

– De quoi vous parlez ? Vous voulez que je vous invite boire un verre ?

– Oh merci ! s’exclama ma mère. C’est très aimable à vous. Pouvons-nous monter dans votre ver ?

– Quoi quel... ? Non mais...

Sans qu’il n’ait eu le temps d’ajouter d’autres débuts de phrase, nous étions déjà à l’intérieur. Les sièges étaient incroyablement plus confortables que tout ce qu’on connaissait, et il y avait de drôles de tiges qui bougeaient dans tous les sens, sur le « tableau de bord ». Le Terrien s’amusait avec un cercle devant lui et un gros tube à ses côtés. Ce ver ressemblait étrangement à un gribouillis d’enfant cherchant à dessiner un vaisseau spatial. Quelque part, c’était touchant.

– Nous avons vu quelqu’un de votre famille passer dans son ver juste avant vous, dit mon père sur un ton engageant.

– Ah oui ? répondit le Terrien avec une voix un peu coincée, comme s’il cherchait à s’évader de quelque part.

– Vous êtes une grande famille, ici ?

– Oh... Quand même.

– Nous, nous sommes quatre. Ma femme, Marcelle, nos enfants Euphrasie et Egbert, et moi Marcel bien sûr. Enchanté !

– Oh oui, euh enchanté. Moi, c'est Thierry.

Il tendit aussi maladroitement que nerveusement sa main.

– Ah, Thierry, comme Terre. Alors vous êtes le chef de famille j'imagine ! C'est votre *Maison* ?

– Bien entretenue... marmonna ma mère. Quel boulot ça doit être !

– Oui, non... Écoutez, je ne sais pas trop. Tout ça va un peu vite pour moi. Vous êtes mes nouveaux voisins, c'est ça ? Je ne savais pas que les Duvent avaient déménagé.

– Tout à fait, répondit mon père. Nous venons de la *Maison S+4*, que vous appelez également Mars.

– Ah ! s'exclama le Terrien. Voilà. Ça explique beaucoup de choses...

Thierry le Terrien appuya machinalement sur un des nombreux boutons entre lui et mon père et une voix résonna dans la voiture : « Vous écoutez Thème Radio, la radio à thèmes... »

– Ça, c'est la radio, les enfants, expliqua mon père. Ça sert à connaître le trafic dans les trous de vers et ce genre de choses.

Comme pour lui faire mentir, la voix ajouta : « Tout de suite, quart d'heure musical avec Elvis Prestley... »

- C'est quoi cette programmation stupide ?
- C'est... c'est de la musique !
- Merci, je connais Elvis. Mais ça sert à quoi de l'écouter dans un ver ?
- Mais arrêtez de parler de ver ! C'est une voiture, ça sert à arpenter les routes, ça ne sert pas à pêcher !
- Tu ne pêcheras point, répétâmes-nous en chœur, Euphrasie et moi.
- Charmant, commenta Thierry en se retournant vers nous. Bon, très bien, je vais vous descendre là, pour éviter qu'on voie que c'est moi qui vous ai déposés.

Nous descendîmes donc de la ver-ture sur le bord de la 'stige, et le Terrien nous montra du doigt une place pleine de grottes extérieures. Euphrasie rit en disant que c'était plein de petites *Maisons*, comme Mars, sauf que ça devait être petit pour vivre à quatre là-dedans. Ce qui déstabilisa encore plus, si c'était possible, notre hôte, qui s'empressa de s'éloigner dans un vrombissant « Vroum ».

– Bien, fit mon père, une fois Thierry reparti dans la direction opposée. Allons-y. J'espère que l'un des Terriens restants aura le temps de nous offrir un peu de liquide !

– *Importéeducafédelagare*, ajouta ma mère. Ils ont vraiment un drôle de comportement, nos voisins. Toujours pressés, on dirait qu'on les dérange !

Plus nous approchions de la place, plus le décor qui se mettait en place nous interpellait. C'était comme si une absurdité prenait vie par petits morceaux, comme si le puzzle de trois millions de pièces qu'on était occupé à reconstruire dévoilait une photo de nous-mêmes réalisant ce puzzle.

Pourquoi y avait-il autant de *Maisons* sur la *Maison S+3* ? Était-il possible que la famille de la Terre soit énormément plus grande que la nôtre ? Genre trois cents personnes ?

« Vive la Mariée ! »

Nous nous retournâmes comme un seul Martien vers la gauche, d'où venait la voix. Des dizaines de Terriens étaient réunis autour d'une grande Dame Blanche, ressemblant à celle dont on parle dans les contes pour enfants.

Mes parents étaient partagés entre l'impression d'arriver chez des voisins au mauvais moment, et la curiosité de découvrir de nouvelles coutumes. Je mis un terme à cette hésitation en lisant sur une grotte derrière nous : « Café de la gare ».

— On devrait y trouver de *l'Importéeducafédelagare*, en déduisit ma sœur.

— Très bonne idée ! s'exclama mon père. Ne restons pas là, nous allons déranger les probables chefs de la Terre.

En nous approchant de la grotte « Café de la gare », nous découvrîmes les nombreuses subtilités de la construction... Ce qui ne nous indiquait pas comment entrer à l'in-

térieur. Les grandes vitres ne semblaient pas vouloir bouger, malgré nos efforts, et nous ne parvînmes qu'à attirer l'attention du propriétaire. Il fit le tour et ouvrit une petite trappe, sur laquelle était écrit « Tirez ».

– Bien le bonjour, cher voisin, recommença mon père. Excusez notre maladresse, nous n'avions pas vu votre Tirèze.

– Nous ne savions même pas que ça existait, ajouta ma mère en souriant.

– Nous sommes venus sur votre *Maison* pour goûter un peu de cette excellente boisson importée de chez vous, dont on nous a vanté les mérites sur Neptune. Pouvez-vous nous en fournir ?

L'ambiance dans la grotte s'étouffa.

– Eh, Gégé, tu nous présentes à tes amis Martiens ?

Des rires fusèrent de partout. C'était comme si on avait retourné l'atelier Moatti de boîtes à Meuh sur Fox. Ma mère, enchantée d'être reconnue, poussa légèrement le propriétaire de la grotte et se dirigea vers l'homme qui avait parlé pour lui taper la main.

– Enchanté, Terrien, je suis Marcelle, et j'ai précédemment rencontré votre chef, Thierry.

– Mon chef ? S'appelle pas Thierry, s'appelle Maurice. Et z'êtes qui au juste ? Police ?

– Du tout, je ne suis pas Peau Lisse, je commence même à être Peau Fripée pour tout vous dire. Je suis Martienne, comme vous l'avez dit.

Pendant ce temps, dans le Café, plus personne ne porta attention à nous et chacun retourna à ses petites conversations.

J'étais très surpris, car quand un voisin venait nous rendre visite sur Mars, nous étions toujours tous impatients d'écouter ce qu'il avait à dire. Il ne nous serait jamais venu à l'idée de parler en petit groupe pendant ce temps-là.

Mais ça devait être parce que les Terriens étaient très nombreux.

— J'ai rien dit moi, répondit l'homme. Si vous ch'chez des ennuis à que'qu'un, c'est pas à moi qu'i' faut demander, j'connais rien sur personne ici.

— Nous ne cherchons pas d'ennui, le rassura mon père. Nous sommes juste venus boire un verre de boisson *Importéeducafédelagare*.

— Ah.

L'homme finit son verre, et eut soudain les idées plus claires sur la situation.

— Si v'z'êtes des Martiens, comment qu'ça s'fait qu'o' vous a jamais rencontrés ?

— Parce que vous n'êtes jamais venus chez nous, répondit ma mère.

— Bien sûr qu'si ! On n'arrête pas d'vous envoyer des robots !

— Des robots ? Quel est l'intérêt ? demanda mon père.

– Vous envoyez des robots chez nous sans nous prévenir ? ajouta ma mère sur un ton de reproche.

– Eh oh, d’calme, j’n’y suis pour rien. On envoie des robots pour étudier vot’ sol. Et on vous a déjà prévenus mais vous n’répondez jamais.

– Ah bon, vous nous avez prévenus ? s’insurgea ma mère. J’aimerais bien savoir quand et comment !

– Par des ondes, ce genre de choses.

– PARCE QUE VOUS CROYEZ QU’ON A S’AMUSE A LIRE DES ONDES ?

– Calme-toi, Marcelle, la supplia mon père.

Ma mère se reprit. S’il y avait bien une chose qu’elle ne supportait pas, c’était qu’on laisse traîner des robots ou des déchets n’importe où sur la *Maison*. Ça la rendait folle. Il y avait une telle surface à entretenir qu’il fallait que tout le monde y mette du sien. Si maintenant les voisins s’y mettaient...

– Oui, excusez-moi, j’ai du mal à me faire à l’idée que les Terriens s’amusent à salir notre *Maison*.

– Y’a pas d’mal, reprit l’homme en commandant un nouveau verre de « whisky ». Ajoutez une grande carafe d’eau pour mes amis, ajouta-t-il à l’intention du prénommé Gégé.

– *Importéeducafédelagare*, s’empressa d’ajouter Euphrasie.

– Voilà, mettez-leur la même que d’habitude.

Depuis que la conversion avait tourné une première fois au vinaigre, plus personne n'osait lancer de nouvelles questions. Je me résolus donc...

– Alors vous nous envoyez des ondes ? Pourquoi pas des lettres, comme tout le monde ?

– Je... On ne connaissait pas l'adresse.

– Mars. N'importe quel facteur sidéral connaît !

– Et ben, c'est pa'ce qu'on n'savait pas à qui envoyer c't'lettre. C'est vrai ça, à chaque fois qu'on envoie des sondes, y a jamais personne !

– C'est parce qu'on voyage beaucoup.

– Tous les Martiens en même temps ?

– Oui, tous les quatre. Ma femme, Marcelle, et moi, les propriétaires de la *Maison Mars*. Et nos deux enfants, Euphrasie et Egbert, ici présents, qui nous succéderont, et auront des enfants à leur tour pour leur succéder... Ainsi va la vie.

– Quoi ? Mais c't'ignoble !

– Je vous en prie, riposta mon père. Je pourrais dire la même chose : vous avez vu combien vous êtes sur votre *Maison Terre* ? On ne sait même pas à qui s'adresser, entre Thierry le chef en voiture, la Dame Blanche, Gégé le propriétaire du Café de la gare. Comment voulez-vous avoir des relations intermaisonnelles ainsi ?

Par chance, Gégé vint apporter les verres, et l'homme vida le sien d'une traite. Nous quatre regardâmes notre carafe avec avidité. Euphrasie fut la première à y tremper les lèvres.

Son regard s'illumina, ses joues se gonflèrent, et au murmure d'extase qu'elle poussa après la première gorgée, nous savions que l'expérience était réussie.

— Eh, utilisez au moins vos verres, meugla Gégé.

Nous gouttâmes à notre tour cet excellent breuvage et nous ne fûmes pas déçus du voyage.

— Merveilleux ! s'exclama mon père.

— Mais ils font tourner la carafe, c'est des grands malades, ces types.

— Fantastique ! Délicieux ! ajouta ma mère. Il nous faut vraiment notre pièce à thermostat labile, pour pouvoir en commander.

— Tout à fait. Gégé, avez-vous cet outil ici ? Comment conservez-vous ce breuvage ?

— Bah, dans le robinet.

— Extraordinaire. Et cette invention s'exporterait sur Mars, à votre avis ?

Ma sœur se leva de table et se faufila derrière le comptoir. A part moi, personne ne la vit. Il faut croire que nous captivions l'auditoire.

— Écoutez, reprit le barman, moi je n'en sais rien de toutes vos histoires. Vous feriez peut-être mieux de voir un physicien, André Brahing, Stephen Hawking... On m'a dit qu'ils étaient bons.

— Sinon, peut-être qu'un psy pourrait aussi vous aider, proposa l'homme à notre table.

– Vous êtes bien aimable, nous songerons à leur envoyer une invitation, par lettre ou par onde, répondit ma mère sur un ton sarcastique.

– Sur ce, ajouta mon père, nous allons devoir y aller, car je crains que nous ne dérangions plus que je ne l'avais prévu.

– Mais tu avais dit qu'on resterait trois rotations ! protestai-je.

– Je pensais qu'il n'y avait qu'une famille sur la planète Terre et qu'elle serait ravie de nous voir. Je ne savais pas qu'ils avaient segmenté leur *Maison* en petites « maisons » de plusieurs familles...

Nous nous levâmes tous les trois. Euphrasie revint en sifflotant l'air innocent qui signifiait qu'elle venait de faire une bêtise.

– Bon, ben, à la prochaine, les gars, conclut l'homme qui nous avait offert la carafe.

– Ce fut un plaisir de discuter avec vous. Marcelle, tu as le ver ?

– Eh, vous laissez mes verres ici, s'exclama le barman, par instinct.

Ma mère sortit le ver de son sac. Les clients le regardèrent avec étonnement. N'avaient-ils vraiment jamais vus de voyage par trous de ver ? Nous avons peut-être beaucoup de chance de s'improviser si souvent des voyages, nous les Martiens...

— Oh non, maugréa Euphrasie. Je vais encore être toute décoiffée.

Je passai ma main dans les cheveux de ma sœur pour la faire enrager. Nous grimpâmes tous à bord. Je tannai ma sœur pour savoir ce qu'elle venait de récupérer. Elle montra un objet métallique courbé.

— Où as-tu eu cette clé Allen ? demanda mon père.

— Ce n'est pas une clé Alien, répondit ma sœur...

Le ver commença à creuser. La dernière image que j'eus de la grotte au moment du départ fut tous les Terriens nous regardant d'un air hébété. De l'eau s'échappait sous une porte derrière le comptoir.

— Nous allons ramener *l'Importéeducafédelagare* à la *Maison*. J'ai pris *Lerobinet* !



Wahya



Oberour ar maro

Chris B. Honspacq

<https://www.facebook.com/cb.honspacq>

Illustration

Audrey Lopez

<http://be.net/audreylopez>



Une silhouette glissa devant la fenêtre. Des ongles crochus crissèrent contre la vitre. Le cœur de Martin sauta un battement. Les draps remontés jusque sous les yeux, il lorgnait les carreaux donnant sur la nuit. Il avait oublié – erreur qu’il regrettait vivement – de fermer les volets, et désormais, l’obscurité à peine éclairée de lune s’invitait dans sa petite chambre. Et avec elle, ses ombres inquiétantes. Il les guettait malgré lui, son regard se portant sans cesse sur l’extérieur bien qu’il se contraignît à n’en rien faire. Une main se plaqua soudain contre la vitre, longue et squelettique. Martin jeta un cri et se redressa, les doigts crispés sur la couverture. Une tête apparut. Le sombre capuchon relevé ne laissait voir que deux yeux rouges et brillants qui dardèrent leur lueur maléfique sur le garçon terrorisé. Lentement, les battants de la fenêtre qu’il avait cru fermés s’ouvrirent, poussés par la créature. Elle commença à se hisser à l’intérieur ; la tête, les épaules, puis le buste étaient déjà dans la pièce

lorsque Martin, trempé de sueur, se réveilla au milieu de son lit défait.

Il cligna des yeux dans la noirceur de la chambre. Seule luminosité, les deux heures quatorze minutes qu'indiquaient les chiffres rougeoyant du radio-réveil. Il alluma la lampe de chevet et parcourut d'un œil hagard la pièce qu'il ne reconnaissait pas, avant de se rappeler que ses parents avaient décidé de passer les vacances dans une ancienne ferme transformée en chambres d'hôtes, située dans un bled paumé de Bretagne. Première journée dans ce trou perdu, et tout ce qu'il avait gagné, c'étaient des ampoules aux pieds et un sommeil cauchemardeux. Ça, c'était à cause de la vieille. C'est elle qu'on avait dû prendre pour jouer dans *Psychose IV* – film qui lui avait filé quelques sueurs froides ; en tout cas, elle n'avait pas l'air plus fraîche. Avec ces histoires macabres, elle avait vite fait oublier celles de l'aubergiste, improvisé conteur, qui avait exposé sur un mode burlesque des récits de lutins et de korrigans ; Martin avait fait celui qui s'ennuyait, mais s'en était régalié et avait rigolé intérieurement. Et puis l'autre était intervenue. « Il est des mythes dont on doit se garder de rire ! » avait averti la voix discordante. Tout le monde avait sursauté et s'était tourné vers un recoin obscur du salon éclairé aux bougies, découvrant une forme noire recroquevillée dans un fauteuil. La masse de châles et de couvertures avait remué, dévoilant le corps chenu et le visage fripé de la grand-mère de l'aubergiste. Un mort-vivant. C'était ce qui avait tout de suite traversé l'esprit de Martin en la voyant. Il en avait même eu quelques frissons. Elle s'était mise à parler d'âmes en peine, d'Ankou, de bisclaveret et autres créatures... Une voix d'outre-tombe. Comment voulez-vous dormir correctement après ça ? Il avait fait le brave devant son frère

de seize ans, s'amusant avec lui des délires du cadavre ambulante, mais une fois dans sa chambre, il avait verrouillé la porte, s'était blotti sous les couvertures et avait eu bien du mal à s'endormir. Et maintenant, il était réveillé à cause de ce rêve ridicule et une envie pressante le taraudait. Seulement, il n'osait pas bouger. Il loucha du côté de la fenêtre : les volets étaient clos. Bien que se trouvant idiot, il jeta un œil sous le lit et ne put s'empêcher de se sentir rassuré en constatant qu'il n'y avait rien. Mais pour son besoin d'uriner, rien à faire, il allait devoir y remédier sous peine de vider sa vessie sur le matelas. Il se leva péniblement avec l'affolante impression qu'il ne pourrait pas se retenir ; il voyait déjà la face hilare et les moqueries de Clément si cela se produisait, sans parler de tous ces inconnus, clients et hôtes, qui ne manqueraient pas d'apprendre ce honteux incident. Il colla l'oreille à la porte. Tout était silencieux. Les toilettes étaient situées tout au bout du couloir. Martin se déplaça à la faible lueur que diffusait la lampe de chevet depuis sa chambre. Il tâtonna pour trouver la poignée de la salle d'aisances, mais il eut beau faire, la porte ne s'ouvrit pas ; pourtant, ni bruit ni lumière ne filtrait pour indiquer que les lieux étaient occupés. Il ne restait qu'une solution : l'aubergiste les avait prévenus qu'en cas de nécessité, il y avait des toilettes dehors. « Comme dans le temps ! » s'était-il esclaffé. Trop drôle... Autant aller faire contre un arbre. Il rebroussa chemin, traversa le long corridor au pas de charge, et buta contre quelque chose qui l'envoya au sol. Une lumière gicla, l'aveuglant, puis elle se déplaça et frappa un visage par en dessous, lui donnant un aspect effrayant ; il connaissait le truc, mais là, ça fichait vraiment les jetons. Au milieu des ombres fantasmagoriques de ce masque d'épouvante, il reconnut Loïc, père de l'au-

bergiste et fils du zombie. L'homme lui sourit et lui tendit la main pour l'aider à se relever. Martin accepta, non sans une seconde d'hésitation.

– Alors, mon gars, on se balade ?

– J'vais aux toilettes.

– Ah ah ! Attention de pas te faire pincer les fesses par les petits lutins... ou être emporté par la bête pharamine... ajouta-t-il sinistrement.

Martin répondit d'un rire nerveux. Loïc libéra le passage et le garçon se dépêcha de dévaler les escaliers menant au rez-de-chaussée.

– Pas couché, gamin ?

Martin se figea au bas des marches. Personne ne dormait donc jamais dans cette maison ? ! La vieille était toujours à la même place, emmitouflée telle une momie, une bougie mourant à ses côtés.

– Besoin d'aller au petit coin, marmonna-t-il, et c'est fermé là-haut.

– Je t'ai demandé de me raconter ta vie ? répliqua-t-elle d'un ton revêche.

– Bah...

Ne sachant que répondre, il prit la fuite, sortant dans la fraîcheur de la nuit. Froideur eut été plus juste. Quelle idée d'aller passer les vacances d'été – déjà pourri – dans le Finistère ! Dehors régnait un silence de mort. Un quartier de lune voilé de nuages menaçants n'apportait qu'une chiche luminosité à l'arrière de la ferme. Un vent léger faisait frissonner les feuilles des arbres et danser des ombres évanescentes. La cabane était droit devant et il

courut jusqu'à elle. La porte lui résista un instant avant de céder dans un grincement abominable. Il sentit quelque chose lui frôler le dos et fit volte-face, le cœur à la débâcle. Il ne vit rien, mais s'enferma rapidement dans les toilettes – un trou avec un seau dedans, pour ce qu'il en avait vu avant de tirer la porte. Viser dans le noir, ça allait pas être évident. Autant faire dehors, une fois de plus. Pas de pudeur inutile – Clément en rigolait bien assez –, il n'y avait personne et il faisait suffisamment sombre pour ne pas être remarqué. Il s'apprêtait à déverrouiller quand un cri inhumain déchira la nuit. Martin, pétrifié, n'osa plus remuer un orteil. L'oreille tendue, il écoutait les bruits de la nuit. L'aboïement d'un chien au loin. Le chuchotis des feuilles. Les couinements de quelque rongeur. Le chuintement inquiétant d'une chouette tout près... Un grattement contre le bois de la cabane. Il s'arrêta de respirer. Jamais il n'oserait décamper de là... Mais il ne se voyait pas y rester toute la nuit non plus. Ça puait. Et puis, il ne s'y sentait pas trop en sécurité. Il essayait d'être brave, de ne pas avoir peur, mais c'était plus fort que lui, et il suait à grosses gouttes. Il pourrait cavalier jusqu'à la porte de la ferme ; il avait de bonnes notes en course de vitesse... Allez, il pouvait le faire ! Martin prit une grande inspiration, tira précipitamment le loquet et s'élança. Il poussa un cri lorsqu'on le chopa au passage. Affolé, il se débattit, ruant, donnant des coups de poings. Des bras le ceignaient fermement, une respiration précipitée exhalait une haleine chaude sur sa nuque. Il geignit quand des dents touchèrent la peau de son cou. Un liquide chaud coula le long de ses jambes. « Bouh ! » souffla-t-on à son oreille. Martin arrêta de gesticuler, interloqué. Un grand rire éclata. « Clément ! Salaud ! » s'écria Martin en se dé-tendant un instant avant de se tortiller violemment pour

se dégager, tout en priant pour que son frangin ne s'aperçoive pas qu'il avait mouillé son pantalon.

— Hé ! Pas de gros mots, prévint son frère en relâchant son étreinte, tu sais ce qu'en pensent les parents ?...

— Parce que t'irais cafter ?

— Pourquoi pas ? l'asticota Clément. Et c'était quoi ce cri de fillette ?

— C'était pas un cri de fillette ! Et c'est pas malin de faire peur aux gens comme ça, ça aurait pu être un kidnappeur ou j'sais pas quoi.

— Mais mon pauvre, qui pourrait bien avoir envie de t'enlever ?

Martin se renfrogna davantage devant l'air rigolard de Clément.

— T'es...

Le garçon se tut en percevant un étrange bruit qui semblait à la fois proche et lointain. C'était une sorte de grincement se répétant à intervalles réguliers.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura Martin.

— Pourquoi, t'as peur ?

— Bah non, je suis curieux, c'est tout.

— Ouais, ouais, à d'autres.

Le même hurlement que précédemment retentit au-dessus des plaines ; Martin en eut de nouveau la chair de poule.

— Et ça, c'est quoi ?

Il ne put empêcher sa voix de trembler, et même son aîné, un instant saisi, en oublia ses sarcasmes. Finalement, celui-ci haussa les épaules dédaigneusement.

– C'est qu'un renard, j'ai déjà entendu ça dans un reportage.

L'autre bruit se poursuivait, insistant, obstiné, se rapprochant insidieusement.

– On dirait (Martin hésita en fronçant le nez)... un truc mal graissé...

– Hé ! Ouais ! ça fait penser à l'histoire de la vieille, là... avec la Mort sur sa charrette, la faux à l'envers...

– C'est pas la Mort, mais son envoyé, l'Ankou... corrigea son cadet en frissonnant, les mots résonnant encore à ses oreilles : « Si vous l'entendez, c'est signe qu'un proche mourra, et prenez garde d'aller voir, ou c'est votre dernière heure qui sonnera ».

– Ouais, c'est pareil, lâcha Clément avec indifférence.

Il tourna brusquement son regard vers Martin, l'obscurité masquant la lueur malicieuse qui y brillait.

– Je parie que t'aurais pas le courage d'y aller.

– Parle pour toi !

Son frère ricana.

– Alors on y va.

Il partit dans la direction du son qui s'était considérablement rapproché et Martin le talonna, non sans éprouver quelque inquiétude. Ils marchèrent sur les bords herbeux d'un passage caillouteux afin d'avancer en silence. Plus le grincement se précisait, plus les battements du cœur de Martin s'accéléraient. Quand ils jugèrent être à peu de

distance de l'étrange bruit, ils sautèrent le fossé qui les séparait d'un champ de maïs surplombant le sentier. Là, ils se camouflèrent dans les fourrés et attendirent. Dans le ciel, les nuages se déchirèrent au moment même où un attelage apparut au détour du chemin, éclairant sa venue. Un homme tenait par la bride un cheval étique précédant dans les traits un congénère à la lourde carrure. Ils tiraient une charrette aux essieux mal huilés dans laquelle était juché un homme de haute taille, vêtu d'un manteau sombre aux bords déchiquetés. Un large feutre coiffait sa longue chevelure blanche et dissimulait partiellement un visage sec, presque squelettique. Ses maigres doigts enserraient le manche d'une faux à la lame montée à l'envers. Martin crut défaillir : c'était à peu de chose près la description que la vieille avait fait de l'Ankou. Il ne put étouffer pleinement le cri qui lui montait aux lèvres. Son frère lui donna un coup de coude dans les côtes, mais c'était trop tard, les regards du premier homme et d'un troisième fermant la marche convergèrent dans leur direction. Celui qui se tenait debout dans le chariot tourna lentement la tête vers les observateurs. La lune éclaira en plein sa face aux joues creuses, aux os saillants, sur lesquels s'accrochaient quelques lambeaux de chair en décomposition ; dans ses orbites brillaient deux billes luisantes et blanches qui fixèrent l'endroit où les garçons étaient cachés. Au comble de l'horreur, Martin se leva d'un bond. La créature braqua sur lui un index osseux, avant de sauter lestement du véhicule, son long manteau virevoltant autour de son corps cachectique. L'enfant brailla et se sauva dans les maïs. Il courut, courut, s'enfonçant toujours plus dans le champ. Tout à coup, son pied achoppa et il s'évala. Il se relevait, le souffle court, quand une main se referma sur son épaule. Un hurlement fusa de sa

bouche. « C'est moi, c'est moi ! » fit Clément en plaquant une paume terreuse sur les lèvres de son frère. Martin se tut et regarda autour d'eux, effrayé.

– Viens, on rentre, décida son aîné. Enfin, si on retrouve le chemin, ajouta-t-il en soupirant.

– Ils nous ont peut-être pistés...

– Mais non, tu vois bien, et puis, c'est qu'un canular.

– Alors pourquoi tu t'es sauvé aussi ?

– Pour jouer le jeu... et parce que les parents me tueraient si je te laissais t'égarer dans les maïs.

Martin ne fut pas très convaincu par ses explications. Le serviteur de la Mort avait l'air un peu trop réel à son goût. Il suivit Clément avec crainte, dans la pénombre à la fois protectrice et dissimulatrice. Il aurait aimé pouvoir s'agripper à la manche de son frère pour être sûr de ne pas le perdre, mais il en aurait été quitte pour ses habituelles railleries. Après quelques minutes de marche, ils débouchèrent à une dizaine de mètres de la ferme.

– Hé, heureusement que je suis doué en orientation, hein ? se rengorgea Clément.

Martin n'y prêta pas attention, observant furtivement autour d'eux. Clément alluma sa lampe torche et ils empruntèrent le chemin lumineux. Pourquoi ne l'avait-il pas mise en route avant s'il avait vraiment pensé que leur mésaventure n'était qu'une farce, hein ? songea Martin, un rien suspicieux. Le garçon franchit la porte de la maison avec soulagement, mais poussa un couinement quand des doigts se refermèrent sur lui. « Vous l'avez entendu, n'est-ce pas ? » Clément braqua sa lampe sur la vieille femme qui serrait férocement le bras de Martin.

La lumière blafarde conférait à la face fripée une certaine ressemblance avec la figure d'épouvante de la charrette, paralysant l'enfant. « Vous y êtes allés ? » subodora la nonagénaire en lâchant instantanément Martin, pour reculer de deux pas, alarmée.

– Vous avez passé outre ma mise en garde... l'un de vous deux mourra !

– Foutaises, répliqua Clément, agacé. Viens, Martin, on va se coucher.

– Vous verrez, prophétisa la voix dans leur dos, alors qu'ils montaient les escaliers, vous verrez !

Martin avait passé un restant de nuit agité, le sommeil le fuyant ou bien l'emportant dans un tourbillon d'images macabres. Il fit sa toilette avec des mouvements d'automate, les paupières lourdes et le cerveau dans le brouillard. Quand il descendit prendre son petit-déjeuner, il trouva la salle à manger plongée dans un silence lugubre. Sa mère le cueillit au bas des marches pour lui chuchoter à l'oreille : « La grand-mère est décédée, surtout, tiens-toi sage. » Sous le choc, il l'accompagna d'un pas traînant jusqu'à la grande table et s'installa à côté de son frère.

– Elle avait raison, lui murmura-t-il sourdement.

– Sois pas stupide, elle avait au moins deux cents ans... Et puis, elle a dit que ce serait l'un de nous qui mourrait, je te rappelle.

– Oui, mais elle aussi avait entendu la charrette...

– Les garçons, taisez-vous, souffla leur père.

Les deux frères se tinrent cois jusqu'à la fin du repas. Trop préoccupé par son aventure nocturne et la mort de la vieille femme, Martin ne pensa pas à se plaindre en apprenant le programme du jour : promenade en forêt et visite d'églises. Il explora celles-ci avec indifférence et ce n'est que lorsqu'ils examinèrent un ossuaire qu'il s'anima. Surplombant le bénitier, un squelette était sculpté, tenant un dard entre les mains. Une inscription qu'il n'arrivait pas à déchiffrer était visible juste en dessous.

– Qu'est-ce qu'il y a de marqué, là ? demanda-t-il à son père en posant un index sur les lettres en relief.

– Heu...

– « Je vous tue tous », dit une voix derrière eux, faisant tressaillir Martin.

Se retournant, ils virent un homme âgé qui leur sourit, ses iris bleus délavés dépourvus d'expression.

– Me a lazh ac'hanoc'h holl, ajouta-t-il doucement, comme pour lui-même, mais Martin eut l'horrible impression qu'il s'adressait spécifiquement à lui.

– C'est du breton ? interrogea le père avec intérêt.

– Oui, « Me a lazh ac'hanoc'h holl » : « Je vous tue tous », acquiesça l'autre.

– Et le squelette, il représente quoi ? s'enquit Martin d'une voix blanche et presque inaudible.

– Oberour ar maro.

– Et euh... ça veut dire quoi ?

– L'ouvrier de la mort... l'Ankou, comme on l'appelle par ici.

– Merci pour votre amabilité, fit le père, tandis que Martin fixait le vieillard, les traits décomposés.

Le bonhomme hochait la tête et s'éclipsa, disparaissant dans leurs dos aussi vite qu'il était apparu. Les jambes cotonneuses, Martin s'appuyait contre le mur pour se maintenir d'aplomb, la sentence séculaire se répercutant à l'infini entre les parois de son crâne. Clément pouvait dire ce qu'il voulait, il y avait trop de coïncidences pour que les événements de la nuit ne fussent qu'une simple blague. Il allait mourir avant même d'avoir atteint ses treize ans ; ce n'était que dans une semaine, et il n'aurait jamais l'occasion d'avoir entre les mains la nouvelle *Nintendo* qu'on lui avait promise. Il lui semblait évoluer en plein cauchemar. Et il redoutait le retour de la nuit comme si Freddy Krueger lui-même allait se présenter à lui pour le déchi- queter. Il supplia bien ses parents de rentrer à la maison – en omettant d'expliquer les raisons de cette nécessité absolue, vu qu'ils n'y auraient pas cru –, mais ils furent intraitables et lui ordonnèrent de mettre un terme à ses enfantillages. Tant pis pour eux, ils auraient sa mort sur la conscience ! N'empêche que ça ne le consolait pas pour autant. Et à l'heure du coucher, il aurait bien aimé avoir quelques années de moins pour aller se glisser dans leur lit ; faute de mieux, il se coula dans le sien et se pelotonna sous les couvertures.

L'Ankou arrivait sur la pointe des pieds et le secouait par l'épaule. « Réveille-toi ! » lui marmottait-il. Sa voix lui était bizarrement familière. Et elle ne collait pas au personnage. C'était plutôt... « Martin, réveille-toi ! » Le garçon ouvrit les yeux brusquement. Son frère, penché sur lui, arrêta de le ballotter.

– Bon, ça y est, tu te réveilles, quand même ?!

Martin frotta ses paupières gonflées de sommeil.

– **Qu'est-ce qu'il y a ?**

– **T'entends pas ?**

Le gamin tendit l'oreille. *Wik wik wik...* L'affreux grincement transperçait la nuit. Il en eut la chair de poule.

– **Il est encore là ! s'exclama-t-il, effrayé.**

– **Ouais, et cette fois, on va aller le démasquer.**

– **T'es pas fou ?**

– **Quoi ? T'es trop couard ?**

Martin détestait quand son aîné le traitait de froussard ; du coup, ça l'incitait à jouer les bravaches, et il aimait encore moins. Sans un mot, il descendit du lit et s'habilla à la hâte. Clément récupéra sa lampe torche posée sur la table de nuit et leur éclaira le chemin. Ils sortirent sans rencontrer quiconque. Le bruit lancinant continuait de trouer le silence nocturne. Il se rapprochait, mais du côté opposé à la veille. L'adolescent s'engagea sur le sentier sans s'assurer que son frère lui emboîtait le pas, probablement convaincu qu'il ne resterait pas en arrière. De nouveau, ils se dissimulèrent aux abords d'un champ de maïs pour attendre la venue de la charrette. Quand elle déboucha sur le chemin, Martin s'aplatit au sol en retenant son souffle. Un rayon de lune s'accrocha aux sombres formes avant que l'obscurité ne les engloutisse, l'astre soudain recouvert d'un noir linceul. Le cœur de Martin s'emballa.

– **On va attendre qu'ils soient passés et on les prendra à revers, expliqua Clément dans un murmure.**

– **Et après ?**

— Après, je saute sur le chariot et j'arrache le masque du type qui se prend pour la Mort.

— L'Ankou, corrigea Martin machinalement.

— S'il le faut, tu feras diversion auprès des autres pour que je puisse l'approcher.

Bah voyons. Martin n'avait aucunement envie de bouger de là où il était et encore moins de se faire remarquer. En plus, la stratégie de son frère était loin de lui paraître optimale. Surtout s'ils avaient vraiment affaire à l'ouvrier de la Mort... Ce dont il ne doutait pas. Lorsque la lune reprit emprise sur la nuit, la charrette était vide ; seuls les deux hommes à pied étaient présents. Martin cessa de respirer. Affolé, il scruta les alentours, sans trouver l'ombre du faucheur d'âmes.

— Il n'est plus là, s'étrangla-t-il en tirant sur la manche de Clément sans cesser de fouiller vainement l'obscurité.

Son frère ne répondit pas, sans doute aussi troublé que lui. Peut-être avait-il enfin réalisé que ce n'était pas de la rigolade... Il se tourna vers lui et sentit ses cheveux se hérissier. Deux points incandescents le fixaient. Il lança un hurlement muet, alors que la face squelettique à la chair putrescente se rapprochait de la sienne. Une odeur de décomposition agressa ses narines à lui en donner la nausée. Les dents dénudées offraient un sourire éternel à vous glacer les sangs. Du nez ne restait que deux trous entre des pommettes pourrissantes. Le vent faisait voler les cheveux blancs sous le grand chapeau noir en une danse diabolique. Martin lâcha avec horreur le pan du manteau qu'il agrippait encore et se leva d'un bond. C'est alors qu'il aperçut Clément : il était sur le chemin, poursuivant discrètement le chariot replongé dans la pé-

nombre. Il voulut l'appeler, mais la créature projeta une main en avant, aussi vif qu'un cobra, et le saisit à la gorge. Le garçon se débattit en gémissant tandis que les doigts se resserraient impitoyablement et le soulevaient de terre. L'air commença à lui manquer, des larmes poignirent à ses yeux. « Ça va pas la tête ?! » Il n'avait jamais été aussi content d'entendre la voix de son frère ; mais le soulagement de le savoir tout près le disputa à la terreur quand il vit la tête du faucheur virer à cent quatre-vingt degrés pour regarder qui osait le déranger. Il entendit Clément jurer abondamment. Cette fois, il avait dû comprendre de quoi il retournait. Tout en continuant de tenir l'enfant, le corps du monstre pirouetta et lança sa lame dans la direction de l'adolescent. Clément esquiva de justesse. « Lâche mon frangin, foutu épouvantail ! » siffla-t-il en se mettant hors de portée. Le serviteur de la Mort ricana. Un rire à faire dresser les cheveux sur la tête ; Martin en avait des frissons sur toute la peau. Clément se mit à balancer des pierres alors que l'Ankou s'avavançait sur lui. Une grosse l'atteignit à l'épaule et son étau se desserra ; Martin se débattit violemment pour se libérer et tomba dans le fossé, abasourdi d'avoir réussi. Libre ! « Va-t-en ! » cria Clément tout en arrosant la créature de cailloux. Le garçon obtempéra, s'élançant sur le sentier. Alors qu'il tournait à un angle, il se retrouva nez à nez avec l'un des hommes du chariot. Il vit alors clairement son visage et il ne semblait pas plus vivant que lui était mort. Des yeux vides le fixèrent, dans une figure parfaitement inexpressive. On aurait dit un zombie tout droit sorti d'un film de Romero. Et il ressemblait à s'y méprendre au vieil homme rencontré près de l'ossuaire. Le mort-vivant fit un pas vers lui en tendant la main. Martin se sauva en hurlant. Il fila à l'aveuglette. Plusieurs fois, il chuta, avant de parve-

nir au pied d'une grange. La porte était ouverte et il s'engouffra dans le bâtiment, refermant promptement derrière lui et coinçant le battant avec une cale. Il grimpa les barreaux d'une échelle qui menait à un étage où était entreposé du foin, et la tira tant bien que mal tout en haut. Pantelant, il s'effondra dans l'herbe coupée, le cœur cognant à tout rompre. Lorsqu'il se fut un peu calmé, il se força à jeter un œil par une lucarne. Le vent avait chassé les nuages et délivré la lune. Il ne le vit pas tout de suite, mais de l'autre côté du chemin, sur un monticule terreux, se tenait le serviteur de la Mort ; sa tête pivotait sur elle-même, telle une girouette, balayant du regard plaines et champs, en quête de sa proie. Martin se ratatina. Mais où était Clément ? Il entendit la porte remuer. Tremblant, claquant des dents, il se redressa légèrement pour guigner à travers la fenêtre. Le faucheur d'âmes n'avait pas bougé, mais sa tête s'arrêta soudain de tourner pour fixer la lucarne. Martin se baissa d'un coup et déglutit péniblement. Il avait dû le voir, il en était sûr. En bas, la porte céda. Il sauta dans le foin, s'y enfouit avec le fol espoir de n'être pas plus facile à découvrir qu'une aiguille. « Martin, t'es là ? » s'inquiéta la voix enrouée de Clément. Le garçon jaillit de sa cachette. Son soulagement de savoir son frère en vie fut de courte durée en pensant à l'Ankou sur sa butte. Il repoussa l'échelle et la fit glisser en contrebas. « Monte ! Vite ! » enjoignit-il à son aîné. Mais la porte s'écarta avec fracas, déversant un flot de lune dans la grange. Sur le sol, une ombre se découpait, allongée et gigantesque, le contour de la faux inversée effleurant les talons de Clément. « Monte ! » hurla Martin, agenouillé au bord du fenil. Mais en un instant, l'ouvrier de la Mort fut à l'intérieur et d'un mouvement circulaire, il entailla la poitrine de l'adolescent de la pointe de sa lame. Un sillon

foncé se dessina sur la chemise. Clément hoqueta en portant les mains à sa plaie. « Remonte l'échelle ! » cria-t-il en reculant pour se garantir de l'arme. Les mains tremblantes et la peur lui ôtant ses forces, Martin n'arrivait pas à la tirer. Son frère disparut à ses yeux, s'enfonçant dans le bâtiment qu'occupaient divers engins agricoles. Clément était blessé ; cette fois, il ne s'en sortirait pas... Il ne pouvait pas l'abandonner sans rien faire. Des larmes d'effroi et d'impuissance ruisselèrent sur ses joues. Il descendit peureusement les échelons. Le faucheur et sa victime étaient masqués par une moissonneuse-batteuse. Il s'approcha en catimini et s'empara au passage d'une hachette qui traînait au milieu d'autres outils. Il se cramponna au manche comme à une bouée de sauvetage. Clément était acculé. La haute stature de l'Ankou le soustrayait à sa vue, mais il entendait sa respiration saccadée. La faux se leva, prête à frapper, alors Martin chargea en beuglant pour se donner du courage. La tête vira et les yeux l'épinglèrent au moment où la hache s'abattait et la tranchait ; elle sauta, le chapeau vola, mais le corps resta debout, immobile. Une poignée de secondes s'écoula, puis celui-ci se retourna, fit quelques pas hésitants et rejoignit son crâne qui avait roulé à plusieurs mètres et reposait de côté, la bouche entrouverte et les prunelles toujours rivées sur le garçon qui gémit, les lèvres tremblotantes. D'une main, le corps récupéra sa tête et la reposa entre ses épaules. « Fichons le camp d'ici ! » enjoignit Clément à son frère en l'empoignant pas le bras. « Il va continuer de nous traquer... » répliqua Martin, tétanisé. Le désespoir l'envahissait, chassant toute volonté de survivre. Il était trop épuisé, trop terrorisé, et ils n'avaient aucune chance de s'en sortir. Clément le secoua pour lui faire reprendre ses esprits et une idée lui vint. Le serviteur de la

Mort leur avait tourné le dos afin de reprendre son couvre-chef, et en deux enjambées, il fut sur lui, son briquet à la main. D'un coup de pouce expert, il fit rouler la molette et une longue flamme se rua à l'assaut du manteau miteux. Le feutre entre les doigts, la créature se redressa subitement, mais Clément lui embrasait déjà les cheveux. L'Ankou fit volte-face avec une vivacité surprenante. L'adolescent se replia sans cesser de le garder à vue, évitant la faux qu'il lançait vers lui, mais la créature, rapide et habile, lui entailla le bras. Son pied heurta un objet et il culbuta. Le faucheur fut sur lui en un clin d'œil. Les flammèches couronnaient sa tête et l'on aurait dit le Diable tout droit sorti de l'enfer. Une odeur de chair brûlée emplissait l'air. Martin apparut soudainement derrière lui, un bidon à la main. « Attention ! » prévint-il. Clément comprit et roula sur le côté, Martin aspergeant l'ennemi d'essence. Le manteau de l'Ankou s'embrasa d'un coup, l'enveloppant d'une cape flamboyante. Martin courut aider son frère à se relever et ils détalèrent vers la sortie. Derrière eux, le squelette persistait à les suivre, le feu gagnant tous ses membres, le manche de la faux s'enflammant à son tour. Un sifflement suraigu vrilla l'air, s'échappant de la bouche où dansaient des langues de feu, les jambes flanchèrent et la créature tomba à genoux. La fraîcheur nocturne accueillit les frères et se plaqua sur leur peau trempée de sueur. A quelques mètres, se dressait l'un des compagnons de l'Ankou. Son regard vide allait au-delà d'eux, contemplant l'entrée de la grange. Les bras ballants, il ne fit pas un mouvement pour tenter de les retenir. Les deux garçons déguerpirent sans demander leur reste.

Martin se réveilla, les vêtements moites de transpiration. L'aube naissante peinait à filtrer à travers les volets. Clément entra doucement, alluma la lampe de chevet et s'assit sur le lit. Il avait une mine étrange et un sérieux inhabituel.

- Toi aussi, tu l'as vu, hein ?
- L'Ankou ? Dans mon rêve ?
- Ce n'était pas un rêve...

Il ôta son haut de pyjama ; une trace, comme une écorchure, zébrait son torse, et une autre, plus marquée, sillonnait son bras gauche. Martin ouvrit de grands yeux.

– Tu l'as vu me frapper, n'est-ce pas ? interrogea encore Clément.

Son frère acquiesça d'un hochement de tête.

– Tout était bien vrai, alors... conclut celui-ci craintivement.

– Oui, mais on l'a vaincu... et on a survécu ! s'exclama Clément, en serrant l'épaule de son cadet, un sourire à demi triomphant sur les lèvres...

Tandis que dans la pénombre moribonde, une forme décharnée rôdait, silencieuse et persévérante, les yeux étincelants rivés sur la fenêtre aux volets clos.



N° 4 - Février 2014



Spécial
CIVILISATIONS DISPARUES

À paraître en février 2014 !



Presque l'éternité

Éric Colson

<https://www.facebook.com/eric.colson.184>

Illustration

Éric Colson

<http://albator04.blogspot.fr/>



– **P**apa, j'ai peur, ne pars pas.

– Ne t'inquiète pas, Ama, ça ne te fera pas mal. Le *medicaid* va t'endormir et à ton réveil tu auras un corps tout neuf. Dans quelques jours à peine, tu pourras jouer avec tes amies.

L'enfant ne lâchait pas la main de son père. Celui-ci, assis sur le bord du lit, tentait de l'apaiser sans effet. Non seulement l'accident avait choqué la petite, mais l'idée de passer plusieurs jours dans la cuve de régénération l'effrayait encore plus. Enfin, le départ imminent de son père avait ôté d'elle le peu de courage qui lui restait. Bien que très affaiblie par ses multiples blessures, elle était terrorisée.

De l'autre côté du lit, debout devant la baie vitrée, sa mère, Solie, leur tournait le dos. Les yeux rougis par ses pleurs incessants, elle regardait machinalement le ballet

des véhicules trente étages plus bas, espérant ainsi détourner sa douleur par la contemplation d'une scène de la vie quotidienne. Mais rien n'y faisait. Ses pensées revenaient toujours à sa petite fille qu'elle chérissait plus que tout au monde. Sans ce stupide accident, rien de tout cela ne serait arrivé, pensait-elle. Sur la baie se reflétait l'image presque irréelle d'Ama et de son père en surimpression d'immeubles s'enfonçant dans les brumes de l'horizon. Elle y observait au travers des larmes l'ombre troublée de Gib, son compagnon, dont les mains traçaient des sillons dans les cheveux de leur fille. Ses lèvres laissèrent s'échapper un long filet d'air, et de chaudes larmes glissèrent sur ses joues avant de se perdre dans son cou. Une migraine la faisait terriblement souffrir, et ses tempes tapaient si fort qu'elle discernait difficilement les murmures de Gib. Elle perçut tout de même une pointe d'inquiétude dans sa voix.

— Ama, on en a déjà parlé. Je ne peux pas rester, ma chérie. Papa doit partir. Je n'ai pas le choix. Quand je reviendrai, j'aurai un cadeau pour toi. Un très beau cadeau.

— Papa, j'ai peur.

— Pourrais-tu t'occuper de mon ours pendant mon absence ?, lui demanda-t-il en lui présentant une chaîne au bout de laquelle se balançait un petit ourson rose stylisé. J'y tiens beaucoup. C'était à Grand-Mère quand elle était petite.

— Je m'occuperai bien de lui, Papa, renifla-t-elle.

— Je dois y aller maintenant. Maman prendra soin de toi. Je t'aime ma puce, balbutia Gib, la voix écrasée par la tristesse.

Il se leva doucement et embrassa sa fille avec une rare tendresse. Solie se détourna alors de sa baie vitrée pour venir à eux. Ses dents craquaient et ses mâchoires se pressaient violemment. Sa main se faufila dans celle de Gib. De l'autre, elle effleura le bras d'Ama.

– Maman doit parler avec Papa. On va dans le couloir.

À ces mots, la petite fille tomba en larmes, incapable de résister plus longtemps.

– Papa, reste, je t'en supplie.

Gib n'eut pas la force de lui répondre, car une boule d'angoisse s'était logée dans sa poitrine, et il voulait éviter à tout prix de s'effondrer devant sa fille.

– Je reviens vite. Repose-toi un peu, lui dit sa mère.

Des larmes couraient sur les joues de la petite. Incapable du moindre mot, elle tendait les bras vers son père en gémissant. Consumés par la douleur, son père et sa mère s'arrachèrent à la chambre à la demande du *medicaid*. À peine furent-ils sortis que celui-ci glissa à côté d'Ama pour modifier le débit de la perfusion. Les yeux de la petite se fermèrent presque instantanément, mais sous ses paupières des tressaillements nerveux signalaient encore son anxiété.

Solie et Gib marchèrent avec lenteur dans le couloir, main dans la main, sans prononcer une parole, comme s'ils suivaient un cortège funéraire. Au détour d'un escalier, ils aperçurent un renforcement peu éclairé qui donnait sur une porte de sécurité. Ils se réfugièrent dans sa semi-obscurité protectrice.

– Gib, es-tu sûr de devoir partir ?

– Nous en avons déjà parlé, Solie. Je n'ai pas le choix. Les accidents de cette gravité ne sont pas pris en charge par le *comput*. C'était la seule manière d'offrir une régénération à Ama. Sans ça, elle...

Il pâlit.

– ... mourra dans quelques jours.

– Je sais bien. Mais douze ans, c'est tellement long. Et puis dans l'espace, tout peut arriver. Des vaisseaux ne sont jamais revenus. Ça me fait peur. Personne ne pourra rien pour vous en cas de problème.

– Solie enfin, les accidents sont extrêmement rares. Que veux-tu qu'il arrive? De toute façon, ce n'est plus possible de faire machine arrière : la cure de régénération d'Ama commence demain matin et j'embarque ce soir sur le *Procyon*.



L'immense vaisseau avait quitté l'orbite lunaire depuis trois mois et pas un jour ne passait sans que Gib ait une pensée pour sa famille restée sur Terre. Le profond désespoir ressenti au moment du départ s'atténuait de jour en jour sans jamais s'effacer. Le quotidien offrait peu de distractions pour détourner ses pensées de sa femme et de sa fille. À la sortie de la maternité, la petite lui avait semblé maigre comme un coucou. Quelques semaines plus tard, ses yeux pleins de vie se cachaient sous des joues si imposantes que son visage paraissait aussi haut que large. Gib observait tendrement une photo d'Ama prise un mois à peine après sa naissance. C'était comme si les joues de la petite occupaient toute la largeur de l'image. Solie y apparaissait aussi, écrasée entre le bord de la photo et les joues de la petite. Avec lenteur, Gib détourna son regard



un court instant pour s'assurer des valeurs figurant sur son écran de contrôle.

Au centre de la passerelle, Tayeb, le pacha, le suivait des yeux. Pendant des heures, il s'était abandonné à la lecture d'un vieux roman-fleuve écrit par un certain Proust, mais la lassitude l'avait gagné. Comme un anthropologue, il disséquait le manège de son timonier. Soudain, avec un air malicieux, il lui dit :

— Ça m'amuse toujours de te voir manipuler cette vieillerie.

— Tu peux parler avec ton vieux bouquin, lui rétorqua Gib légèrement agacé.

Les vieux objets exerçaient un attrait inexplicable sur Tayeb. Manifestait-il des vellétés pour les mille petites anecdotes que racontaient ces antiquités? Ou était-ce la nostalgie, comme certains se plaisaient à le penser? Une rumeur lui donnait dans les trois cents années standards. Certains navigants disaient même qu'il avait connu les derniers jours de l'Apartheid. Cette fable n'était pas dénuée de vraisemblance, les vols relativistes rendant cette histoire plausible. Mais quand on lui posait la question, il répondait avec un air de conspirateur : « Peut-être. »

Avec un sourire en coin, il enfonça le clou.

— Je ne parlais pas de Solie, mais du bout de papier que tu tiens dans la main.

— Cette photo est encore imbibée de son parfum.

Gib tendit la photo vers le visage de Tayeb, comme si l'odeur de sa femme était une évidence pour tous.

— De quoi te plains-tu? Quand tu reviendras de *Centauri*, Solie n'aura qu'une chose en tête après ses douze an-

nées d'attente. Tu ne devines pas ? Et puis les instructeurs ne vous disent pas tout à l'Académie. Le cryosommeil a un effet stimulant sur la libido. Ton retour sur terre s'accompagnera d'un insatiable désir.

À ces mots, l'ingénieur mécanicien, un petit bout de femme tout en rondeur, s'extirpa de la bannette d'où elle avait suivi la conversation avec intérêt. Elle connaissait Tayeb de longue date et partageait avec lui de nombreuses heures de vol.

– Des années sans faire l'amour, c'est une torture, dit-elle boudeuse.

Silencieuse comme le serpent de la tentation, elle s'était approchée de Gib, et ses bras s'enroulaient déjà autour de son cou.

– Viens avec moi, joli-cœur, lui glissa-t-elle dans le creux de l'oreille.

Il la repoussa avec douceur, mais non sans une certaine fermeté.

– Angelana, tu crois que j'ai la tête à ça ?

– Dommage, lui répondit-elle d'un ton amusé. Mais tu finiras dans mon lit tôt ou tard.

– Dans quatre jours, quand le vaisseau atteindra la vitesse de 0.99c, la phase d'accélération se terminera et nous entrerons en cryosommeil pour trois années standards. Tu peux d'ores et déjà programmer des rêves pour refroidir tes ardeurs, répliqua-t-il.

Tayeb avait repris sa lecture. Dès les premiers jours après leur départ, il s'était désintéressé des tentatives d'Angelana pour séduire le nouveau.

Elle se détourna de Gib et vint écraser ses lourds seins sur le dossier du fauteuil du commandant.

— Et toi, mon chéri? Ne voudrais-tu pas faire des infidélités à ton vieux bouquin?

Il n'eut pas le temps de lui répondre, car soudainement, un son strident se fit entendre : le *comput* venait de déclencher l'alarme de sécurité.

Alerte, alerte. Collision au niveau de la tuyère principale.

Tayeb se redressa d'un bond, éjectant au passage son précieux livre, et hurla ses ordres.

— *Comput*, stoppe immédiatement les lasers de fusion et coupe l'injection du combustible. Envoie dès que possible les *répliquants* vérifier l'état de la tuyère. Profites-en pour contrôler également les capteurs, sait-on jamais.

Arrêt de la production d'énergie dans trente minutes. Arrivée sur zone des répliquants dans trente-cinq minutes.



Peu de navigants avaient l'expérience des accidents, car ceux-ci aboutissaient presque toujours à la disparition du vaisseau corps et biens. Tayeb et Angelana faisaient partie de ces rares équipages sortis vainqueurs d'une avarie en vol. Ils avaient échappé à un destin funeste des années plus tôt lors d'une mission entre *Sirius* et *Eridani*, mais leur coéquipier avait été moins chanceux. Les raisons de son décès ne furent jamais rendues publiques.

Le commandant hésitait sur la marche à suivre.

— Angelana, peut-on gagner quelques minutes en réveillant les *répliquants* d'étrave?

— Leur phase d'éveil est trop longue. Les *répliquants* de proue arriveront avant leur mise en fonction.

Il se tourna vers son timonier.

— Gib, peut-on pivoter les caméras d'accostage afin d'obtenir un visuel de la tuyère magnétique ?

— Ce n'est pas possible. À 0.99c, les sortir de leur coupole de protection les détruirait inmanquablement.

Tayeb se cala dans son fauteuil. Il n'y avait rien à faire sinon attendre. Les minutes s'égrenaient comme des heures. Gib piaffait d'impatience.

— Peux-tu arrêter avec tes jambes s'il te plaît ?, lui demande Tayeb. C'est assez pénible comme ça.

— J'ai une petite fille. J'ai dit à ma femme que je ne risquais rien, bredouilla Gib les yeux hagards.

— Angelana et moi nous en sommes déjà tirés une fois. Ne nous enterre pas trop vite.

— Je suis désolé. Je... Je dis n'importe quoi.

— Tu as peur. Nous avons tous peur.

Le rapport des *répliquants* se présenta enfin. Il n'y avait pas de brèche dans la structure du vaisseau, mais une matière inconnue s'amalgamait autour de la tuyère magnétique. Sans tuyère, le faisceau d'énergie généré par l'annihilation des positrons ne pouvait plus être dirigé. En faisant simple, le navire était incontrôlable. Pour couronner le tout, la matière mystérieuse recouvrait également le système de communication longue portée et interdisait l'émission d'un message de secours aussi loin dans l'espace.

Sans détourner les yeux de la console, Tayeb demanda à Angelana :

— Peux-tu envoyer tous les *répliquants* enlever cette saloperie ?

Ils mirent cinq minutes à parcourir les deux kilomètres qui séparaient la *ruche* de proue de la tuyère. Malheureusement, l'opération se solda par un échec, car la masse à retirer était trop importante.

Jamais à court d'idées, Tayeb dit :

— Nous allons tenter une sortie.

— À cette vitesse, c'est tout bonnement impossible de mettre un pied dehors. Il faudra des mois de décélération avant que l'opération devienne envisageable, lui répondit Gib.

Angelana releva ses yeux de son pupitre.

— Tayeb, il y a peut-être une solution. Si nous ouvrons au maximum l'arrivée de combustible dès maintenant, nous atteindrons la vitesse de transit dans une heure, au lieu de quatre jours. La tuyère de direction est hors d'usage, mais avec une poussée suffisante la dérive sera contenue et nous frôlerons *Centauri* dans trois années standards. En cryosommeil, ça passe très vite. Le système de communications courte portée opère dans un rayon d'une année-lumière. Gib peut le programmer pour émettre un message automatique de secours lorsque nous serons à portée.

— Sans combustible, le vaisseau ne pourra pas décélérer et l'équipe de secours ne pourra pas aborder le *Procyon*.

Gib voulut intervenir, mais il n'en eut pas le temps. Un choc sourd se fit entendre et le *comput* beugla :

Alerte, alerte. Dégâts majeurs sur les systèmes de survie. Tout l'équipage en caissons de cryonie.

Tayeb quitta son fauteuil d'un bond et agrippa des deux mains la console de commande.

– Merde. Le sort s'acharne contre nous, vociféra-t-il.

Son front soucieux était barré de rides et luisait de sueur. Tour à tour, ses yeux se rivaient sur ses deux compagnons de galère, puis son regard se fit pensif. Tout à coup, il lâcha le pupitre et bascula vivement sa tête en direction d'Angelana.

– Naguère, Janis a donné sa vie pour nous sauver. C'est notre tour désormais.

Le regard d'Angelana s'assombrit et, sans dire un mot, il comprit qu'elle acceptait comme lui son destin. Gib s'exclama :

– De quoi parlez-vous? Personne ne va mourir aujourd'hui. Nous pouvons tous entrer en cryosommeil.

– Gib, les systèmes de survie sont à 30 %. Une seule personne pourra utiliser son caisson de cryonie pendant trois années, et ce sera toi, Gib. Tu es jeune, et tu as une famille. Nous avons déjà eu notre chance. Et puis, il n'y a plus personne pour nous attendre, tous ceux que nous aimions ont disparu depuis longtemps.

– Je refuse, lui répondit Gib en faisant un pas en arrière. Il doit y avoir une autre solution.

Angelana s'était approchée de lui à pas de velours. Sans autre cérémonie, elle lui planta dans le cou la seringue hypodermique, dont elle s'était munie.

Gib devint alors très calme. Sa vision se troubla et sa respiration se ralentit.

Il entendit :

– Aide-moi à le porter dans le caisson.

Ses jambes glissèrent sous lui, puis il sombra dans un profond sommeil ponctué de rêves invraisemblables.



Sortir de cryosommeil restera toujours une expérience douloureuse. Pour s'isoler de la réalité, Gib gardait les yeux clos. Une lumière rouge presque douce se faufilait derrière ses paupières. Sans un léger grésillement excitant sa curiosité, il serait resté longtemps ainsi. Il ouvrit ses yeux avec lenteur pour les accommoder au vif éclairage projeté par le mur dans son dos et découvrit l'origine du bruit agaçant. Une baie transparente en polycarbonate occupait la totalité de la paroi en face de lui et d'imperceptibles étincelles crépitaient sur sa surface révélant la présence d'une barrière électromagnétique. Celle-ci dissipait le rayonnement d'une étoile rouge si proche qu'il suffisait presque de tendre la main pour la toucher. La lumière rougeâtre, qu'il avait perçue au travers de ses paupières fermées, émanait de la géante vieillissante et colorait la chambre médicalisée où on l'avait placé. Il lutta pour se lever et tituba jusqu'à la baie.

Une chose était sûre, il n'était plus à bord du *Procyon*. Il apercevait au-dehors le vaisseau amarré à une structure gigantesque qui, malgré ses dimensions, ne laissait paraître aucune discontinuité aux endroits où s'articulaient ses différentes parties. L'ensemble paraissait fait de chair et de sang, et un épiderme géant recouvrait son ossature. Des bras immenses en émergeaient et arrachaient les der-

niers restes d'une matière noire agglutinée autour de la passerelle de navigation et de la tuyère du *Procyon*. Cette substance noire relevait vraisemblablement du vivant, car des vaguelettes s'animaient à sa surface pour fuir dans la direction opposée de la zone où les bras opéraient.

Quelque chose clochait. Ces détails l'interpellaient. Il ne savait pas où il se trouvait et encore moins ce qu'il y faisait.

Tout d'un coup, au milieu du mur luminescent, un diaphragme jusqu'alors invisible s'ouvrit sur un individu à l'âge indéfinissable. Ses mouvements ne souffraient d'aucune saccade, comme s'il glissait sur l'air. D'aspect lisse et brillant, sa face ne trahissait pas la moindre émotion. Sans autre explication, il se posta devant Gib.

— Nous enlevons les derniers *polyhèdres*, qui sont à l'origine de l'avarie du *Procyon*, puis nous les relâcherons loin de toute route commerciale, où ils ne pourront plus nuire. Mais veuillez me suivre, Madame vous attend.

Gib désirait en savoir plus sur ces mystérieux *polyhèdres*, mais en examinant de plus près le personnage qui se dressait devant lui, il ne put s'empêcher d'avoir le tournis.

— Je n'ai jamais vu de *synthétique* sophistiqué comme vous !

— Mon modèle appartient à la première série, mais Madame m'a fait bénéficier de fréquentes mises à jour.

Le *synthétique* avança sans hésitation vers la troisième cloison qui s'ouvrit au moment où il la traversa. Une chambre semblable à celle de Gib apparut. En son centre trônait un lit technique où reposait une vieille femme. Ses longs cheveux filasse et sa peau craquelée contrastaient avec la beauté intemporelle du *synthétique*. Les dents d'ivoire de la vieille se découvrirent dans un sourire triste

plein de compassion. Elle déploya de grands efforts pour lui faire signe d'approcher. Lorsqu'il arriva près d'elle, Gib fut frappé par sa ressemblance avec Solie, sa femme. Un instant, il espéra être dans le vrai, mais dès les premiers mots qu'elle prononça, il sut qu'il était dans le faux.

– Solie a toujours cru que tu étais vivant, quelque part. Ça l'a fait tenir jusqu'au bout. Mais un matin, elle ne s'est pas réveillée. C'était il y a cinq cents années. Le *Procyon* a été localisé il y a trois semaines seulement.

– Nous serions restés dans l'espace cinq cents ans? Mais c'est impossible. Nous devons frôler *Centauri*.

– La dérive a été très importante. Le vaisseau a parcouru six-cents années-lumière. Il a été découvert non loin de la géante rouge que tu as dû apercevoir au-dehors. Au fait, la station sur laquelle nous nous trouvons orbite autour d'*Antarès*.

– Le vaisseau n'aurait pu maintenir son équipage en cryonie plus de neuf ans.

– Je suis désolé. Tu es le seul survivant. Tes coéquipiers se sont sacrifiés pour toi. Le système de cryonie était trop endommagé pour assurer la survie de tout l'équipage.

Gib tremblait de rage. La vieille femme lui mentait, se disait-il.

– Comment savoir si vous dites la vérité?

– Donne-moi cette boîte à bijoux, lui répondit-elle.

Il saisit d'une main le petit coffre qu'elle désignait d'un geste faible. Ses motifs labyrinthiens, des sortes d'arabesques blanches sur fond noir, lui rappelèrent un mode de son temps. Il se souvint d'avoir offert le même coffret à Solie. Ce fut son dernier cadeau.

La vieille femme ouvrit doucement la boîte et en sortit une chaîne au bout de laquelle s'agrippait le petit ourson rose confiée à sa fille des années plus tôt.

– Je vois que tu n'as pas oublié. Je l'ai gardé en attendant ton retour.

Ses paroles se perdirent dans un sanglot.

– Comment aurais-je pu l'oublier? C'est comme si j'étais parti hier. Ama? Est-ce bien toi?

– Je t'ai cherché longtemps avant les premiers vols supraluminiques. J'ai vieilli moins vite que maman à cause des nombreuses années passées en cryosommeil. Je suis exaucée, je voulais te voir une dernière fois, lui murmura-t-elle d'une voix inaudible. Je t'aime... Papa.

– Moi aussi, je t'aime.

L'ultime souffle d'Ama traversa un sourire comblé. Ses yeux se fermèrent pour la dernière fois sur le père qu'elle avait recherché sa vie entière.

Gib effleura le front de sa fille. Sa peau commençait déjà à pâlir. La vision de Gib se brouilla de larmes, ses pensées s'effritèrent. Il se coucha à côté d'elle et sanglota longuement, les mains emmêlées aux siennes froides et sans vie. Quand toute sa douleur fut consommée, il sombra dans un sommeil entrecoupé de cauchemars.



La tristesse écrasait sa poitrine et l'empêchait de respirer. Tout ce qui lui était cher avait disparu, il ne lui restait que sa peine. Il n'aurait su dire si ce fut le désespoir ou un léger effleurement sur son avant-bras qui l'éveilla. La pression se fit plus insistante, et ouvrant ses yeux il dé-

couvrit le *synthétique* assis à leurs côtés. D'une voix de deuil, tout à la fois sombre et douce, l'androïde lui dit :

– Monsieur, vous êtes le légataire de Mlle Poilroux votre fille. Au fil des siècles, elle s'est constitué un empire industriel et financier.

– Connaissez-vous ma fille depuis longtemps ?

– Madame m'a acquis il y a quatre cents ans. Depuis, malgré les libertés accordées aux *synthétiques*, j'ai continué à la servir, dit-il avec un attendrissement mélancolique.

Si ce n'était la trop grande précision de ses gestes, rien en lui ne trahissait sa nature artificielle. Non seulement ses concepteurs lui avaient insufflé la vie, mais ils l'avaient aussi pourvu de sentiments à l'identique des leurs. Cette créature de métal et de sang était l'égal de l'homme.

Gib se tourna vers la baie vitrée pour contempler le chaos magmatique de la géante rouge, et son regard fut attiré comme un aimant par le floconneux bulbe de la Galaxie esquissé loin derrière l'étoile incandescente. Il se remémora l'interview d'un grand bonhomme qui traversait le Pacifique en solitaire et de la réponse qu'il fit au journaliste curieux de connaître ses motivations : « Vous y serez avant moi, mais j'en verrai tellement plus à mon arrivée. »

Gib se retourna vivement vers le *synthétique*.

– Quel est votre nom ?

– Clovis, de l'un de vos aïeux qui s'est illustré durant le Grand Changement.

– Clovis, décrivez-moi les dernières avancées de la cryonie.

— Elle n'est plus guère utilisée depuis la fin des voyages relativistes. Cependant, les plus anciens blocs mémoires du *comput* font mention d'une technique découverte dans les années qui suivirent votre départ. Elle autoriserait un cryosommeil sans limites. C'est tout ce que je trouve de notable.

— Parfait. Combien de mois seront-ils nécessaires pour implanter cette technologie dans le *Procyon* ?

Le *synthétique* se déconnecta moins d'une seconde, le temps de simuler le projet.

— Avec les moyens qui sont désormais les vôtres, seulement quelques heures, Monsieur.

— Ah ? Dans ce cas, commencez le chantier immédiatement. Autre chose encore. Je souhaite faire de vous le légataire légal de toutes mes affaires.

— Monsieur, je suis un *synthétique*.

Clovis avait répondu sans hésitation, mais Gib remarqua de l'étonnement dans sa voix.

— Existe-t-il une loi vous interdisant de devenir mon légataire ?

— Rien ne s'y oppose, mais ce sera une première, Monsieur.

La politesse surannée du *synthétique* commençait à lui taper sur les nerfs.

— Vous m'agacez avec vos *Monsieur* à tout bout de champ.

— Oui, Monsieur.

— Bon, tant pis, passons à autre chose. Préparez les papiers. Ma décision est prise.

– Votre décision est prise ?, répéta stupidement Clovis.

– Plus rien ne me retient ici, ceux que j'aimais sont morts. À peine je retrouve Ama, et déjà elle s'en va. Je n'ai pas la force de la perdre à nouveau. La Bouche de la Galaxie sera le tombeau de ma fille pour l'éternité.

– La Bouche de la Galaxie? De quoi s'agit-il?

– C'est ainsi que l'on désignait de mon temps le trou noir hypermassif au centre de notre Galaxie. Demain, Ama et moi entamerons un long voyage en direction de la Bouche.

– Ama est morte, fit remarquer Clovis.

Gib se tourna violemment vers le *synthétique* et lui répondit avec colère.

– Pensez-vous que je suis fou? Que je ne sais pas qu'elle est morte? Dans vingt-six mille ans, lorsque le vaisseau atteindra la Bouche, j'y déposerai Ama. Sur la ligne d'horizon du trou noir géant, son corps restera immobile pour l'éternité.

– Après tout, libre à vous de choisir sa sépulture. Mais que ferez-vous une fois Ama prisonnière du trou noir?

– Dans cinquante mille années standards, je serai de retour sur Terre. Presque l'éternité pour moi aussi.

Gib se tut. Il repensait à cet aventurier solitaire du vingtième siècle.

– Il y aura tellement de choses nouvelles à voir quand je reviendrai, marmonna-t-il.

– Je vous attendrai.

– Je ne vous demande rien.

– FIN –



N° 3 - Livre 2
Janvier 2014



*Nouveau Monde numéro 3 - Livre 2 :
À paraître très prochainement !*